This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

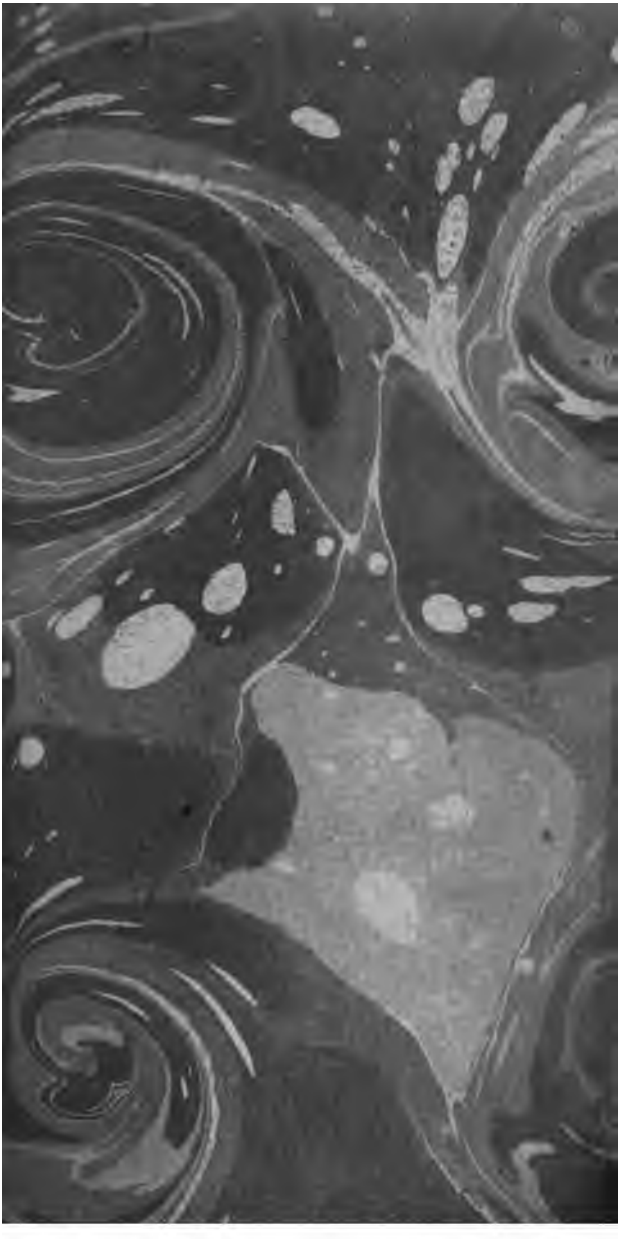
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

.32 b 29 (19)



EXAMEN
DU
FATALISME.
TOME III.

EXAMEN
DU
FATALISME,
OU
EXPOSITION & REFUTATION

DES DIFFÉRENS SYSTÊMES DE FATALISME qui ont partagé les Philoſophes ſur l'origine du Monde, ſur la nature de l'Ame, & ſur le Principe des Actions humaines.

Quàm utile exiſtimas hæc cognoſcere, & rebus terminos imponere. Senec. Queſt. Nat. Liv. 1.

TOME TROISIEME.

A PARIS,
QUAI DES AUGUSTINS,
Chez { DIDOT, Libraire & Imprimeur, à la Bible d'or,
BARROIS, Libraire.

M. DCC. LVII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
13 DEC. 1926
OF OXFORD

EXAMEN DU FATALISME.

REFUTATION DU FATALISME.

Qui ſuppoſe pluſieurs ſubſtances dans le Monde.

IL y a des eſprits & des corps, & ces êtres ſont des ſubſtances : mais pourquoi ces ſubſtances exiſtent-elles ? quelle puiſſance a donné aux élémens de l'étendue, la diſpoſition néceſſaire pour former le monde ? Les mouvemens qui ont produit ce magnifique ſpectacle, ont-ils été diſtribués avec intelligence, ou ſont-ils l'effet d'une force motrice, aveugle & néceſſaire ?

Les esprits sortent-ils du sein de cette masse générale dont se forment tous les corps ? Ces esprits ont-ils quelque puissance, quelqu'activité, ou tous leurs sentimens naissent-ils d'un principe nécessaire, dont ils ne peuvent, ni fixer, ni modifier l'impression.

Si le monde a été produit avec intelligence, quelle est la nature de cette intelligence ? est-elle elle-même soumise à l'empire de la nécessité, ou a-t-elle produit librement le monde, & les êtres qu'il renferme ?

Voilà autant d'objets qu'il est nécessaire d'examiner pour traiter le Fatalisme dans toute son étendue, & sur lesquels la raison ne permet pas d'être indifférent; je n'entreprendrai point d'en faire sentir l'importance : il faut plaindre, & ne pas s'efforcer de détromper ceux qui ne les croiroient pas dignes de leur attention.

Pour éclaircir toutes ces questions, je vais examiner, 1° l'origine des différentes substances qui existent : 2° quelle est la puissance qui a formé le monde visible : 3° la nature & la puissance des esprits : 4° la nature de l'intelligence qui a produit les esprits & formé le monde.

Comme preſque tous les Philoſophes qui penſent que tout arrive néceſſairement, ont cru trouver dans leur ſyſtême des principes utiles au bonheur des hommes, les effets qu'ils attribuent au ſentiment de la néceſſité, peuvent former un préjugé favorable à ce ſyſtême, & contraire au dogme de la liberté : j'examinerai donc les effets du Fataliſme par rapport à la morale.

LIVRE PREMIER.

De l'origine des différentes ſubſtances qui exiſtent dans le Monde.

LE premier coup d'œil découvre dans les corps que nous pouvons obſerver, des êtres qui commencent, & qui ſubiſſent mille changemens qu'ils ne produiſent pas eux-mêmes, & qui paroiſſent ſuppoſer qu'ils ont été créés.

Preſque toute l'antiquité a vû commencer & finir ces êtres, ſans ſoupçonner la création ; & il y a des Philoſophes modernes qui ont combattu ce dogme. Ainſi après avoir prouvé que les eſprits & les corps ont été créés, j'examinerai les difficultés qui ont perſuadé, que tout étoit éternel & néceſſaire.

SECTION PREM.

SECTION PREMIERE.

Les eſprits & les corps ont été créés.

LORSQUE je réfléchis ſur les eſprits & ſur les corps que je peux obſerver, je trouve qu'ils n'exiſtent point par eux-mêmes, & je conclus qu'ils ont été produits : j'examine comment ils ont été produits, & je trouve que la production de ces êtres eſt une vraie création.

CHAPITRE PREMIER.

Les eſprits & les corps n'exiſtent point par eux-mêmes.

POUR procéder plus ſurement dans cette queſtion, je tâcherai de déterminer avec exactitude la nature de l'être qui exiſte par lui-même, je la comparerai avec les eſprits & les corps, & je ferai voir qu'ils n'ont point les caracteres de l'être qui exiſte par lui-même.

ARTICLE I.

De la nature de l'être qui exiſte lui-même.

Rien n'eſt ſans une raiſon qu faſſe être, & cette raiſon eſt, ou c la choſe même qui exiſte, ou l d'elle ; ſi cette raiſon eſt hors d choſe qui exiſte, elle eſt produite n'exiſte plus par elle-même : c'eſt au plus un effet ou une production ceſſaire.

Si la raiſon qui fait qu'une c exiſte, eſt dans la choſe même, il que l'exiſtence ſoit renfermée dan idée ; elle fait partie de ſon eſſenc

Lorſque l'exiſtence appartient à ſence d'une choſe, il faut qu exiſte néceſſairement, parce qu' impoſſible que ce qui a en ſoi-m une raiſon ſuffiſante pour exiſ n'exiſte pas.

L'exiſtence en général, eſt une traction de l'eſprit : rien n'exiſte d maniere vague & ſans déterminat ce qui exiſte néceſſairement, a n ſairement une certaine maniere xiſter ; & comme il la tient de eſſence, on ne peut pas plus ſupp

l'être néceſſaire, ſans ſes manieres d'exiſter, que ſans l'exiſtence : cet être eſt donc immuable.

Puiſqu'un être néceſſaire contient en lui-même la raiſon ſuffiſante de ſa maniere d'exiſter, ſi cet être eſt penſant, il ſera eſſentiellement penſant ; & comme la néceſſité d'exiſtence n'a pas plus de rapport à une penſée qu'à une autre ; l'être penſant qui exiſte par lui-même, doit penſer de toutes les manieres poſſibles : c'eſt un eſprit infini.

De même, ſi l'étendue eſt une réalité, l'être qui exiſte par lui même, doit avoir une étendue infinie ou illimitée ; & ſi l'étendue n'eſt pas incompatible avec la penſée, l'être qui exiſte par lui-même, doit avoir pour propriétés eſſentielles, l'étendue & la penſée.

Il n'y a point dans l'être qui exiſte par lui-même, de raiſon ſuffiſante pour laquelle il auroit plutôt une réalité qu'une autre, plutôt un dégré de réalité qu'un autre dégré. Suppoſer un être néceſſaire borné, c'eſt ſuppoſer un effet ſans cauſe.

Ainſi, non ſeulement, on ne peut ſuppoſer que l'être qui exiſte par lui-

même, n'exiſte pas : mais encore il eſt impoſſible qu'il ſoit ſuſceptible de changement, ou borné.

ARTICLE II.

Les caracteres de l'être qui exiſte par lui-même, ne conviennent, ni aux eſprits, ni aux corps, dont on a prouvé l'exiſtence.

Les eſprits & les corps ſont des ſubſtances qui exiſtent indépendamment de tout ce qui les environne ; je n'exiſte, ni dans les corps, ni dans les eſprits que je connois, & ils n'exiſtent point par moi, leur anéantiſſement ne porteroit aucune atteinte à mon exiſtence ; je ne tiens point mon exiſtence de ces êtres, je peux ſans abſurdité, ſuppoſer que j'exiſte, & qu'ils n'exiſtent pas : car je ne ſuis, en rigueur, obligé de ſuppoſer avec moi, que ce qui eſt néceſſaire pour mon exiſtence. Les eſprits, différens de moi, le corps auquel je ſuis uni, tous ceux qui m'environnent, n'exiſtent donc point par eux-mêmes ou néceſſairement.

On ne peut pas dire que ce n'eſt qu'en dépouillant ces êtres de l'exiſ-

tence néceſſaire, que j'ai pû ſuppoſer qu'ils n'exiſtoient pas, & que c'eſt ſuppoſer ce qui eſt en queſtion : car ne connoiſſant, ni par ſentiment, ni par idée, ſi ces êtres ont en eux-mêmes la raiſon ſuffiſante de leur exiſtence, ou ſi cette raiſon eſt hors d'eux ; je ne dois ſuppoſer qu'ils ont cette raiſon en eux-mêmes, ou qu'ils ne l'ont pas ; qu'après avoir comparé la nature de ces êtres avec l'idée de l'être néceſſaire, comme je l'ai fait ; & ſi je peux, ſans abſurdité, & ſans détruire l'eſſence de ces êtres, ſuppoſer qu'ils n'exiſtent pas, j'ai une raiſon ſuffiſante de juger qu'ils n'exiſtent point par eux-mêmes.

Non ſeulement, je peux ſuppoſer que les eſprits & les corps n'exiſtent pas ; je vois tous ces êtres bornés, & pour ainſi dire, circonſcrits ; ils ne ſe font connoître à moi, que par des images, je connois leurs parties, j'aſſigne leurs limites : car que les élémens des corps ſoient des êtres étendus ou des êtres ſimples, il eſt certain qu'ils ont une grandeur & une force déterminée : que les eſprits ſoient diſtingués des corps, ou matériels, ils ont auſſi leurs bornes, & très étroites.

Ces mêmes êtres qui pourroient ne pas exiſter, & qui ſont bornés, ſont encore ſujets à mille changemens ; nous éprouvons une révolution continuelle dans nos idées & dans nos ſentimens : nous paſſons de la lumiere aux ténebres, du plaiſir à la douleur, de la triſteſſe à la joie ; tout ce qui nous environne, eſt dans un changement continuel ; le monde viſible eſt le théâtre de toutes les viciſſitudes poſſibles : cependant, en examinant la nature de l'être qui exiſte par lui-même, on a vu qu'il étoit immuable, & que tenant ſes manieres d'être de la même néceſſité qui le fait exiſter, on ne peut y ſuppoſer aucune variation.

On ne doit ſuppoſer dans l'être néceſſaire, que ce qui lui eſt eſſentiel pour exiſter ; tout ce qui ne ſeroit point néceſſaire pour ſon exiſtence ſeroit l'ouvrage d'une cauſe étrangere à l'être néceſſaire avec un principe de mobilité, qui le feroit paſſer ſucceſſivement par une infinité d'états différens n'acquerroit que de nouvelles manieres d'être, qui ne ſeroient point néceſſaires pour ſon exiſtence, puiſqu'il auroit exiſté ſans ces modifi-

tations nouvellement acquiſes. La néceſſité d'exiſtence ne renferme donc point ce principe de mobilité auquel les Fataliſtes ont recours ; on ne peut le ſuppoſer dans des êtres néceſſaires : les eſprits & les corps que nous connoiſſons, & qui ſont dans un changement continuel, n'exiſtent donc point néceſſairement.

CHAPITRE II.

Les eſprits & les corps ont été créés.

PUISQUE les eſprits & les corps ne contiennent point la raiſon de leur exiſtence ; il faut néceſſairement que cette raiſon ſoit dans un être diſtingué des eſprits & des corps que nous connoiſſons.

Mais cette raiſon n'eſt-elle point une force qui les fait ſortir du ſein d'un être qui les contenoit, ou qui en arrangeant & en développant des êtres déja exiſtans, mais inconnus, les fait exiſter pour nous, & ſemble les produire ?

Le Fataliſme adopteroit ſans peine cette eſpece de production des êtres :

c'eſt le ſentiment des Stoïciens, des Juifs Cabaliſtes, & il peut s'allier avec tous les autres ſyſtêmes de Fataliſme ; mais il ne paroît pas qu'il puiſſe ſe concilier avec la nature des êtres qui ne ſont point des modifications, & qui n'exiſtent point par eux-mêmes, ce qui ſuppoſe néceſſairement que la cauſe productrice de ces êtres les a effectivement créés.

ARTICLE I.

Les eſprits & les corps n'exiſtent point par voie d'émanation ou de développement.

Accoutumés à voir de nouvelles modifications ſans voir, ou du moins ſans être forcés de ſuppoſer de nouvelles ſubſtances, nous ſommes portés à croire que la puiſſance productrice n'eſt qu'une eſpece de vertu qui jette hors de ſon ſein une foule d'êtres, ou qui arrange & façonne un fond toujours ſubſiſtant & docile à toutes ſes impreſſions : c'eſt cette vertu qu'on ne connoît point, à laquelle on donne le nom de nature : voïons ce qu'on doit penſer de ce ſentiment.

La ſubſtance eſt indiviſible, & les

parties d'un tout ou d'un composé, ne peuvent être des substances : les esprits & les corps qui sont des substances, ne sont donc point des parties séparées ou détachées de l'être nécessaire. Les Philosophes qui supposent que ces objets sortent de la puissance productrice par voie d'émanation, ne sont pas plus raisonnables que les Indiens, qui croient que Dieu fait sortir les êtres de son sein, comme les araignées tirent leur fil de leurs corps.

Les esprits & les corps, ne sont pas non plus les effets d'une force qui en arrangeant des parties existantes, ou en développant un fond de réalité capable de recevoir différentes formes, dégage ces êtres, les rende visibles, & semble les produire. Il faudroit dans ce sentiment, que les élémens des corps & des esprits existassent par eux-mêmes, & qu'une force nécessaire comme eux, les arrangeât & en formât des corps & des êtres pensants.

Les élémens des corps n'existent point par la nécessité de leur nature, puisque ces élémens étendus ou simples, sont bornés & sujets au changement : il en faut dire autant des es-

prits qui ſont des ſubſtances diſtinguées de la matiere, comme je l'ai prouvé ; ainſi l'exiſtence néceſſaire des êtres, que l'hypotheſe du développement ſuppoſe, eſt abſolument fauſſe.

La force à laquelle on a recours pour former les corps & les eſprits, n'eſt pas plus raiſonnable : car cette force eſt diſtinguée des corps & des eſprits, ou elle eſt dans ces êtres mêmes : ſi elle en eſt diſtinguée, c'eſt une force intelligente qui arrange avec deſſein, ou une impétuoſité aveugle & néceſſaire, comme les êtres qu'elle agite : les Fataliſtes nient que cette force ſoit une intelligence ſage & libre, il faut donc qu'elle ſoit une ſorte d'impétuoſité aveugle & néceſſaire ; mais une pareille force eſt-elle poſſible ?

Je demande d'abord aux Fataliſtes, quelle idée ils ont de cette force, qui s'applique à tous les corps, qui les pénetre, & qui cependant eſt diſtinguée de la matiere ?

Je demande en ſecond lieu, ſi l'on penſe que cette force puiſſe produire l'arrangement qu'on lui attribue ? Comme les corps ou leurs élémens ne peuvent être unis ſans avoir une direction, ni ſuivre une certaine direc-

tion, ſans une force déterminée; ſi la force motrice étoit une force aveugle & néceſſaire, elle ſe ſeroit diſtribuée également à tous les corps, & les auroit tous mûs dans le même ſens: on n'a dans ce ſentiment aucune raiſon de ſuppoſer des différences dans la direction qu'elle a fait prendre aux corps, ou dans les dégrés de vîteſſe qu'elle leur auroit communiqués; cependant le monde viſible ne ſubſiſte que par la différence des directions des mouvemens des corps, & par l'inégalité de leur marche. Le monde ne pourroit donc être tel qu'il eſt, ſi une force aveugle & néceſſaire, mais diſtinguée des corps & de leurs élémens, étoit le principe de leurs mouvemens.

Pour éviter cet embarras, Epicure & tous ceux qui ont adopté ſes principes, ont ſuppoſé la matiere diviſée en une infinité de petites parties indiviſibles, auxquelles la force motrice étoit eſſentielle, & qui, quoiqu'indiviſibles, avoient des figures différentes, & des forces motrices auſſi différentes que leurs figures.

On ſuppoſe dans ce ſentiment, 1° que la matiere exiſte néceſſairement,

2° qu'elle eſt eſſentiellement diviſée en une infinité de petits corps indiviſibles & figurés : 3° que chaque petit corps, ou chaque atôme ſe meut eſſentiellement : 4° qu'il a une direction eſſentielle ; car ſi l'exiſtence de la matiere, ſes diviſions & ſon mouvement, la direction & la détermination de ce mouvement, étoient l'ouvrage d'un être diſtingué de la matiere, le ſentiment que nous examinons, ne ſeroit point un ſyſtême de Fataliſme, mais une hypotheſe phyſique : voïons ce que nous devons penſer de ces quatre principes.

J'ai fait voir que les êtres que nous connoiſſons, n'exiſtent point néceſſairement, & qu'ils ne ſont point eſſentiellement en mouvement : il n'eſt pas moins impoſſible de ſuppoſer dans tous ces êtres les différences de figure, de direction, de vîteſſe, qu'on y ſuppoſe, & qui ſont néceſſaires pour la formation de tout ce que nous voïons : la néceſſité d'exiſter, qui ſeroit la raiſon ſuffiſante de leur exiſtence, n'a pas plus de rapport à un ou à deux dégrés de réalité, qu'à dix ou à cent : elle n'a donc pû déterminer les êtres à exiſter avec toutes leurs différences.

en ſuppoſant que ces êtres exiſtent néceſſairement, ils doivent tous exiſter de la même maniere ; la néceſſité d'eſſence eſt invariable, toutes les différences des êtres de même eſpece, ſont accidentelles, & ne ſortent pas de ſon eſſence.

Il eſt de l'eſſence du cercle d'avoir un centre & des extrêmités également éloignés de ce centre : il ne lui eſt point eſſentiel d'avoir dix ou douze pieds de circonférence ; ainſi l'eſſence du cercle fera que ſes extrêmités ſeront également éloignées du centre, elle ne pourra faire que le cercle ait plutôt dix pieds que ſix, & ſi l'on ſuppoſe des cercles néceſſaires, il faudra les ſuppoſer tous égaux : ainſi l'on ne peut ſuppoſer dans des êtres néceſſaires, les différences qu'on obſerve dans ceux que le monde renferme, & ſans leſquelles il ne peut exiſter tel que nous le voïons. L'exiſtence des êtres, n'eſt donc point & ne peut être un développement de ce qui exiſtoit, lequel développement ſoit produit par une force eſſentielle aux élémens des corps, & différente dans chacun des élémens.

ARTICLE II.

Le principe qui fait exiſter les êtr que nous connoiſſons, les a créés.

On a prouvé que les eſprits & l corps ne contiennent point, en eu mêmes, la raiſon de leur exiſtence parcequ'il y a dans leurs modific tions, une variété incompatible av l'exiſtence néceſſaire : il faut do que les modifications de ces êtr ſoient produites par un principe di tingué d'eux.

Puiſque rien ne peut exiſter ſa une maniere d'être, & que les mod fications des eſprits & des corps n ſont point des propriétés, ou des ſu tes de l'exiſtence néceſſaire ; le for des êtres, ou le ſujet qui ſoutient l modifications que nous connoiſſons n'exiſte point par lui-même : il do l'exiſtence à une cauſe étrangere ; ai ſi le principe qui a donné aux êtres l propriétés que nous voïons en eu a produit la ſubſtance ou le ſujet a quel elles ſont attachées. La produ tion des eſprits & des corps, eſt do une vraie création, ou une actio qui fait exiſter des ſubſtances av leurs modifications.

En effet, rien ne peut exiſter ſans
es modifications, pas plus qu'un
ercle ſans une certaine étendue déter-
minée ; & dans une ſubſtance qui
exiſte néceſſairement, ces modifica-
tions ont leur ſource dans la néceſſi-
té même qui la fait exiſter, elles ſont
auſſi invariables que ſon exiſtence : ce-
pendant nous voions tous les objets
qui nous environnent, perdre ſucceſ-
ſivement toutes leurs affections, ſe
dépouiller de toutes leurs propriétés
pour en prendre de nouvelles.

L'eſprit eſt auſſi-bien que le corps,
ſujet à ces viciſſitudes ; depuis que nos
yeux ſont ouverts à la lumiere, quel
nombre prodigieux d'idées, de ſen-
timens, de mouvemens n'avons-nous
pas éprouvés ? de toutes ces affections,
notre ame en conſerve à peine quel-
ques-unes que les années nous enle-
vent, ou qu'une maladie efface quel-
quefois pour toujours.

Si nos ames étoient éternelles & né-
ceſſaires, n'aurions-nous pas quelqu'i-
dée, quelque ſentiment dont rien ne
pourroit nous dépouiller, qui ſe fe-
roit connoître diſtinctement, au mi-
lieu de la confuſion de nos perceptions,
& de l'eſpece de choc que font contre

nous les objets qui nous environn
ſi nous exiſtions néceſſairement, i
rions-nous pas eſſentiellement,
toute éternité, & invariablement
tes les perceptions que nous ép
vons, & infiniment davantage ?

Nous ſommes des êtres penſant
capables de penſer ; ſi nous exiſt
par la néceſſité de notre nature, i
aurions toutes les penſées poſſib
parceque la néceſſité d'eſſence ou
nature, n'aïant pas plus de rapp
une maniere d'être qu'à une au
un être penſant qui exiſte par la né
ſité de ſa nature, doit avoir toute
penſées poſſibles. Les eſprits n'exi
donc point par eux-mêmes, ils on
produits ; mais comme ils ſont
ſubſtances ſimples, qu'on ne peut
mer en réuniſſant d'autres êtres
ont été produits par une puiſſance c
trice.

Ces principes prouvent égalen
que les corps ont été créés : ſi les
ties élémentaires des corps, exiſto
néceſſairement, elles ſeroient u
ou ſéparées par la même néceſſité
les feroit exiſter, elles ne pourroie
ni ſe ſéparer, ni ſe réunir, & prod
tous les phénomenes que nous offr

ſpect

ſpectacle de la nature : les corps ne ſont donc pas de ſimples arrangemens produits par une force motrice dans une matiere éternelle, & les élémens mêmes des corps ont reçu l'exiſtence par l'action d'une puiſſance créatrice.

SECTION II.

Examen des difficultés des Fataliſtes, contre la création des eſprits & des corps.

LEs Philoſophes que je combats, prétendent que les eſprits & les corps exiſtent néceſſairement, & que la création eſt impoſſible : j'ai prouvé la poſſibilité de la création, il faut examiner ce que l'on dit pour prouver l'éternité & la néceſſité de tous les êtres.

CHAPITRE I.

Expoſition des raiſons par leſquelles on prétend prouver que les eſprits & les corps exiſtent néceſſairement.

NOUS n'avons jamais vû ſortir aucun être du néant : tous les corps ſe forment d'une matiere qui exiſtoit.

Nous n'avons aucune raiſon de juger que les eſprits ſoient ſortis du néant : le ſouvenir des différens états que nous éprouvons, nous porte à croire que nous ne ſommes pas éternels : mais ſi nous voulons y faire attention, nous verrons bientôt que ce jugement n'eſt pas fondé : nous ne nous ſouvenons pas de tous les momens de notre vie, & par conſéquent la mémoire ne peut ſervir à fixer la durée de notre exiſtence : nous pourrions être éternels, & n'avoir commencé à ſentir notre exiſtence, que depuis peu de tems ; nous pourrions l'avoir toujours ſentie, mais avoir été privés du ſens de la mémoire, & prendre le commencement du ſouve-

nir pour le commencement de notre exiſtence : il n'y a donc point de fait ou d'obſervation, qui nous porte à juger qu'il y ait des êtres créés.

Pour ſuppléer aux preuves de fait ou d'obſervations, on a recours au raiſonnement, & l'on prétend qu'on ne peut regarder les eſprits & les corps, comme des êtres néceſſaires, parcequ'on peut ſuppoſer qu'ils n'exiſtent point, & parcequ'ils ſont bornés & ſujets au changement, ce qui ne peut, dit-on, convenir à l'être néceſſaire.

Il eſt certain qu'on ne peut ſuppoſer qu'un être néceſſaire n'exiſte point; mais on ne prouve point que nous pouvons ſuppoſer que les eſprits & les corps n'exiſtent pas : nous pouvons bien concevoir que nous exiſtons, & ne point concevoir d'autres êtres, & de ce que nous pouvons exiſter, & ne point concevoir d'autres êtres, il s'enſuit bien que nous n'avons pas beſoin de ces êtres pour exiſter, & non pas que nous pouvons ſuppoſer qu'ils n'exiſtent point, parce qu'en ſuppoſant que ces êtres fuſſent néceſſaires, nous connoîtrions notre exiſtence, &

nous pourrions ne point penſer a
êtres diſtingués de nous.

On ne prouve pas mieux que
eſprits & les corps ne ſont point r
ceſſaires, parcequ'ils ſont borné
rien, à proprement parler, n'eſt born
chaque être eſt ce qu'il doit être,
a tout ce qui lui eſt eſſentiel ; être
ni, être borné, ſont des relatio
qui n'exiſtent que dans notre eſpri
& quand il ſeroit vrai que les êt
que nous connoiſſons, ont des borne
pourquoi l'être néceſſaire ne pourro
il pas être borné ? être borné, n'
point autre choſe qu'être détermin
une certaine maniere d'être ; pou
quoi un être néceſſaire ne pourroit
pas avoir une certaine maniere d'ê
déterminée ? Dieu qui exiſte néceſſ
rement, n'a-t-il pas une maniere d'
xiſter déterminée, & qui le diſting
de tous les êtres.

Enfin, il paroît que les changeme
qu'on obſerve dans les eſprits & da
les corps ne prouvent point qu'ils aie
reçu l'exiſtence ; ſi les changeme
que nous obſervons dans les eſpri
& dans les corps, les anéantiſſoien
& en faiſoient exiſter d'autres, c

conçoit qu'un être ſujet au changement ne ſeroit point neceſſaire ; mais les viciſſitudes que les êtres éprouvent, ne les anéantiſſent point, & ne changent pas leur nature : dans les corps elles ne ſont que des ſituations différentes & des changemens de relations purement extérieures, qui ne touchent point le fond, ou la nature des corps : dans les eſprits, elles ſont des perceptions différentes qui ne changent point encore le fond des eſprits, puiſque les perceptions ne ſont que les impreſſions des différens objets : les eſprits & les corps n'éprouvent que des changemens, qui ne ſont point incompatibles avec l'exiſtence néceſſaire.

Quiconque admet un être néceſſaire diſtingué des eſprits & des corps, ne reconnoît-il pas dans cet être des changemens ſemblables ? La création & le mouvement ne ſuppoſent-ils pas dans l'être néceſſaire que les Théiſtes admettent, tous les changemens qu'on obſerve dans les corps & dans les eſprits : s'il s'eſt déterminé, n'a-t-il pas changé ? & s'il n'eût pas été lui-même en mouvement, auroit-il pû le produire ? Le principe du mouvement eſt une force qui tranſporte les corps, &

il n'y a point d'activité ſans effort, d'effets ſans changemens dans la fo qui agit ; il n'y a donc point de ſen ment dans lequel on ne doive rec noître que l'être néceſſaire contient lui-même un principe de changeme qui n'eſt point incompatible avec néceſſité d'exiſtence.

Si les corps peuvent contenir le pr cipe de leur mouvement, tout ce s'obſerve dans le monde, doit arriv car comme le mouvement & les co dans ce ſentiment ſeroient éterne & que le mouvement eſt eſſentie ment un principe de changement mouvement des corps doit produ toutes les combinaiſons, & toutes ſituations poſſibles dans ces corps doit les changer continuellement ; ſituation conſtante eſt un repos ré le mouvement s'il étoit éternel & ceſſaire, feroit paſſer les corps toutes les diſpoſitions poſſibles, e teroit mille impreſſions différe dans des eſprits néceſſaires, ou pro roit par les différens arrangemens corps, les eſprits & leurs penſ toutes nos idées viennent de nos ſe & ne nous repréſentent que des fi res, & des mouvemens.

CHAPITRE II.

Fauſſeté des principes que l'on vient d'expoſer en faveur de l'éternité & de la néceſſité de tous les êtres.

IL eſt certain que la raiſon ne nous prouve point qu'il ſe produiſe de nouvelles ſubſtances ; & l'obſervation ne nous fait point connoître immédiatement, ou directement, ſi les eſprits & les corps ont en eux-mêmes la raiſon de leur exiſtence, ou ſi cette raiſon eſt hors d'eux ; ſi ces êtres n'exiſtoient point par eux-mêmes, & que la raiſon ou la cauſe qui les fait exiſter, les conſervât ſans en faire exiſter de nouveaux, tout ſeroit comme il eſt, & cependant ces êtres dont l'exiſtence ſeroit ſi conſtante, n'exiſteroient point par eux-mêmes : ce n'eſt donc qu'en examinant la nature de ces êtres, que nous pouvons connoître s'ils exiſtent néceſſairement, & c'eſt par ce moïen que nous nous ſommes aſſurés qu'ils n'exiſtent point par eux-mêmes.

Les difficultés des Fataliſtes n'af-

foibliſſent point mes raiſons ; on n'a point prouvé que l'on pouvoit ſuppoſer que les eſprits & les corps n'exiſtent pas néceſſairement, parcequ'on peut ne point penſer à ces êtres, mais parcèqu'effectivement, en ſuppoſant qu'ils ne ſont pas, il ne s'enſuit aucune abſurdité.

On ne peut attaquer cette ſuppoſition, qu'en faiſant voir qu'il y a dans l'eſſence des eſprits, & dans celle des corps, quelque choſe qui s'y oppoſe, & que la nature de ces êtres ſeroit détruite, ſi on ſuppoſoit qu'ils n'exiſtent pas par eux-mêmes ; tant qu'on ne fera pas voir d'abſurdité dans la ſuppoſition de l'anéantiſſement, ou ſi je peux parler ainſi de la non-exiſtence de ces êtres, on ſera toujours en droit de ſuppoſer qu'ils n'exiſtent pas, & par conſéquent, on ſera ſûr qu'ils ne ſont point des êtres néceſſaires, ou qu'ils n'exiſtent pas par eux-mêmes, puiſqu'on ne peut faire aucune ſuppoſition dans laquelle un être néceſſaire n'exiſte point.

Les Philoſophes que je combats, ſe trompent, lorſqu'ils prétendent qu'un être déterminé dans ſa maniere d'exiſter, eſt borné : il faut pour qu'un

être soit borné, que non seulement, il soit déterminé à une certaine maniere d'être ; mais encore qu'il n'ait pas tous les dégrés de perfection dont cette maniere d'être est capable ; ainsi nous disons qu'un Géometre est borné, lorsqu'il ne connoît pas tout ce qu'un Géometre peut connoître : nous disons qu'un esprit est borné, lorsqu'il ne connoît pas tout ce qui peut se connoître ; ainsi un être est fini, parce-qu'il est déterminé à une certaine maniere d'être, & n'a pas toutes les réalités dont il est capable, & qu'il auroit s'il existoit par lui-même.

Ces principes ne sont point ceux du Spinosisme : l'être infini, dans le sentiment des Théistes, n'est point celui qui renferme tous les êtres, mais celui qui renferme toutes les manieres possibles d'être dans une substance ; & j'ai fait voir qu'il peut y avoir des esprits & des corps distingués de l'être nécessaire & infini, sans altérer son infinité.

Enfin on prétend qu'on n'observe dans le monde que des changemens purement extérieurs qui ne changent point la nature des êtres, & qui ne sont, par conséquent, point in-

compatibles avec l'exiſtence néceſſaire de ces êtres.

On ne prétend pas, je crois, par-là qu'il ne ſe fait aucun changement dans le monde; ainſi il faut au moins reconnoître un principe capable de produire dans les êtres de nouvelles ſituations, de nouvelles perceptions, & que ce principe les produiſe néceſſairement, & j'ai prouvé que ce principe eſſentiel de changement, ne pouvoit être une propriété de l'être néceſſaire.

D'ailleurs, peut-on dire que tous les changemens que nous connoiſſons, ne ſont que de nouvelles relations purement extérieures? Le bonheur & le malheur ſont-ils des relations extérieures, ou des affections qui changent l'état intérieur de notre ame? Ces déterminations de l'ame, ne lui ſont pas néceſſaires pour exiſter, puiſqu'elle les perd; elle les reçoit donc, & n'exiſte pas par elle-même.

L'être néceſſaire dont les Théiſtes reconnoiſſent l'exiſtence, n'eſt point ſujet à ces changemens, il a de l'activité, il peut produire des changemens hors de lui: mais ſa maniere

d'être ne change point ; il connoiſſoit tout ce qu'il pouvoit produire, l'exercice de ſon activité n'a pas augmenté ſes connoiſſances, ni changé ſa nature ; lorſque je me détermine à aller à droite plutôt qu'à gauche, je n'acquers point de nouvelles réalités : je n'obſerve en moi de nouveau, que des relations purement extérieures.

Mais, dit-on, il y a du mouvement dans le monde, & le mouvement ne peut naître d'un être immobile, le principe du mouvement eſt une force, & il n'y a point de force ſans action : c'eſt le grand principe de Hobbes, d'où il conclud que le principe du mouvement dans tous les ſentimens, eſt un être eſſentiellement en mouvement, & par conſéquent, dans un état de changement continuel, & néceſſaire, compatible avec la néceſſité d'exiſtence ; qu'on peut, par conſéquent, ſuppoſer que les corps ont un mouvement eſſentiel & néceſſaire comme leur exiſtence, & que cette ſuppoſition eſt plus ſimple que celle qui admet dans un être néceſſaire & diſtingué des corps une mobilité que l'on regarde dans cette ſuppoſition, comme incompatible avec l'e-

xiſtence néceſſaire, lorſqu'on l'appli-que aux corps.

Pour répondre à cette difficulté, tâchons de nous former une idée juſte du mouvement & du principe qui le produit.

S'il n'y avoit qu'un corps dans le monde, & qu'il offrît conſtamment la même face à l'œil qui l'appercevroit, ce corps ſeroit jugé en repos; mais s'il offroit ſucceſſivement différentes faces, on jugeroit que ce corps eſt par rapport au ſpectateur dans un état de changement, qu'on appelle mouvement: le mouvement n'eſt donc qu'un changement continuel de rapports d'un corps à un autre, ou du moins, il y a mouvement toutes les fois qu'il y a changement dans les rapports de deux corps.

Comme rien n'eſt ſans une raiſon qui le faſſe être, ce changement dans les rapports des corps a ſa raiſon & l'on appelle principe du mouvement la raiſon ou la cauſe de ce changement de rapports des corps entre eux; tous les corps paroiſſent mus par d'autres corps, qui ſont eux mêmes en mouvement: mais ne peut-il y avoir d'autre principe de mouvement que des corps agités?

En effet le mouvement n'étant qu'un changement continuel des rapports des corps entr'eux, le principe du mouvement n'eſt que la raiſon qui fait que ces corps changent de rapports: voïons ſi pour produire des changemens de rapports de diſtance, il faut un être qui ſoit eſſentiellement en mouvement.

Les corps n'exiſtent, ni par voie d'émanation, ni par voie de developpement de parties exiſtantes; la cauſe qui a fait exiſter, n'a point agi ſur une matiere préexiſtente, ce n'eſt donc point par le mouvement, qu'elle a fait exiſter les corps, elle peut donc ſans ſe mouvoir les faire exiſter ſucceſſivement dans les différens points de l'eſpace, & les mouvoir, ſans être elle-même en mouvement: Hobbes avoit donc une fauſſe idée du principe du mouvement.

Si l'on prétend que le mouvement eſt une propriété des corps, & non pas un ſimple changement de ſituation; pour produire le mouvement, il ſuffiſoit de faire exiſter les corps avec cette propriété; & la cauſe qui les fait exiſter, ne les aïant point produits par le mouvement, ils peu-

vent ſe déplacer ou ſe mouvoir, quoique la cauſe motrice ne ſoit point en mouvement.

Enfin, quand on ſuppoſeroit que la cauſe motrice n'agit que par le mouvement, s'enſuit il que ce principe eſt eſſentiellement en mouvement ? Si ce principe ſe mouvoit librement, ne ſeroit-il pas en mouvement ſans être par ſon eſſence dans un état de changement continuel ; a-t-on prouvé que tout ce qui ſe meut, ſe meut eſſentiellement ? quoique le mouvement ſoit une force, le principe du mouvement ne peut-il pas ſuſpendre ſon effet, ou fixer ſon activité ?

LIVRE SECOND.

De la puiſſance qui a formé le Monde viſible.

ANAXAGORE crut le premier qu'une intelligence avoit formé le monde ; il attribuoit cependant beaucoup d'évenemens au haſard, & à la néceſſité.

Pythagore enſeigna que cette intelligence avoit formé le monde ſur un plan, & agi avec deſſein ; mais aïant apperçu dans le monde des deſordres & des maux, il ſuppoſa dans la matiere une force motrice aveugle & néceſſaire, que l'intelligence n'avoit pû dompter, & dont l'impétuoſité produiſoit les maux & les deſordres qui choquent la raiſon.

Ocellus de Lucanie ſon diſciple ne vit tous les phénomenes de la nature, que comme des effets du froid & du chaud, qui luttoient ſans ceſſe enſemble, & produiſoient tout dans le monde & ſur la terre.

Ariſtote qui crut que des intelligences préſidoient au mouvement des aſtres, vit ſur la terre des irrégularités, des bizarreries, qui lui firent juger que tout y étoit ſoumis au hazard, c'eſt-à-dire, à une néceſſité aveugle & capricieuſe.

Leucippe, Démocrite, Straton, Epicure, &c. regarderent les phénomenes de la nature, comme des effets d'une force aveugle & néceſſaire; & dans tous les tems, il s'eſt trouvé des hommes à qui les deſordres apparents que le monde nous offre, en ont fait attribuer la production à une puiſſance ſans intelligence & ſans liberté. Bayle a ſemé dans ſes ouvrages tous ces principes, & les a rendus dangereux pour tous ſes lecteurs.

Ces difficultés ont exercé le zele d'un nombre infini de Métaphyſiciens & de Naturaliſtes; on a obſervé juſqu'aux moindres productions de la nature, & l'on y a trouvé des deſſeins, des moïens, des vues, & l'empreinte de la divinité, ou le caractere de ſes attributs (1).

Mais il ne faut pas croire qu'avec

(1) Voïez la Théologie des Coquilles, la Théologie des Inſectes.

cette méthode on puiſſe réfuter le Fataliſme, parceque la fineſſe des détails auxquels elle aſſujettit l'eſprit, reſſerre les vues, & que pour répondre aux difficultés des Fataliſtes, il faut les étendre.

Les Partiſans de la néceſſité générale & abſolue de tous les êtres, ne nient point que le monde renferme des parties, où l'on trouve de l'ordre, de l'harmonie, & l'apparence du deſſein; mais ils les regardent comme une ſuite de l'éternité du mouvement & de la matiere; ils prétendent que par-tout le deſordre eſt à côté de l'ordre, ou le ſuit, & qu'on n'a pas moins de raiſon d'attribuer la formation du monde à une force aveugle qu'à une intelligence libre & ſage.

Il étoit donc inutile pour détromper le Fataliſte de lui faire voir que la coquille ou les plis de la peau du Rhinoceros avoient été formés avec art; il falloit, pour répondre à ſes difficultés, concilier l'ordre & le deſordre; lier, pour ainſi dire, toutes les parties de l'univers enſemble; faire voir qu'elles formoient un tout digne de l'intelligence ſuprême, & que les deſordres peuvent avoir lieu dans un

monde formé par une intelligence ſage & toute puiſſante.

C'eſt ainſi que Leibnitz & Malebranche avoient enviſagé les difficultés des Fataliſtes ſur les deſordres phyſiques & moraux, & la théodicée auſſi-bien que le traité de la nature & de la grace, ſont deux des plus beaux monumens de la grandeur & de l'élévation de l'eſprit humain. Mais ces deux ouvrages qui raviſſent par la ſublimité de leur deſſein, & par la généralité de leurs principes, ſont plutôt des apologies que des preuves de la providence, &, pour me ſervir des paroles de Seneque, des réponſes aux murmures de ceux qui croient la providence, que des raiſons propres à convaincre ceux qui ne la croient pas (1).

Le Fataliſte à qui l'on oppoſe les raiſons de Malebranche ou de Leibnitz, s'il en ſent la force, reconnoîtra que le mal phyſique ou moral, peuvent exiſter dans un monde formé par une intelligence, comme l'ordre & le deſordre dans un monde ſoumis à une force aveugle & néceſſaire : l'exiſtence d'une intelligence qui a pré-

(1) Seneque de Providentia.

ſidé à la formation du monde, ſera donc alors un problême entre le Fataliſte & le Théiſte.

On a de tout tems ſenti ces inconveniens, & les plus grands Philoſophes ont cherché dans la Métaphyſique même, des preuves de l'exiſtence de l'intelligence créatrice ; mais toutes ces preuves ſont ſujettes à de grandes difficultés, fondées ſur des opinions particulieres, ou très difficiles à ſaiſir : telles ſont les preuves de Deſcartes, de Malebranche, de Clark : tout le monde ſait les difficultés qu'on oppoſa à Deſcartes contre la preuve de l'exiſtence de Dieu, tirée de l'idée d'un être ſouverainement parfait ; les Philoſophes & les Théologiens l'attaquerent du tems même de Deſcartes (1), Leibnitz la trouva imparfaite (2), elle fut traitée comme un paralogiſme par Vetenfels, des Maiſeaux, &c (3).

Malebranche crut démontrer l'exiſtence de Dieu par ſon idée, parceque les hommes voïant tout en

(1) Difficultés contre les Méditations de Deſcartes.

(2) Leibnitz, Reflexions ſur M Locke. Recueil de différentes pieces.

(3) Hiſtoire des ouvrages des Savans 1701, Rep. des Lettres 1702, 1703. Diſſertation de Jaquelot, à la fin.

Dieu, il étoit impoſſible qu'on en eût l'idée, s'il n'exiſtoit pas (1).

L'idée de la néceſſité abſolue que M. Clark a traitée avec beaucoup de grandeur & d'une maniere neuve, paſſe pour n'être pas à la portée du grand nombre des Lecteurs, & n'eſt peut-être pas ſans difficulté (2).

J'ai donc cru que pour connoître, ſi la puiſſance qui a formé le monde eſt une intelligence ou une force aveugle, il falloit s'élever à des principes qui fuſſent généraux, ſans être abſtraits, & qui ne puſſent être, ni conteſtés, ni obſcurcis : pour cet effet, j'ai ſuppoſé que je ne ſavois que ce que j'avois prouvé : c'eſt qu'il y a une quantité innombrable de ſubſtances qui ont été créées.

Appuïé ſur ce principe, voici comment j'ai raiſonné : ſi un mouvement eſſentiel aux élémens de la matiere, ou imprimé par une force aveugle, & qui agit néceſſairement, a pu donner à ces élémens l'ordre & la diſpoſition néceſſaire pour former tous les corps, le monde viſible peut être

(1) Malebranche, Entretiens ſur la Métaphyſique, &c.

(2) Lettres d'un Gentilhomme à la fin du tom. 1 de Clark. Les notes ſur l'Eſſai de King ſur l'origine du mal.

ſouvrage d'une force aveugle, ou d'une puiſſance qui n'a pris aucun intérêt à ſa production; mais ſi le monde n'a pu être produit tel qu'il eſt, que par des mouvemens diſtribués avec des proportions & des directions connues & déterminées par une intelligence, le monde eſt l'effet d'une puiſſance qui a agi avec deſſein : toutes les difficultés des Fataliſtes diſparoiſſent dans ce ſentiment : les deſordres phyſiques ſont des obſcurités dans le ſyſtême de la nature, & non pas des difficultés contre l'exiſtence de l'intelligence qui a formé le monde.

C'eſt à diſſipper ces obſcurités que doivent ſervir les recherches des Naturaliſtes & des Phyſiciens, ſur les différentes parties de la nature; leurs efforts meritent de la reconnoiſſance, parcequ'il n'y a point de vérité inutile; les découvertes les plus frivoles en apparence, ſont peut-être des matériaux néceſſaires pour le grand édifice du ſyſtême de la nature : peut être même y a-t-il un ordre d'eſprits que les détails de l'art qui brille dans les différentes parties de la nature, ſont propres à perſuader, & l'on ne peut avoir trop de preuves ſur une vérité ſi

importante ; mais plus cette vérité eſt importante, plus on doit s'efforce d'en rendre les preuves indépendante de toute opinion, ſimples, générale & ſenſibles. Il m'a paru que je rem pliſſois ces vues dans le plan que je m ſuis propoſé ſur l'examen de la puiſ ſance qui a produit le monde viſible

Le monde viſible nous offre deu objets abſolument différens ; un ciel o tout paroît inaltérable, & une terr où rien n'eſt conſtant. Pour mettr plus de clarté dans nos recherches examinons ces deux objets ſéparé ment.

SECTION PREMIERE.

De la puiſſance qui a formé le Cie

LE ciel renferme un ſoleil immc bile, ou du moins qui ne tourne qu ſur ſon centre, des planetes qui ci culent autour du ſoleil, & enfin d étoiles qui ſont des aſtres ſemblabl au ſoleil, & que leur éloignemer nous rend preſqu'inſenſibles ; lor qu'on réflechit ſur ce grand objet, o

trouve qu'un mouvement eſſentiel aux élémens de la matiere, ou imprimé néceſſairement par une force aveugle, n'a pu, ni former, ni placer, ni mouvoir les aſtres dans l'ordre que nous obſervons, & que tous ces objets ſont l'ouvrage d'un mouvement imprimé par une intelligence.

CHAPITRE I.

Les Aſtres n'ont point été formés par une force aveugle, mais par des mouvemens connus & déterminés par une intelligence.

COMME je me ſuis propoſé de ne raiſonner que ſur des faits ou ſur des principes certains; je n'adopterai, ni les différentes hypotheſes des Phyſiciens ſur la nature & ſur la formation du ſoleil & des autres aſtres, ni le ſyſtême des cauſes finales: les hypotheſes les plus ingénieuſes ne ſont que des probabilités, & les partiſans des cauſes finales ſuppoſent ce que j'ai à prouver: on ne doit chercher les fins que Dieu s'eſt propoſées dans la formation du monde, qu'après s'être

aſſuré qu'il n'eſt point l'ouvrage d'un mouvement imprimé au hazard, ſans intelligence & ſans liberté.

Je ne conſidererai donc le ſoleil, que comme un globe qui répand la lumiere & la chaleur à de grandes diſtances, & les planetes comme des corps ſolides & opaques, éclairés & échauffés par cet aſtre.

Tout le monde reconnoît que pour former le ſoleil & les planetes, il a fallu une certaine quantité de matiere déterminée, un arrangement de ſes parties, & un dégré de force déterminé. Le nombre des élémens de la matiere, l'arrangement de ces élémens & leurs dégrés de force ſont les raiſons ſuffiſantes de l'exiſtence du ſoleil & des planetes; voïons ſi nous les trouverons dans une force aveugle & néceſſaire.

Suppoſons pour cet effet que la matiere exiſte néceſſairement, & que la force motrice ou le mouvement lui eſt eſſentiel : il faut que la matiere ſoit compoſée d'atômes ſimples, ou d'élémens eſſentiellement étendus & ſemblables entr'eux, comme le prétendoit Straton, & après lui Deſcartes & les Cartéſiens.

Si

Si la matiere eſt une étendue ſolide & homogene, à laquelle il ſoit eſſentiel de ſe mouvoir, elle ne doit être qu'une maſſe immobile, ou un tas de pouſſiere : car ou la force motrice tend à unir ſes parties, ou à les deſunir ; ſi elle tend à les unir, il n'y a point de raiſon ſuffiſante pour laquelle ces parties ſe deſuniroient, & pourquoi elles ſe deſuniroient avec plus ou moins de vîteſſe ; ſi la force motrice tendoit à les deſunir, il n'y auroit point de raiſon ſuffiſante pourquoi en ſe deſuniſſant de la maſſe générale, elles formeroient des tours particuliers, dont les figures & les mouvemens variroient à l'infini, parceque dans une maſſe où tout tend à l'union, il n'y a point de raiſon ſuffiſante de deſunion, & que lorſque tout eſt égal dans la maniere d'être, & dans la maniere d'agir, il répugne qu'il y ait de la différence dans les effets.

La formation du ſoleil & des planetes, qui ſuppoſe une grande variété de figures & de mouvemens, eſt donc impoſſible, ſi la matiere eſt une étendue ſolide & homogene, qui exiſte néceſſairement, & à laquelle le mouvement ſoit eſſentiel.

Il en faut dire autant des êtres ſimples : comme ils contiendroient eſſentiellement leur force motrice, ils n'auroient pu s'unir, s'il ne leur eût pas été eſſentiel de s'unir ; & ſi la force motrice qui eſt eſſentielle à ces êtres ſimples, tendoit à les unir, ils auroient dû s'unir & former une étendue plus ou moins ſolide, ſelon le dégré de force qu'ils auroient eu, mais ſans mouvement & ſans action : les êtres ſimples auroient dû tendre tous vers un centre commun, juſqu'à ce qu'ils euſſent été en repos.

On dira peut-être, que les êtres ſimples dont le monde eſt compoſé, ne tendent pas à s'unir également ; qu'il y en a qui tendent à s'unir plus fortement que d'autres, & que ces différentes analogies ont dût les diviſer & former le ſoleil & les planetes.

Mais, en ſuppoſant que les élémens tendiſſent à s'unir plus ou moins, & que la plus grande analogie eût raſſemblé les parties, qui avoient plus de diſpoſition à s'unir : pourquoi toutes les parties lumineuſes ne ſe ſont-elles pas unies, & n'ont-elles pas formé un globe immenſe de lumiere au lieu de ſe réunir en une infinité de

ſéparées, & de former ce nom-
ni d'étoiles fixes, qui ſont au-
ſoleils ſemblables au notre, &
ės à des diſtances différentes
mmenſité de l'eſpace ?
parties une fois réunies par le
ment, ne devoient plus ſe ſé-
our s'unir à des parties qui leur
oins analogues ; c'eſt pourtant
arrive à l'égard du ſoleil & des
fixes ; ces aſtres ſont viſibles
ous les points de notre tourbil-
les parties lumineuſes qui s'en
ent, font effort pour ſe ſéparer
r ſource, preſſent une matie-
ée entre l'aſtre & l'œil du ſpec-
, & ſe répandent dans tout le
lon. Ainſi pour attribuer à une
ſſentielle aux élémens de la ma-
la formation du ſoleil & des
, il faudroit ſuppoſer que cette
end eſſentiellement à réunir &
er les mêmes parties, ce qui
oſſible.
quel droit ſuppoſe-t-on d'ail-
e la différence dans la force mo-
ttachée aux élémens de la ma-
la néceſſité d'exiſtence peut-
oduire ces différences ?
nagore qui avoit cru que les élé-

mens de la matiere étoient par eu
mêmes incapables de ſe mouvoir
avoit ſuppoſé une force motrice q
les agitoit ſans deſſein & ſans regl
mais dont l'impétuoſité avoit été d
terminée par une intelligence diſti
guée de la matiere & de la force m
trice.

Brunus qui admit comme Pythago
une force motrice diſtinguée de la m
tiere, crut que cette force motri
étant infinie, éternelle & néceſſair
elle devoit varier ſon action à l'infir
& produire notre monde, & une i
finité d'autres, ſans qu'il fût beſo
pour cela de lui aſſocier une intel
gence qui la dirigeât.

Mais nous avons vu qu'un être c
exiſte par lui-même, ou par la néceſſ
de ſa nature, n'étoit point néceſſair
ment en mouvement. En ſuppoſa
donc que la force motrice qui a for
le monde, eût agi ſans connoiſſanc
à-peu-près comme les formes plaſ
ques; il faudroit pour avoir la cau
primitive de la formation du monc
remonter à un être néceſſaire qui
ſeroit point néceſſairement en mo
vement, & qui auroit donné l'ex
tence à la force motrice.

La puiſſance à laquelle il faut remonter pour avoir la cauſe du mouvement, ou de la force motrice, eſt un être néceſſaire, puiſque tout n'a pû être produit. Un être néceſſaire n'a beſoin que de lui-même pour exiſter, & il n'eſt point eſſentiellement dans un état d'action ou de changement, ce n'eſt donc point par la néceſſité de ſa nature, que la puiſſance qui a formé le monde, a produit les élémens des corps, ou la force motrice qui les arrange : il faut qu'elle ſe ſoit déterminée elle-même & librement.

Les élémens des corps & leurs mouvemens, offrent des directions & des dégrés infiniment différens, dont aucun n'eſt néceſſaire : la puiſſance qui les a produits a choiſi entre une infinité de mouvemens poſſibles, les mouvemens actuels ; car puiſque cette puiſſance n'eſt point déterminée par ſon eſſence à produire la matiere & le mouvement, s'il n'y avoit pas de choix dans la détermination de cette puiſſance, il n'y auroit point de raiſon ſuffiſante pour qu'il y eût un certain nombre d'élémens, plutôt qu'un autre, un certain dégré de mouvement, plutôt qu'un autre, pourquoi

un élément de matiere ſeroit plutôt qu'à Pekin ? La puiſſance qui a réi les élémens de la matiere & formé aſtres, eſt donc une intelligence n'agit point au hazard, ſans deſſe & ſans liberté.

CHAPITRE II.

Le mouvement des aſtres n'a point produit par une force aveugle, n par une intelligence.

LEs étoiles fixes ſont à de ſi gr des diſtances de nous, qu'il n'eſt poſſible de connoître leurs mou mens, je ne parlerai donc ici que mouvement des aſtres qu'on apper dans ce grand eſpace qui eſt au deſſ des étoiles fixes, dans lequel n pouvons obſerver avec quelque titude.

Cet eſpace renferme un ſoleil occupe conſtamment la même pla & des planetes, qui en changent tinuellement, décrivent autour cet aſtre des aires plus ou moins gr des, & font leurs révolutions dans tems différens.

Non seulement les planetes se meuvent autour du soleil, mais elles tournent sur elles-mêmes : voïons si les mouvemens qui produisent ces phénomenes, ne sont pas l'ouvrage d'une intelligence.

ARTICLE I.

Le mouvement des planetes autour du soleil n'est point l'effet d'une force aveugle, c'est l'ouvrage d'une intelligence.

Les planetes décrivent autour du soleil des lignes courbes qu'on nomme des ellipses ; chaque partie d'une ligne courbe est une portion de cercle ; ainsi les corps qui se meuvent dans des ellipses, doivent suivre les loix des corps mus circulairement : & chaque planete tend à se rapprocher & à s'éloigner du centre de son mouvement, elle est à chaque instant entre deux forces, dont l'une la pousse vers le soleil, & l'autre l'en éloigne.

Il faut nécessairement que les planetes nagent dans un fluide qui les entraine, & qui leur communique le mouvement qu'elles ont, ou qu'elles

ſoient dans des eſpaces vuides, & pouſſées par différentes forces qui les font circuler.

Si l'on ſuppoſe que l'eſpace du tourbillon ſolaire eſt rempli d'un fluide qui tranſporte les planetes en leur communiquant ſon mouvement, il faut que ce fluide ſoit lui-même mû circulairement, & que par conſéquent, il ſoit auſſi entre deux forces, dont l'une l'éloigne du centre de ſon mouvement, tandis que l'autre tend à l'en approcher; il eſt impoſſible qu'un corps ait par ſa nature deux déterminations oppoſées; ainſi en ſuppoſant que la matiere eût par elle-même le mouvement, il faudroit néceſſairement que le fluide dans lequel nagent les planetes, fût eſſentiellement déterminé à s'approcher ou à s'éloigner du ſoleil. Dans le premier cas la matiere du tourbillon ſolaire formeroit une maſſe ſolide; dans le ſecond, toutes ſes parties ſe diſperſeroient ſi une force étrangere ne les empêchoit de ſe fixer contre leur centre de mouvement, ou de s'en éloigner.

Leucippe, Démocrite, Epicure, Straton, pour expliquer les phénomenes céleſtes, avoient ſuppoſé qu'u-

ne force eſſentielle à chaque partie de matiere tendoit à les mouvoir, mais que tout étant plein, & les parties de la matiere tendantes à ſe mouvoir avec des forces égales, elles n'avoient pû ſe vaincre, s'étoient détournées, & avoient partagé la matiere en une infinité de tourbillons, dont le mouvement s'entretenoit par la force eſſentielle de la matiere.

Mais tous leurs ſyſtêmes portent ſur des ſuppoſitions abſurdes : 1.° j'ai fait voir que le mouvement n'eſt point eſſentiel à la matiere ; 2.° une force eſſentielle aux parties de la matiere, les auroit mues dans le même ſens, & n'en auroit pû produire les mouvemens oppoſés qui forment les tourbillons ; pourquoi y auroit-il des parties qui tendroient à s'unir, & d'autres à s'éloigner ; peut-on trouver une raiſon ſuffiſante de ces variétés dans une force aveugle ? 3.° pourquoi une force eſſentielle n'a-t-elle pas fait de toute la matiere un grand tourbillon ? pourquoi former dans l'immenſité de l'eſpace un nombre infini de petites diviſions ?

Si l'on ſuppoſe que l'eſpace du tourbillon ſolaire eſt vuide, les planetes ne reçoivent point, de l'action d'un

corps étranger, le mouvement qui les emporte autour de leur centre, il faut qu'elles aient en elles-mêmes le principe qui les transporte, ou qu'elles aient reçu leur mouvement d'une cause étrangere.

On a déja dit que le mouvement circulaire eſt produit par deux forces, dont une porte le corps vers le centre, & l'autre l'en éloigne, & qu'il eſt impoſſible que la matiere ſoit déterminée par ſon eſſence à ſe mouvoir dans deux ſens oppoſés; cette double détermination des planetes mues circulairement, a donc une cauſe diſtinguée de la matiere.

Une puiſſance aveugle & néceſſaire auroit imprimé aux planetes une force centrifuge & une force centripete égales, & les planetes auroient décrit autour du ſoleil le même cercle : il n'y a point de raiſon pour qu'une impétuoſité aveugle & néceſſaire place Mercure à onze millions de lieues du Soleil, Venus à vingt-deux, la terre à trente-trois.

Quand on ſuppoſeroit que les planetes ont pû ſe former à des diſtances différentes, une force aveugle & néceſſaire agiſſant également ſur ces pla-

netes, elles auroient fait leurs révolutions en même-tems, comme des corps appliqués à differens points d'un levier, ou dans des tems qui euſſent été comme leurs révolutions, ou comme leurs diametres, ce qui eſt contraire aux obſervations, puiſque les diſtances des planetes ſont conſtamment comme les racines cubiques des quarrés des tems de leurs révolutions.

Cette proportion que ſuit la nature dans le mouvement circulaire des planetes, & que l'on connoît ſous le nom de regle de Kepler, n'étoit pas la ſeule poſſible, il y en avoit une infinité d'autres, entre leſquelles elle a été choiſie & préferée, par la cauſe qui a marqué aux planetes leurs places, & tracé leurs routes autour du Soleil: cette cauſe eſt donc une intelligence.

ARTICLE II.

Le mouvement des planetes ſur leur axe, a été produit par une intelligence.

Mercure eſt ſi près du Soleil, & Saturne ſi loin, que l'on ne peut aſſurer ſi ces planetes tournent ſur elles-mêmes, mais il eſt certain que les autres

planetes ont un mouvement ſur leur axe.

Pour qu'un corps tourne ſur ſon centre, il faut que ſes parties ſoient inégalement agitées, ou qu'elles ſoient pouſſées par des forces qui agiſſent en des ſens contraires ſur les parties qui ſont des deux côtés de ſon axe ; ainſi un globe roule ſur un plan, parceque le mouvement des parties qui touchent le plan, eſt plus retardé que le mouvement des parties ſupérieures, & un ſabot tourne, parceque les deux parties qui ſont des deux côtés de ſon axe, ſont pouſſées en ſens contraires : il faut donc que les planetes ſoient pouſſées par deux forces qui agiſſent ſans ceſſe en ſens différens, ou que ſoumiſes à l'action de deux forces qui agiſſent en même ſens, il y ait un changement continuel dans l'action de ces forces.

Si l'on ſuppoſe que les planetes tournent ſur leur axe, parcequ'à chaque inſtant les parties qui ſont des deux côtés de cet axe, ſont pouſſées en des ſens oppoſés, il eſt clair qu'à chaque inſtant la détermination du mouvement des parties de la planete change, & ne lui eſt pas eſſentielle ;

elle la reçoit d'un principe étranger, & ce principe eſt une intelligence, puiſqu'une force aveugle ne peut varier ſon action.

Si les planetes ſont entrainées par des forces qui changent à chaque inſtant, l'on ſuppoſe qu'elles ſont dans un fluide qui les entraine, ou dans un eſpace vuide, & placées entre deux forces, dont l'une les porte vers le ſoleil, tandis que l'autre tend à les éloigner.

Si les planetes ſont entrainées par un fluide autour du Soleil, il faut que les parties du fluide ſe meuvent parallelement, & qu'elles frappent la ſurface du globe avec des forces inégales, enſorte que la partie la plus éloignée du centre, ſoit frappée plus fortement que la partie qui en eſt plus prés, puiſque toutes les planetes ſe meuvent d'Occident en Orient.

Il eſt clair que pour produire dans une planete le mouvement de rotation, il falloit que l'inégalité des forces impulſives eût un certain dégré; or ce dégré d'inégalité des forces des couches impulſives dépend de deux choſes: 1° d'une certaine inégalité entre les vîteſſes des couches des fluides, ou de leur maſſe : 2° d'une certaine

grandeur du diametre de la planete ; deux conditions dont l'obſervation ſuppoſe l'action d'une intelligence, parceque la matiere ne peut avoir par ſon eſſence deux forces inégales, & que la figure & la groſſeur des planetes, n'eſt point une ſuite de l'eſſence de la matiere ; ainſi ſuppoſé que les planetes ſoient entrainées par un fluide autour du Soleil, leur mouvement de rotation a été déterminé par une intelligence.

Suppoſons préſentement que les planetes ſe meuvent dans des eſpaces vuides, & qu'elles tournent ſur leur axe ; les planetes dans ce ſentiment circulent autour du Soleil, parcequ'à chaque inſtant, elles ſont entre deux forces, dont l'une les pouſſe vers le centre, tandis que l'autre les en éloigne ; puiſque la planete tourne ſur elle-même, enſorte que les parties les plus éloignées du centre, ſe meuvent d'Occident en Orient, il faut que la force impulſive trouve dans les parties ſupérieures de la planete, moins de réſiſtance que dans les inférieures, & par conſéquent, il faut que les parties qui ſont moins éloignées du centre, tendent plus fortement vers

te même centre que les plus éloignées. Cette inégalité de forces dans la tendance des parties de la planete vers le centre du tourbillon, ne peut être essentielle à la matiere ; la matiere n'est pas plus ou moins matiere, quoiqu'elle soit plus ou moins près du Soleil. Cette inégalité de gravité dans les parties qui sont à des distances différentes du centre du mouvement des planetes, a donc une cause distinguée de la matiere, & cette cause est une intelligence, puisqu'une force aveugle ne peut changer son action, & qu'il n'y a point de raison suffisante pour qu'elle agisse plus ou moins fortement sur la même matiere placée à des distances différentes.

Les parties d'un corps qui tourne sur son centre, tendent à s'en écarter ; ainsi le mouvement de rotation dissiperoit bientôt toutes les parties des planetes, si elles n'étoient retenues par une force plus grande que la force centrifuge. Il y a donc dans toutes les planetes une force qui retient leurs parties autour de leur centre, tandis que le mouvement de rotation tend à les séparer.

La force qui tient les parties de la

planete unies, n'eſt ni la force qui le porte vers le Soleil, ni celle qui tend à les en écarter: les parties de la planete ont un centre commun, vers lequel elles tendent, tandis que la maſſe de la planete tend vers le Soleil. Une force aveugle auroit-elle pû donner à la matiere qui forme la planete, des déterminations ſi différentes? Ou s'il n'y avoit dans la planete que la force des élémens qui la compoſent, auroit-elle pû ſe mouvoir autour du Soleil ſur elle-même, & conſerver ſa figure & ſa ſolidité.

Les planetes ne ſe meuvent point ſur leur propre centre avec des vîteſſes égales; la terre tourne ſur elle-même en vingt-quatre heures; Mars qui eſt environ cinq fois plus grand que la terre tourne en vingt-quatre heures trois quarts; Jupiter qui eſt douze cens fois plus grand que la terre, tourne ſur lui même environ en dix heures. Si la force qui fait tourner les planetes ſur elles mêmes, étoit aveugle & néceſſaire, il n'auroit point de variété dans ſon action ou cette variété ſuivroit invariablement les loix des diſtances ou des diamêtres ce qui eſt contraire aux obſervations le mouvement de rotation des plan-

ps, n'a donc de raiſon ſuffiſante que dans une intelligence qui a choiſi & déterminé la force qui la produit.

Ces mêmes planetes, qui dans leur mouvement de rotation, ne paroiſſent aſſujetties à aucune regle, ſuivent conſtamment & invariablement la loi de Kepler dans leurs révolutions autour du ſoleil : il y a donc dans l'action qui a formé le tourbillon ſolaire, uniformité & variété.

Une force neceſſaire ſeroit déterminée par ſon eſſence, ou à varier ſon action, & alors il n'y auroit jamais d'uniformité conſtante dans ſes effets, ou à agir conſtamment de la même maniere, & dans ce cas, elle n'auroit mis aucune différence dans ſes ouvrages.

SECTION II.

De la puiſſance qui a formé la Terre.

JE n'ai juſqu'ici conſidéré la terre, que comme un globe, jetté dans la vaſte étendue des Cieux & ſoumis aux

loix qui régiſſent tout le ſyſtême plané
taire. Je vais préſentement examine
ſi l'intelligence qui a formé le Ciel &
les planetes, n'a pas abandonné l
terre à des forces motrices, aveugle
& néceſſaires, ou ſi elle n'a pas elle
même produit les êtres qu'elle ren
ferme.

Pour examiner cette queſtion ave
toute l'impartialité poſſible, ſuppo
ſons que nous ſommes de ſimples ſpec
tateurs, qui après nous être aſſuré
qu'une intelligence a formé les plane
tes & produit leurs mouvemens, deſ
cendons ſur la terre.

Sa ſurface ſeroit le premier objet d
notre attention; nous y verrions ave
étonnement des animaux qui mar
chent, & des plantes qui croiſſent.

Nous verrions tous ces objets tire
leur nourriture du globe même auque
ils ſeroient attachés, nous les verrion
mourir & ſe perdre dans la maſſe d
ce globe qui les a nourris.

Il ſeroit naturel, aprés avoir exa
miné les animaux & les plantes, d
chercher à connoître l'intérieur de l
terre, qui engloutit les êtres qu'elle
nourris, les principes & les élémen
qu'elle renferme, & qui ſont comm

la matiere de tout ce que ſa ſurface nous offre. Tel eſt l'ordre que je ſuivrai pour connoître la Puiſſance qui a formé la terre.

CHAPITRE I.

De la puiſſance qui a formé les Animaux.

NOUS voyons ſur la terre des portions de matiere qui paroiſſent former des touts ſéparés du globe qu'ils habitent : ces corps ſe nourriſſent, ſe tranſportent & paroiſſent contenir un principe de mouvement & de ſenſibilité, que nous regardons comme leur ame, & nous les appellons pour cela animaux, ou matiere animée.

On trouve dans les airs, ſur la terre, dans les eaux & dans le ſein même de la terre, une infinité de ces portions de matiere animée d'une infinité de manieres différentes, qu'il n'eſt pas poſſible d'examiner en détail ; mais quelque différence qu'on remarque dans ces portions de matiere, dans leur figure, dans leur maniere de ſe mouvoir, dans leur ſenſibilité, il eſt

certain qu'elles ont toutes des prop tés communes, qui font l'eſſence l'animal : tous ces animaux ſe nour ſent, ſe meuvent, ſe reproduiſent & ſ ſenſibles. Lorſqu'on réfléchit ſur différentes propriétés, on voit que animaux ſont l'ouvrage d'une int gence, & non pas l'effet d'un mou ment imprimé au haſard & comm niqué ſans deſſein.

ARTICLE I.

La nutrition des Animaux ſuppoſe organiſation produite par une in ligence.

Tous les animaux croiſſent, c'e dire, qu'il ſe fait dans chacune leurs parties une augmentation pro tionelle, qui ne change rien dan figure extérieure de l'animal, ou ſa conſtitution intérieure. Par c notion, qui eſt inconteſtable, i clair. 1° Que les Parties qui ſer à la nutrition ſont ſemblables aux ties de l'animal. 2° Qu'elles ſe d buent proportionnellement aux be de chaque partie.

Les parties qui ſervent à la n tion des animaux, ſont ou conte

dans leurs alimens, ou formées de leurs sucs ; mais elles y sont dans un état de confusion, ou unies à d'autres parties ; il faut donc que les alimens se décomposent dans le corps de l'animal & forment un nouvel assemblage, ou un corps nouveau, dont les parties sont semblables ou analogues aux différentes parties qui composent le corps de l'animal.

Je n'examinerai point si cette décomposition des alimens & le nouveau corps qui en résulte, sont l'effet de la trituration, de la fermentation, ou d'une simple dissolution, ou de toutes ces causes réunies, ou enfin si cet effet est produit par des vertus concoctrices & digestrices, comme le disoient les anciens ; quelque nom qu'on donne à la force qui change ainsi les alimens, il est certain qu'elle les pénètre, en dissoud les parties, & leur donne une nouvelle configuration, puisque le chile est une espece de lait.

Lorsque les sucs qui composent le chile se sont dégagés des parties étrangeres auxquelles ils étoient unis, ou qu'ils ont été formés par une nouvelle combinaison des parties de l'aliment, ils sortent de l'estomac,

par le rapprochement de ſes parrois.

Le ſuc nourricier ſort de l'eſtoma confondu & mêlé avec les différen corps que contenoient les alimens, & paſſe dans un canal beaucoup plu étroit & dont les oſcillations ſont plu fortes & plus fréquentes c'eſt l'inteſtin

Ce canal eſt ſemé d'une grande quant té de petites fibres creuſes, qu'on nom me les veines lactées, dont les petit orifices n'admettent que le chile; leu tiſſu intérieur contient beaucoup d fibres irritables, qui ſe contractent, & portent le chile dans un réſervoir com mun, où elles ſe réuniſſent.

Ici la direction des fibres change elles forment un gros vaiſſeau, qui re monte vers le cœur : elles conſerven dans le canal thorachique leur forc contractive; le chile les irrite; lorſ qu'il y eſt entré, ce canal ſe reſſerr & le chile eſt pouſſé vers le cœur (1).

(1) *J'ai touché avec de l'huile de vitriol le conduit thorachique d'une ſouris, il s'eſt reſſerré & a fait ſortir ſon chyle. Je réiterai le 11 Mai les mêmes expériences ſur des chevreaux, elles ont réuſſi très bien en faiſant abſtraction de l'évacuation des vaiſſeaux lactés, que les poiſons chymiqu produiſent : on voit p les phénomenes qui pa tent de la nature ſeule que ces vaiſſeaux ſont d' ne force contractive aſſ puiſſante, pour ſe défai du chyle qu'ils contie nent.* Haller, Expérie ces ſur l'irritabilité d vaiſſeaux. Recueil d'o

hile lorſqu'il eſt dans le canal
ique n'a qu'un mouvement
: lent qui ne ſuffit que pour le
rvenir au cœur. La force con-
: ou l'irritabilité devient dans
te infiniment ſupérieure à celle
)mac, des inteſtins, des veines
& du canal thorachique : toute
: de la main ſuffiroit à peine
ſiſter à l'action du cœur d'un
imal (1).
ang chaſſé du cœur avec beau-
e force, ſe répand dans une
de de petits vaiſſeaux qu'il par-
rec une grande rapidité.
ang porté par les arteres dans
étendue du corps, dépoſe dans
e des parties ce ſuc qui lui eſt
, & l'on voit de ce ſuc, qui
i ſimple & ſi homogene, ſor-
infinité de parties différentes,
ıſcles, des os, des fibres, des
rs de toute eſpece.
nutrition de l'animal dépend
1° De la propriété que l'eſto-
'inteſtin, les veines lactées &

(1) Haller, ibid. Oc-
tobre, pag. 251.

de Médecine, 5. Août page

le cœur, ont de ſe mouvoir & de pouſſer le chile & le ſang. 2° D'une grande quantité de vaiſſeaux qui portent le ſang dans toutes les parties du corps. 3° D'une diſpoſition, qui fait que chaque partie du corps de l'animal trouve dans le ſang ce qui lui eſt néceſſaire pour ſa conſervation ou pour ſon entretien. Voïons ſi ces trois conditions néceſſaires dans l'organiſation de l'animal, pour ſa nutrition, ſont l'ouvrage d'une intelligence.

§ I.

La force contractive des viſceres qui ſervent à la nutrition, eſt l'ouvrage d'une cauſe intelligente.

Si l'on pique avec un ſcapel, ou que l'on arroſe d'un corroſif, les membranes de l'eſtomac, les inteſtins, les veines lactées, le canal thorachique & le cœur, ces parties ſe reſſerrent & dilatent alternativement pendant quelque tems; cette propriété de ſe reſſerrer & de ſe dilater, eſt ce que l'on nomme irritabilité; elle ſubſiſte dans ces parties ſéparées du corps de l'animal; c'eſt par elle que l'eſtomac, les inteſtins, les veines

veines lactées & le canal thorachique portent le chile dans le cœur, & que le cœur pouſſe le ſang dans toutes les parties du corps de l'animal.

On ne trouve point cette propriété dans les différens corps qui compoſent le globe terreſtre; elle n'eſt point une ſuite de la force qui a formé les planetes ou qui les fait circuler autour du Soleil, puiſque cette force agit également ſur toutes les parties du globe terreſtre.

L'irritabilité ne convient pas même à toutes les parties du corps de l'animal; la graiſſe, les nerfs, l'épiderme, la peau &c. ne ſont point irritables, & les expériences de M. de Haller prouvent que cette propriété n'appartient qu'à la fibre muſculaire: l'irritabilité n'eſt donc point une ſuite néceſſaire de la force qui a raſſemblé les différentes parties du corps de l'animal, car alors toutes ſeroient irritables.

L'irritabilité eſt une propriété différente de toutes les autres propriétés générales des corps; » l'élaſticité, dit » M. de Haller, qui paroît avoir le » plus de rapport avec elle, en differe. » 1° En ce qu'elle appartient aux fi» bres ſéches, & que dans cet état

» elles n'ont plus aucune irrita
» on peut s'en convaincre, en l
» une grenouille. 2° En ce que
» ticité eſt une propriété des cc
» plus durs, & l'irritabilité de
» les plus ſouples. Le polype eſt
» table, que quoiqu'il n'ait
» d'yeux, la lumiere l'affecte ſe
» ment: les animaux gelatin
» bien éloignés de toute élat
» le ſont beaucoup. Guillaum
» tie, fait obſerver que l'irri
» eſt plus petite dans les vieu
» que dans les jeunes, quoique
» bres des Vieillards ſoient plu
» ques que celles des enfans (1

Cette propriété dépend d'une
guration particuliere à la fibre
laire: » les fibres muſculaire
» compoſées d'élémens terreſ
» d'une mucoſité gélatineuſe,
» core M. de Haller, on peut c
» der dans laquelle de ces deux
» l'irritabilité réſide. Il paroît q
» dans la gélatineuſe, parce
» tend à ſe racourcir quand on l'
» au lieu que la terre qui eſt le p
» de tous les corps, ne change
» de figure par elle-même, &

(1) Haller, Diſſertation ſur l'irritabilité

» tant extrêmement friable, quand ſes » parties ſont une fois ſéparées, elles » reſtent conſtamment dans cet état; » cette idée eſt fortifiée, parceque les » enfans chez qui la gélatinoſité domi- » ne, ſont beaucoup plus irritables » que les adultes (1).

C'eſt donc dans les dernieres parties du gluten animal, que réſide l'irritabilité; quelque ſoit l'arrangement de ces dernieres parties, il eſt certain que l'irritabilité n'étant ni une propriété eſſentielle de la matiere, ni une ſuite des loix générales qui ont formé la terre, ni une diſpoſition méchanique commune à toutes les parties du corps animal; il falloit pour la produire une cauſe capable de varier à ſon gré le mouvement, ſes dégrés & ſes déterminations.

Dans l'eſtomac les fibres irritables n'ont pas la diſpoſition qu'elles ont dans l'inteſtin, dans les veines lactées &c; elles ont encore une diſpoſition différente dans le cœur, dont l'irritabilité eſt infiniment ſupérieure à celle de l'eſtomac, des veines lactées &c. La force qui a produit l'irritabilité de l'eſtomac n'a donc pas agi de la même maniere

(1) Haller, Diſſert. de l'irritabilité. p. 74.

dont elle a agi, pour former les intestins, les veines lactées & le cœur : la matiere ne se refuse point au mouvement, & il est de la nature d'une force aveugle & nécessaire de produire toujours le plus grand effet possible & d'agir uniformément ; ainsi la force qui a produit l'estomac, les veines lactées &c. est une force modifiée, & par conséquent une force intelligente.

§ II.

Les vaisseaux qui distribuent le sang dans toutes les parties du corps, ont été formés par une cause intelligente.

Lorsque le sang sort du cœur, il passe dans la grande artere, de laquelle sortent deux petites, qu'on nomme les arteres coronaires, qui vont porter le sang dans la substance du cœur ; la grande artere s'éleve, & bientôt après se divise & forme deux branches, dont l'une porte le sang dans la poitrine, dans les bras, à la tête ; & l'autre se courbe pour le porter dans les reins, les jambes &c.

Si la force qui a produit la grande artere, étoit une force aveugle. 1° Elle n'auroit point produit les deux ar-

teres coronaires, puiſqu'il a fallu pour cela une détermination différente de celle qui a produit le commencement de la grande artere. 2° La force qui a produit la grande artere, a encore changé ſa détermination : elle étoit donc intelligente, car une force ne peut changer ſa détermination que par la réſiſtance d'un obſtacle, ſans raiſon ou par choix ; ce n'eſt point par la réſiſtance d'un obſtacle, que la force qui a produit la grande artere deſcendante a changé ſa détermination, puiſqu'il n'y a point dans tout l'eſpace qui l'environne, d'obſtacle qui l'ait obligée à ſe détourner & à former la courbure qu'elle forme ; il faut donc que cette force ſe ſoit détournée d'elle-même & par choix, à moins qu'on ne veuille dire qu'elle s'eſt détournée quoiqu'il n'y eût point de raiſon ſuffiſante pour qu'elle ſe détournât.

Ce choix qui ſe manifeſte ſi clairement dans la route & dans la diviſion de la grande artere, n'eſt pas moins ſenſible dans ſa contexture même ; l'irritabilité ſi puiſſante dans le cœur ceſſe tout-à-coup dans l'artere & dans ſes diviſions, ou du moins elle y eſt de

nul effet (1). Nul obſtacle n'oblig
la force qui a formé le cœur à ne
continuer dans la grande artere la
duction des fibres muſculaires qui c
poſent le cœur ; c'eſt donc par c
que cette force a changé ſon acti

§ III.

*La ſécrétion du ſur nourricier dé
d'un méchaniſme produit par
intelligence.*

Le ſang qui baigne ſucceſſivei
toutes les parties du corps, dé
dans chacune d'elles le ſuc pro
l'entretenir ou à la faire croître ; je
xaminerai point ſi le ſang cont
toutes ces parties, ou ſi elles ont
par des filieres, qui leur ont don
figure néceſſaire pour former tout
différentes humeurs qui ſe trou
dans le corps humain. Quelque
que l'on prenne ſur la maniere do
ſécrétions s'operent, il eſt certain
a fallu pour cette production q
matiere ait pris une configuratio

(1) Haller, Diſſertation ſur l'irritabilité. p. 51. 52. Recueil d'obſervations de Medecine 5.

n'étoit point une ſuite des mouvemens que nous avons obſervés juſqu'ici : car ces parties étoient dans le ſang, elles ne pourroient ſe ſéparer, ſe fixer dans un endroit plutôt que dans un autre, que parcequ'elles auroient avec lui plus d'analogie qu'avec le ſang contenu dans les gros vaiſſeaux ; analogie qui dépendoit d'une configuration particuliere de ces parties, & qui n'étoit point une ſuite du mouvement des arteres, qui eſt uniforme.

Si l'on regarde le ſang comme une matiere homogene, dont il ne ſe forme des ſucs différents, que parce qu'il paſſe par des filieres différentes ; il eſt clair que leur configuration doit précéder la circulation du ſang, & que ces filieres ſont trop multipliées & trop différentes dans le corps humain, pour avoir été formées par la même force qui a produit le reſte du corps, ainſi chaque glande du corps de l'animal a été l'objet d'une action particuliere de la force motrice.

Lorſque le ſang a baigné toute l'étendue du corps de l'animal, il rentre dans des vaiſſeaux qui le rapportent au cœur ; la direction de ces vaiſſeaux n'eſt la ſuite d'aucun des mouvemens qui

ont formé les autres parties du
de l'animal ; les veines ont do
formées par une force qui a c
ſon action.

Puiſque les parties qui ſerve
nutrition des animaux, ont tou
produites par des actions part
res, elles n'ont point entr'ell
rapports néceſſaires ; c'eſt cep
par leur liaiſon & par leur rappo
l'animal ſe nourrit ; la liaiſon
rapports de ſes organes & de ſe
ceres, ont été déterminés par l
qui les a produits : or quelle aut
ſe qu'une intelligence libre, p
mettre entre des parties formé
des déterminations oppoſées,
des mouvemens différens, des ra
ſi variés, ſi peu néceſſaires en
& qui n'étoient la ſuite d'auc
mouvemens qui ont formé les
nes : la nutrition des animaux ſ
donc une organiſation produi
une intelligence, & il eſt imp
qu'elle ſoit l'effet d'un mouv
eſſentiel aux parties de la matie
d'une force aveugle qui les ag
ceſſairement & ſans deſſein.

ARTICLE II.

La réproduction des Animaux eſt l'effet d'une organiſation produite par une intelligence.

Preſque tous les animaux ont la faculté de produire leurs ſemblables ; je ne recherche point la maniere dont la nature opere ce prodige ; c'eſt un fait ſur lequel je vais raiſonner & non pas un phénomene que je prétends expliquer.

Il n'eſt point eſſentiel à l'animal de produire ſon ſemblable ; les Mulets, les Jumars, & en général tous les animaux qui naiſſent de l'accouplement d'un mâle & d'une femelle de différente eſpece, ne ſe reproduiſent point.

L'accouplement du mâle & de la femelle n'eſt point néceſſaire pour la reproduction d'un animal ; le Polype d'eau douce ſe reproduit en pouſſant hors de lui-même un petit animal qui ſort de ſon corps, comme une branche ſort du tronc de l'arbre (1) ; & le Puceron (2) n'a pas beſoin de com-

(1) Hiſtoire des Polypes, par Tremblay.
(2) Hiſtoire des Pucerons, par Bonet.

pagnie pour produire un autre
ron ſemblable à lui, & auſſi f
que ſon pere ; ainſi pour ſimpli
phénomene de la réproductior
animaux, nous pouvons le conſ
dans un animal ſeul & iſolé.

Il faut néceſſairement que le
ron contienne celui qu'il met au
de, enſorte qu'il n'ait fait que
velopper, ou qu'il le forme da
même. Si l'animal n'a fait que
velopper dans le corps de ſon
il avoit tous ſes organes, & pa
ſéquent, il étoit l'ouvrage d'u
telligence, comme on vient
prouver.

D'ailleurs, il ne ſuffiſoit pa
le phénomene de la génératio
former l'animalcule : il falloit
trouvât un ſéjour où il pût ſe
lopper, & ce ſéjour ou ce lieu
né au developpement de l'anim
n'étoit point une ſuite néceſſa
l'œconomie animale, puiſqu'il
animaux inféconds, & que cet
tie ne ſe trouve point dans les
il a donc fallu pour former c
gane, une cauſe intelligente &
une force néceſſaire & aveugle
produit cet organe dans tous l
maux.

Si le Puceron a formé l'animalcule qui ſort de lui, il faut, ou ſuppoſer que la matiere ſéminale eſt compoſée de parties organiques, qui reçoivent de toutes les parties du corps, le mouvement & la direction néceſſaire pour prendre entr'elles le même ordre qu'elles avoient dans l'animal, ou dire que ces particules ſont douées de mémoire, d'amour & de haine, qui les font s'approcher & s'éloigner les unes des autres, & prendre entr'elles la place qu'elles occupoient dans les corps dont elles ſont ſorties (1), & dans ces deux ſentimens, il faut néceſſairement ſuppoſer la direction d'une intelligence.

Dans le ſyſtême des molécules organiques, la réproduction de l'animal eſt une ſuite de ſa nutrition & de ſon développement. Après que le corps a reçu tout l'accroiſſement dont il eſt capable, le ſuperflu du ſuc qui le nourrit, eſt renvoïé de toutes les parties du corps dans un reſervoir com-

(1) Eſſai ſur la formation des corps organiſés; ce petit ouvrage eſt de l'auteur de la Venus phyſique, il parut en 1751. ſous le titre, Diſſertatio inauguralis metaphyſica de univerſali naturæ ſyſtemate, &c. il a été réimprimé dans une derniere édition des ouvrages de M. de M.

mun ; là les molécules organiques ſe trouvent réunies, & forment de petits corps organiſés ſemblables au premier.

Les molécules organiques ſont de petites maſſes étendues & figurées, très diſtinctes les unes des autres, douées d'une force motrice, & formées par la réunion de pluſieurs élémens d'étendue.

Le mouvement ou la force motrice n'eſt point une propriété eſſentielle à la matiere : dans ce ſentiment même on diſtingue une matiere vivante qui n'eſt que l'amas des molécules organiques, & une matiere morte compoſée de molécules brutes & ſans mouvement ; ainſi la force des molécules organiques eſt encore un effet connu & produit par une intelligence, puiſqu'il a fallu du choix pour mettre cette différence entre les parties de la matiere.

Après avoir produit les molécules organiques, il falloit pour la formation des animaux, un lieu où elles puſſent ſe réunir de toutes les parties du corps : la production de ce réſervoir n'étoit point une ſuite de l'organiſation qui fait vivre l'animal, puiſ

qu'il y a des animaux qui ne produiſent point, & que la voie de la tranſpiration ſuffit pour diſſiper la lymphe ſuperflue.

Ce réſervoir ne pouvoit ſervir à la réproduction, qu'en communiquant à toutes les parties du corps de l'animal fécond, & il ne pouvoit être en commerce avec elles, que par des fibres creuſes, placées dans les différens points de ſa ſurface, & prolongées dans toute l'étendue du corps. Une force aveugle & néceſſaire auroit agi également ſur toutes les parties, elles ſe ſeroient unies, & auroient formé un corps ſolide.

Lorſqu'on enviſage le ſyſtême des molécules organiques ſous ce point de vue, on découvre dans l'action de l'intelligence qui a produit les animaux, la plus grande ſimplicité de moïens, & la plus grande variété dans les effets; elle a créé une multitude infinie de molécules organiques; avec ces molécules organiques elle a formé les animaux dans leſquels elle a placé un réſervoir propre à contenir les molécules ſuperflues, qui renvoïées de toutes les parties du corps, arrivent dans le réſervoir, chacune avec les

directions, les figures & le dégré de mouvement qu'elles ont reçus de chacune des parties du corps de l'animal, & par conſéquent, toutes avec la force & la détermination néceſſaire pour ſe ranger entr'elles dans l'ordre qu'elles avoient dans l'animal ; voilà par cette organiſation ſi ſimple, la génération des animaux aſſurée pour l'éternité ; le même moïen qui porte l'animal à ſe nourrir, le rend fécond, & il trouve dans tout ce qui le nourrit, des molécules propres à le perpetuer. Voilà certainement la loi la plus générale, la plus ſimple & la plus féconde.

Si l'on admet avec le Docteur Bauman, de la mémoire, de l'amour & de la haine dans les parties organiques ; il faut encore faire intervenir une intelligence : la matiere n'a par elle-même aucune de ces propriétés ; en ſuppoſant que les parties qui forment l'animal s'arrangeaſſent d'elles-mêmes, la force qui les arrangeroit, auroit été produite, & ſon activité déterminée par une intelligence.

Pour nous convaincre encore mieux de la vérité de ces principes ; ſuppoſons pour un moment que l'organiſa-

tion qui rend un animal fécond, ſoit l'ouvrage de la néceſſité : c'eſt donc une force eſſentielle à la matiere qui a produit dans le Polype l'organe de la fécondité, & qui l'a placé dans toute l'étendue de ſon corps : car on voit ſouvent ſur un Polype deux ou trois enfans de différentes grandeurs, qui ſont eux-êmes peres d'autres enfans de différens âges ; enſorte qu'un Polipe de quelques jours, eſt quelquefois chargé de cinq ou ſix générations (1).

Je demande préſentement pourquoi cette force eſſentielle de la matiere, n'a pas accordé la même fécondité aux vers d'eau douce découverts par M. Bonnet (2). On ne voit point ces vers faire naître ſur leur propre corps, un vers ſemblable à eux ; cependant ſi vous les coupez par morceaux, chaque diviſion vous donne un vers exactement ſemblable à celui dont vous l'avez ſéparé : ſi vous ne lui coupez que la tête ou la queue, il ne ſe for-

(1) Hiſtoire des Polypes, par Tremblay.

(2) Traité d'Inſectéologie, ou Obſervations ſur quelques eſpeces de vers d'eau douce, qui coupés par morceaux, deviennent des vers complets ; par Charles Bonnet.

me ſur ce tronc que la partie dont vous l'avez privé.

Le Mille-pieds a comme le Polype & comme le vers d'eau douce dont on vient de parler, la propriété de ſe multiplier par bouture ; ſi vous en coupez un, chaque diviſion devient un Mille-pieds complet ; mais au lieu que le Polype porte ſur lui l'animal qu'il produit, & que le vers d'eau douce ne ſe reproduit que lorſqu'on le ſépare, le Mille-pieds lorſqu'il a acquis un certain dégré d'accroiſſement, ſe ſépare lui-même, & forme deux animaux complets (1).

Si dans ces animaux, la faculté de ſe reproduire étoit l'effet d'un mouvement néceſſaire, ce mouvement tendroit néceſſairement à unir les parties qui forment l'animal, & alors elles ne ſe détacheroient jamais.

Le Puceron ſe reproduit ſeul auſſi-bien que le Polype & le Mille-pieds, mais il met au monde un Puceron parfaitement ſemblable à lui, qui peu de jours après donne la vie à d'autres Pucerons. Si l'organiſation qui

(1) Mém. ſur les Inſectes de M. de Réaumur. tom. 6. Tremblai Mem. 3. ſur les Polypes.

rend un animal capable de ſe reproduire lui-même, eſt une force aveugle, pourquoi, tandis que le Polype, le Vers d'eau douce, le Mille-pieds, ne ſe reproduiſent que lentement, & comme les arbres, le Puceron enfante-t-il un animal tout formé & parfaitement ſemblable à lui, & ſi différent pour la figure & pour l'organiſation du Polype, du Vers d'eau douce, du Mille-pieds (1)?

Pendant tout l'été, le Puceron de chêne ſemble n'avoir point d'autre paſſion que la poſtéromanie; dans l'automne il devient capable d'amour, il veut partager avec un autre le plaiſir de la fécondité, il s'accouple, & au lieu de produire un Puceron tout formé, il fait des œufs qui éclosent au printems: il en ſort des Pucerons, qui comme leurs peres, ſont d'abord vivipares, & deviennent enfin ovipares pendant l'automne (2).

Si la cauſe qui ſemble avoir prodigué le privilege de la fécondité au Polype, au Puceron, étoit une force aveugle, auroit-elle pû la reſtreindre tout-à-coup dans le Moucheron, & la

(1) Bonnet, Obſervations ſur les Pucerons.
(2) Bonnet, ibid.

faire dépendre du concours des de
ſexes ? Si la cauſe qui a partagé l
deux ſexes dans preſque tous les an
maux, étoit une force aveugle, l
auroit-elle réunis dans des animau
qui ne ſont pourtant féconds que p
l'accouplement, tels que les Limaçon
les Vers de terre ?

S'il eût été eſſentiel à la matiere c
ganique de produire ces hermaphr
dytes, mais de ne les rendre fécon
que par l'accouplement : pourquoi
moule des étangs eſt-elle hermaphr
dyte & féconde ſans accouplemer
Les deux ſexes qui dans le Limaçon
le Vers, ſont ſans communicatio
ont dans la Moule d'étang, un ca
où ils ſe réuniſſent ; » cet animal,
» M. Mery, a deux véſicules ſémi
» les qui contiennent la ſemence ;
» deux ovaires ; chaque véſicule ;
» chaque ovaire eſt partagé en
» ſieurs petits tuyaux, tous fer
» par bas, & ouverts dans leur
» tie ſupérieure : ces tuyaux ſont
» parés les uns des autres par des
» ſons attachées tranſverſalement
» parois de ces parties : ils ſont
» poſés les uns à côté des aut
» comme ceux d'un ſifflet de Cl

» dronnier. Au deſſus de tous ces pe-
» tits tuyaux qui contiennent les uns
» les œufs, & les autres la ſemence,
» regne un canal dans lequel ils ont
» tous leurs embouchures : ce canal eſt
» fermé par ſon extrêmité qui regar-
» de la tête, & ouvert par l'autre dans
» l'anus. Chaque ovaire & chaque
» véſicule a le ſien particulier : ceux
» des véſicules, ont de plus, que ceux
» des ovaires, une fente dans leur
» partie moïenne ſuperieure, & s'u-
» niſſent en un ſeul ſur la fin ; c'eſt
» par ces quatre canaux que la ſemen-
» ce de la moule ſe rend dans l'anus,
» où ces principes s'uniſſent enſem-
» ble, en ſortant ; ce qui ſuffit pour
» la génération (1). «

Il ſuffit d'expoſer le méchaniſme de la fécondité de la Moule, pour démontrer qu'il ne peut être l'ouvrage que d'un mouvement modifié & déterminé par une intelligence, qui aïant voulu que les animaux ſe perpétuaſſent, a varié à l'infini l'organe de la fécondité, ſelon la place qu'elle leur a marqué dans la nature.

(1) Mem. de l'Academie des Sciences de Paris, 1710. Remarques ſur la Moule des étangs, par M. Méry. p. 408, &c.

Le Limaçon, preſque tous les Inſectes & tous les Oiſeaux ſont ovipares; l'Homme au contraire, le Singe, le Chien, le Cheval, &c. ſont vivipares: ſi ces différences ſont des ſuites néceſſaires de l'action qui fait de la matiere un quadrupede, ou un volatile, pourquoi le Crocodile, le Cayman, le Sauvegarde qui ſont des quadrupedes, ſont-ils ovipares ?

ARTICLE III.

Le mouvement des Animaux ſuppoſe une organiſation produite par une intelligence.

Tous les animaux ont une force motrice ; il y a de très grandes variétés dans leurs mouvemens, & dans la maniere dont ils s'exécutent : les uns ont des mouvemens prompts & rapides, les autres en ont de lents & de foibles, les uns rampent, les autres marchent, il y en a qui volent, & d'autres qui nagent ; chacune de ces manieres de ſe tranſporter, varie encore à l'infini : malgré cette variété, le principe du mouvement eſt le même dans tous les animaux, ils ne s'approchent ou ne s'éloignent

d'un objet qu'en avançant les différentes parties de leur corps ; lorſqu'on examine de plus près comment ces parties s'avancent ou s'éloignent, on trouve qu'elles ſont toutes attachées à des muſcles, ou à des eſpeces de cordes, qui par leurs gonflemens & leurs relâchemens alternatifs, portent en avant les différentes parties auxquelles elles ſont attachées.

Je n'examinerai point par quels agens ſecrets, cette méchanique s'opere ; c'eſt une queſtion ſur laquelle les plus grands Médecins ont été & ſont encore partagés : mais quoi qu'il en ſoit de la cauſe phyſique du mouvement muſculaire, il eſt certain que ſi l'on frappe violemment un chien ou un autre animal, il fuit, ou il attaque ce qui le frappe ; il faut donc que toutes les parties du corps communiquent aux muſcles qui le tranſportent, que les muſcles aient un point de réunion, & qu'ils aboutiſſent à une force qui peut les contracter & les étendre à ſon gré.

La force qui tranſporte l'animal, ne change rien dans le mouvement des viſceres qui ſervent à la nutrition ; l'eſtomac digere & le ſang circule dans un animal qui marche,

comme dans un animal qui ne change point de place ; les muſcles qui ſervent au mouvement progreſſif, & leur diſtribution, n'étoient donc point des ſuites néceſſaires de la formation des organes deſtinés à la nutrition & à la réproduction : cette organiſation jointe à la faculté d'appercevoir, pouvoit produire dans l'animal le ſentiment de la faim, & le deſir de s'approcher d'un objet propre à le nourrir ; ce déſir pouvoit faire naître dans l'animal un effort : mais cet effort n'eſt pas capable de produire les organes néceſſaires pour le mouvement progreſſif, il n'eût fait que diriger le corps vers un objet, & pour former un muſcle, il faut donner aux parties de l'animal une configuration & une diſpoſition particuliere, il faut agir ſur les dernieres parties de la matiere, & l'effort de l'animal n'agit que ſur la maſſe.

D'ailleurs il eſt certain que tous les mouvemens s'operent dans l'animal par le moïen des muſcles : or il y a beaucoup de muſcles qui ne ſont point ſoumis à l'empire de la volonté ; l'eſtomac, le cœur, les inteſtins, le canal torachique &c. rempliſſent tou-

leurs fonctions à l'insu de l'ame & ivent lorsqu'elle ne peut plus agir r le corps ; des animaux à qui l'on oit coupé la tête ou enlevé la cervel- , ont marché, leur sang circuloit, ur cœur battoit.

Si la cause qui a formé les muscles, toit une force aveugle, il lui auroit té essentiel ou d'en soumettre le jeu à empire de la volonté, ou de le faire lépendre partout de la même cause ui met en mouvement le cœur & les viscères.

Ces viscères qui dans leurs mouvemens sont indépendans de l'ame, ont cependant des rapports avec elle ; l'ame ignore les mouvemens de l'estomac, mais elle connoît ses besoins, elle approche son corps des fruits qui peuvent le nourrir ; quelle autre cause qu'une intelligence pouvoit soustraire à l'empire de l'ame les muscles qui font le mouvement de l'estomac, la rendre sensible au dérangement qui nait du besoin de manger, & soumettre à ses ordres les muscles qui portent le corps vers les alimens propres à réparer le désordre de la faim.

Quand on supposeroit dans la matiere une force motrice nécessaire &

capable de former des muſcles, des nerfs & toutes les parties qui entrent dans la compoſition d'un animal, ne faudroit-il pas ſuppoſer qu'une intelligence a dirigé cette force, pour produire l'immenſe variété que nous obſervons dans le mouvement progreſſif des animaux ?

On trouve dans la mer une eſpece de corps, que l'on pourroit appeller, avec M. de Reaumur, gelée de mer, & que l'on a nommé ortie de mer. Ce corps eſt un animal trés bien organiſé, mais qui n'a point d'autre force motrice, qu'un mouvement de contraction & de dilatation ſemblable à celui du cœur : c'eſt par le moïen de ce mouvement que l'ortie ſe ſoutient dans l'eau, flotante au gré des vagues.

La force motrice qui a formé l'ortie errante, & qui paroît avoir épuiſé ſes reſſources, en lui donnant un mouvement de diaſtole & de ſiſtole, qui l'empêche de s'enfoncer dans les eaux, a attaché ſur les rochers une autre eſpece d'ortie, qui a plus de conſiſtence & de ſolidité & qui a le pouvoir de ſe tranſporter, mais avec un mouvement plus lent que celui d'une aiguille de montre qui marque les heures : ce mouvement ſe fait par l'allongement

allongement & le racourciſſement les muſcles antagoniſtes, placés à ſa baſe, & qu'elle remplit & vuide à ſon gré, d'une eau qui les gonfle & dont le réſervoir eſt dans ſes cornes.

Sur le même rocher, où la nature attache l'ortie, on trouve un animal qu'on nomme l'étoile, parceque ſa figure eſt ſemblable à celle ſous laquelle on peint les étoiles du Ciel. L'étoile a reçu pour ſe tranſporter, au moins 1520 jambes, chacune d'elle eſt accompagnée d'une petite boule tranſparente & pleine d'eau à laquelle elle communique ; c'eſt par le moïen de ce petit réſervoir que l'étoile fait mouvoir chacune de ſes jambes & qu'elle ſe tranſporte, mais cependant d'un mouvement très lent : l'ortie de mer & l'étoile, ſuivent donc dans leurs mouvemens la même loi générale, mais les inſtrumens qui les exécutent ſont abſolument différens, & ne ſont point des ſuites de la même action ; la cauſe qui a donné à l'ortie & à l'étoile la faculté de ſe mouvoir, a donc modifié ſon action, elle eſt intelligente.

Tandis que l'ortie & l'étoile rampent avec cette prodigieuſe lenteur, ſur la ſurface des rochers, le Sourdon, le

coutelier, le lavignon &c. n'ont reç de la nature qu'un muſcle en forme c jambe, par le moïen duquel ils ne peu vent que s'abbaiſſer ou s'élever dan le ſable où ils vivent (1). Une confo mation auſſi différente, ne peut êt produite que par des mouvemens tr variés, & qui ne peuvent naître d'un force motrice, aveugle & néceſſaire qui agit dans le même élément. Cet même force, ſi elle étoit aveugle & n ceſſaire, auroit-elle produit les mu cles avec leſquels le requin & la b leine traverſent les mers, avec une prodigieuſe rapidité?

Il en faut dire autant des anima que la terre nourrit; il eſt abſurde ſuppoſer qu'une force eſſentielle à matiere, ait produit dans l'inſecte muſcles qui ſuffiſent à peine pour ra per; placé dans le cerf, dans le rhin ceros les forces prodigieuſes qui transportent; & donné des aîles a oiſeaux.

(1) Mem. de l'Acad. 1710. p. 439. & ſuiv.

ARTICLE IV.

La ſenſibilité des Animaux dépend d'une organiſation produite par une intelligence.

Un coup violent, un geſte menaçant, un bruit effraïant, une mauvaiſe odeur, font fuir un animal; il diſtingue avec ſa bouche ce qui peut le nourrir.

Lorſque les yeux de l'animal ſont fermés, la lumiere agit ſur la ſurface de ſon corps, mais ſans frapper le principe du ſentiment, du moins il ne peut diſtinguer cette impreſſion: l'organe de la vûe eſt donc plus délicat que les autres organes. Si les oreilles de l'animal ſont fermées, le bruit frappe le reſte du corps, mais trop groſſier pour ébranler l'organe de la vûe, trop délicat pour cauſer une émotion ſenſible dans les autres parties du corps, le bruit n'eſt point connu de l'animal: ce que nous diſons des ſens de la vûe & de l'ouie, s'applique aiſément au toucher, à l'odorat, au goût, on peut donc regarder la ſurface du corps de l'animal, comme une eſpece de tact

plus délicat dans certaines parties que dans d'autres.

Le tact, pris dans cette généralité, n'eſt qu'un organe compoſé de petits nerfs extrêmement fins, qui ſe réuniſſent tous dans un point du cerveau. Les ſens de l'animal ne ſont donc que l'expanſion d'un nerf dont les ramifications ſe diſtribuent dans toute l'étendue de la ſurface du corps, & qui devient plus délicat dans les différentes parties de cette ſurface.

On peut conſiderer dans le nerf, qui fait l'organe de la ſenſibilité, 1° Le tiſſu de ſes parties, 2° Le point de réunion de ſes ramifications, 3° Ses différens dégrés de délicateſſe dans la ſurface du corps.

Le nerf qui porte à l'ame les impreſſions faites ſur lui, eſt compoſé de petits vaiſſeaux fibreux, ou de fibres creuſes, remplies d'une liqueur particuliere.

Toutes les fibres du corps de l'animal, n'ont pas cette ſenſibilité, quelques-unes en ſont abſolument privées, dans d'autres elle eſt infiniment petite. Pour mettre cette différence entre les parties qui compoſent l'animal, il fal-

pit donner aux parties qui compoſent le nerf, une configuration eſſentiellement différente de celle des fibres inſenſibles, ou que ces fibres aïant eſſentiellement cette configuration, la cauſe qui a formé l'animal, n'ait fait que les réunir dans l'ordre néceſſaire pour produire les nerfs d'un animal.

La matiere eſt par elle-même ſans mouvement, & ſi elle avoit une force eſſentielle, elle ſeroit invariable & ne pourroit mettre dans les corps qu'elle formeroit, les différences qui diſtinguent la fibre ſenſible de celle qui ne l'eſt pas. Les nerfs ſont donc l'effet d'une force qui a pu varier ſon action.

Une force aveugle & néceſſaire n'auroit pu former les nerfs, que parcequ'il lui auroit été eſſentiel de réunir les parties dont ils ſont compoſés, & alors elle auroit fait de toutes ces parties une maſſe ſolide & non pas des fibres creuſes; chaque nerf n'eût été qu'un gros vaiſſeau fibreux, & non un faiſceau compoſé d'un nombre infini de petits cylindres creux, très diſtingués les uns des autres & diviſés à l'infini: ainſi quand on ſuppoſeroit que les parties eſſentielles des différens corps exiſtent dans la maſſe de la terre & y ſont en

mouvement de toute éternité; l'on
auroit jamais vû ſortir un animal
ſible, ſi une intelligence ne les a
réunies.

Par les phénomenes de la ſenſi
té, les nerfs diſtribués dans toute
tendue du corps ſe réuniſſent au
veau; on ne voit pas comment la m
force réuniroit néceſſairement les
& les diſperſeroit par la même néc
dans une infinité de parties différe
pourquoi elle auroit placé ce poi
réunion dans la tête plutôt qu'au p

Enfin les nerfs n'ont pas dans t
les parties du corps de l'animal
même dégré de ſenſibilité, l'œil
tend point les ſons, l'oreille ne
point les couleurs; il faut que le
optique ſoit différent du nerf auc
ou que leurs fibres également ſenſi
ſoient revêtues d'enveloppes
rentes, qui ne laiſſent pa[illegible]enir ju
elles qu'une certaine eſpece d'im
ſions: il ſeroit abſurde de cherc
cauſe de cette différence dans un
ce aveugle. 1°. Parcequ'elle ne
varier ſon action. 2° Parceque
& l'oreille ſont le réſultat d'un nc
infini de mouvemens différens, cc
on peut s'en convaincre par la ſeu
pection de ces organes.

L'œil, l'oreille ne ſont que des extenſions de fibres nerveuſes ; ſi elles étoient l'effet d'un mouvement aveugle & néceſſaire, pourquoi la tête auroit-elle ſeule le privilége de voir & d'entendre ? n'eſt-il pas évident que toute la ſurface du corps auroit dû être couverte d'yeux ou d'oreilles ? qu'il falloit qu'il y en eût partout, ou qu'il n'y en eût nulle part ? Comment une force aveugle & néceſſaire après avoir tapiſſé le fond intérieur de l'œil d'une expanſion du nerf optique, l'auroit-elle enveloppé d'une membrane opaque, & qui n'eſt tranſparente que dans la prunelle ? Pourquoi auroit-elle rempli le globe de l'œil de trois fluides différens, qui ne donnent paſſage qu'aux rayons de lumiere, & les réuniſſent ſur le fond de l'œil, tandis que dans tout le reſte du corps, elle enveloppe les nerfs d'une peau, que l'action de la lumiere n'ébranle point ? Pourquoi cette peau ſe double-t-elle dans certaines parties du corps, ſi la cauſe qui a formé les organes eſt une force aveugle & néceſſaire ? La matiere, dit M. de Haller, » a-t-elle prévu que » l'homme marcheroit ſur ſes pieds, » dans le tems qu'elle a déja doublé

» d'une ſurpeau dure, la plan
» pied dans le fœtus; de même q
» a préparé au chien, dans le v
» même de ſa mere, les cals ſu
» quels il doit marcher ?

Nous n'avons juſqu'ici conſidé
ſenſibilité, que dans un ſeul ani
quelle idée n'aurions nous pas
cauſe qui la produit, ſi nous la
vions dans toutes ſes variétés, d
le polype, qui paroît le premier des
ſenſibles, juſqu'à l'homme dans leq
ſenſibilité prend tant de formes é
vient une ſource ſi féconde de con
ſances ? Le polype n'a point reçu
nature, comme les autres animaux
yeux & des oreilles, pour diſtingu
qui doit le nourrir, mais il a un
qui ſupplée à ces organes, tou
corps eſt ſenſible aux impreſſions
lumiere; il diſtingue un endroit é
de celui qui eſt obſcur, peut-être
noit-il par le même moïen les diff
ces des objets qui l'environnent
moins il eſt certain qu'il ſe place
jours dans les endroits éclairés
ſont les inſectes & les vermiſſeaux
il ſe nourrit.

Si la cauſe qui a formé dans le
maux l'organe de la vûe, étoi

orce aveugle & néceſſaire, il lui ſeroit ſſentiel de placer le nerf optique dans un œil ; comment donc ayant donné aux fibres nerveuſes du polype la ſenſibilité du nerf optique des animaux, n'auroit-elle pas enfermé le corps entier du polype dans les différentes humeurs dont elle a compoſé l'œil des animaux ?

Dans ce même élément où la nature donne à tout le corps du polype une ſi grande ſenſibilité, elle a recouvert d'une écaille dure, le corps des poiſſons. De ſi grandes différences peuvent-elles être dans le même élément l'effet d'une impétuoſité ſans intelligence ? Ces mêmes poiſſons inſenſibles, dans preſque tout leur corps, ont des yeux comme les autres animaux ; la cauſe qui les a formés a donc interrompu tout-à-coup & ſans néceſſité, les mouvemens qui ont produit le corps du poiſſon.

Nous trouverions les mêmes différences dans tous les animaux terreſtres. Concluons donc, avec M. de Haller, » qu'il eſt abſurde de recourir à la pru-» dence de la peſanteur & à l'habileté » de la force élaſtique, quand on » veut développer comment l'hom-

» me doué de la parole, & ſuſcepti-
» ble de connoiſſance, a ſi peu de dé-
» licateſſe dans l'odorat & dans le
» goût, pendant que les animaux que
» leur propre expérience doit inſtruire
» ſur les propriétés ſalutaires ou nui-
» ſibles de leurs alimens, ont les mê-
» mes ſens & des organes beaucoup
» plus fins & plus parfaits ? Si la ma-
» tiere a des forces qui la rendent
» propre à former les corps, ne
» croïons pas qu'elle les tienne d'un
» deſtin aveugle ; elles ſont reſtraintes
» par des limites éternelles, elles for-
» ment toujours en perfection non
» des êtres méchaniquement égaux,
» mais des êtres ſemblables, des êtres
» qui leur ont été preſcrits ſur un plan
» inviolable, mais avec une variété
» qui exclud toute contrainte d'une
» matiere aveuglement efficace (1).

(1) Préface de M. Haller qui eſt à la tête de la traduction allemande de l'Hiſtoire Naturelle de M. de Buffon. Biblioth. impartiale. tom. 5. part. 2.

CHAPITRE II.

Les Plantes ſont l'ouvrage d'une intelligence.

LEs plantes naiſſent d'un germe ou d'une graine, qui trouve dans les ſucs de la terre, les principes de ſon accroiſſement. Il faut néceſſairement que le germe d'où l'on voit ſortir la plante, la contienne, enſorte qu'elle ne faſſe que ſe développer; ou ce qui eſt beaucoup plus vraiſemblable, que le germe ne ſoit qu'une eſpece de moule, qui donne aux ſucs de la terre qui le pénetre, la diſpoſition néceſſaire pour produire la plante.

Si le germe contient toute la plante, il faut néceſſairement que ce germe ou cette graine ait été produit par une cauſe intelligente: pour nous en convaincre, examinons les parties qui compoſent les végétaux.

On peut diſtinguer dans tous les végetaux, la racine, le tronc & les feuilles.

Lorſqu'on examine la racine d'une plante ou d'un arbre, on trouve une

membrane ou écorce, laquelle eſt compoſée de véſicules ſemblables à celles d'une éponge, ou plutôt aux petites véſicules qu'on forme en ſouflant dans l'eau de ſavon, & de fibres creuſes : ſous cette premiere peau, on trouve l'écorce, qui eſt formée par des véſicules rondes & par des fibres qui forment de petits ſacs, qui contiennent différentes liqueurs, les unes une liqueur aqueuſe, d'autres du lait &c: les véſicules rondes de la peau, étant deſſéchées, cedent comme de l'éponge & ſe gonflent lorſqu'elles touchent l'eau.

Sous ces deux écorces, on trouve ce que l'on nomme la partie ligneuſe; & elle eſt compoſée de fibres, dont les unes contiennent de l'air & d'autres la ſeve (1).

Les racines ont une infinité de petites ramifications, qui ſe réuniſſent toutes à la ſurface de la terre & forment le tronc, qui eſt en effet compoſé des mêmes parties que l'on trouve dans les racines (2).

Ces parties, qui ſe prolongent d'a-

(1) Malpighi Anatome plantarum, de radicibus.

(2) Ibid. de partibus caulem componentibus.

ord parallelement, forment enſuite des nœuds, en ſe mêlant & en s'entrelaçant de mille manieres différentes, enſorte que leurs mélanges forment un tiſſu beaucoup plus dur que la partie ligneuſe du tronc (1). C'eſt de ces nœuds que ſortent les feuilles & les boutons; les feuilles contiennent les mêmes parties que l'on trouve dans le tronc & dans les racines, mais elles prennent dans les feuilles une infinité de formes différentes (2).

1° Il eſt bien clair que les plantes n'ont point été formées par la force qui a formé la maſſe de la terre, puiſque cette force agiſſant également ſur toutes les parties du globe terreſtre, on ne devroit y trouver que des végétaux.

2°. La force qui a formé la plante n'eſt point une attraction ou une force motrice, aveugle, car la plante eſt compoſée de fibres & de véſicules creuſes & différemment configurées; & une attraction ou une force aveugle, auroit formé une maſſe ſolide ou uniforme, & non pas des véſicules & des

(1) Malpighi anatome plantarum, de cauſis augmento & nodis.

(2) Malpighi, ibid de foliis.

fibres différemment configurée
3° Les véſicules & les fibre
compoſent la plante changent de f
dans les nœuds & dans les feu
elles reçoivent donc dans toute
parties des déterminations différe
qui ne peuvent être l'effet d'une
aveugle & néceſſaire, puiſqu'un
reille force eſt uniforme. Le gern
la plante eſt donc l'ouvrage d'une
intelligente, s'il contient la plant
Si le germe de la plante eſt un
pece de moule, qui donne aux
rens ſucs de la terre la figure que
voïons dans les plantes, il faut q
germe ait été formé par une cau
telligente.
Ce germe ne peut être l'effet
cune des loix générales obſervées
la nature ; il n'eſt pas non plus la
de l'action qui a produit les ani
La plante ne contient point les m
parties qu'on trouve dans l'an
on n'y trouve point la même di
tion d'organes.
Tout animal contient un pri
de mouvement ; chaque fibre n

(1) Ce ſentiment a eu d'illuſtres défenſeurs, voïez Malpighi loco cit. Mem. de l'Ac Sciences. Paris 17 1702. p. 62.

ire dans l'animal, lorſqu'on l'irrite vec une pointe d'aiguille ou avec un rroſif, ſe racourcit & s'allonge alternativement pendant quelque têms ; le ſang de l'animal contient un muſcilage, qui agiſſant ſur la fibre muſculaire, y produit un mouvement alternatif : c'eſt ce mouvement alternatif de la fibre muſculaire qui fait circuler le ſang & qui diſtribue à toutes les parties de l'animal, le ſuc qui les nourrit & qui s'eſt formé dans l'eſtomac par le moïen de la digeſtion.

Les fibres des plantes ne ſont point irritables, la ſeve n'y circule pas ; elles ſe nourriſſent par une ſimple ſuccion ou filtration des ſucs renfermés dans le ſein de la terre (1). La ſeve monte dans la plante à-peu-près par le même méchaniſme qui fait monter l'eau dans une éponge ou dans un monceau de ſable.

La chaleur du Soleil qui pénetre la terre, donne aux parties aqueuſes qui y ſont répandues, un mouvement d'ondulation, qui les pouſſe en tous ſens & qui les porte vers les racines des plantes : on a vu que l'écorce de

(1) Hales, Statique des végétaux. ch. 4. Appendice, chap. 1. obſervation. 6. 7. 8.

la racine eſt compoſée de parties
ſe gonflent lorſque l'eau les touc
les parties aqueuſes s'inſinuent d
dans ces racines, puiſqu'elles y tr
vent moins de réſiſtance que par-t
ailleurs ; les parties d'eau qui les
chent, ſuivent la même direction
l'humidité ſe porte vers les racines ;
pénétre ſans ceſſe & monte vers la
face de la terre, où elles trouvent mc
de réſiſtance que dans l'intérieur (1

Toutes les racines ſe réuniſſent p
former le tronc ; le paſſage de la
ſe rétrecit beaucoup, & ſa vîteſſe a
mente prodigieuſement ; c'eſt pour
la qu'elle ſe porte avec beaucoup
rapidité dans les branches & dans
feuilles, & c'eſt ainſi que la plant
nourrit (2).

Le corps de la plante eſt beauc
plus ſimple que le corps de l'anim
celui-ci contient un nombre infini
parties différentes, des nerfs, des n
cles, des os, de la graiſſe, &c ; o
trouve au contraire dans la plante
deux ou trois eſpeces de véſicules &
fibres différentes, qui ſont répé
dans tout le corps de la plante,

(1) Hales. Ibid. ch. 7. Expérience 124.
(2) Hales, Statique des végétaux. ch. 1.

lle contient dans toute cette étendue, les moules propres à changer la seve en plante ou en arbre : ainsi la réproduction dépend dans les plantes, d'une configuration de parties absolument différente de celle qui fait la fécondité des animaux ; il a donc fallu pour produire le germe ou le moule qui forme la plante, une action différente de celle qui a produit les animaux.

Cette action n'est point une force aveugle & néceſſaire ; car le moule de la plante est composé d'une grande quantité de petits cylindres creux & différens, produits par la même cause, mais par des mouvemens différens : il faut néceſſairement que cette variété dans l'action de la cause productrice de la plante, naisse de la réſistance & des obſtacles qu'elle a rencontrés, ou qu'elle contienne un principe intérieur de détermination & par conſéquent qu'elle soit intelligente.

Il est certain que la variété que l'on remarque dans la force productrice de la plante, n'est point l'effet d'une réſistance extérieure qui l'ait forcée de donner aux élémens du moule de la plante la configuration qu'ils ont ; car ces cylindres sont creux ou remplis

d'une matiere qui ne reſiſte point, qui n'a par conſéquent pû déterminer & modifier l'action qui uniſſoit les élémens du moule qui forme la plante : il faut que cette force ſe ſoit modifiée par un principe intérieur de détermination ; ſi elle étoit aveugle & néceſſaire, elle auroit fait une maſſe ſolide de toutes les parties qui compoſent le germe de la plante.

En ſuppoſant que cette force tendît par ſa nature à former un corps organiſé comme la plante, pourquoi tous ceux qu'elle a formés n'ont-ils pas la même organiſation ? pourquoi dans plus de quinze mille plantes que l'on connoît, trouve-t-on des propriétés ou des qualités différentes ?

Concluons donc que les plantes ont été produites par des loix particulieres, & qu'une cauſe intelligente a déterminé ces loix, c'eſt ainſi que penſent Malpighi, Grew, Newton, Huygens, Muſſenbrook & Hales, qu'on ne ſoupçonnera pas de n'avoir pas connu les loix des végétaux, ou d'avoir manqué de l'eſprit qui généraliſe.

CHAPITRE III.

minéraux n'ont point été produits par une force aveugle, mais par une intelligence.

LORSQU'ON a levé la premiere face de la terre, on trouve différentes eſpeces de pierres, du ſel, du ume, du fer, en un mot ce qu'on mprend ſous le nom de foſſiles; ces férentes ſubſtances ſont renfermées ns le ſein de la terre ſans être conndues, elles forment différentes coues ou lits que les mineurs nomment ons, & qui ſont paralleles à l'horin, ou qui penchent un peu, & s'en artent en approchant de la perpenculaire.

Quelquefois cet ordre métallique ſe range & ſe courbe plus ſouvent en s qu'en haut, ce qu'on appelle filon courbé; quelquefois à la rencontre une pierre dure il ſe partage en ux, ſe réunit & ne fait qu'une conuité ? ſouvent les branches ſe diſent; un filon qui ſuit toutes les urbures de la terre, s'enfonce

tout-à-coup perpendiculairement.

Il y a d'autres filons qu'on appelle mine en nappe, ce ſont des couches métalliques, répandues ſur les autres couches de la terre & qui les ſuivent exactement.

Il y a une autre eſpèce de mine, qu'on appelle mine cumulée ou filon en maſſe, qui ne garde aucune regle; ſouvent pluſieurs filons ſe pénetrent & ſe confondent.

Les filons des mines ont preſque tous leur direction vers les points cardinaux du monde.

Les filons métalliques ont ordinairement la même direction, qui eſt interrompue ou par des rochers ou par des rivieres, alors les mineurs diſent qu'ils ont perdu le filon & commencent à rouvrir de l'autre côté, & ſouvent le filon ſe trouve en ſuivant la même direction.

Le filon n'eſt point tout ſeul étendu dans la terre, ſes flancs ſont embraſſés par une ſubſtance pierreuſe qui l'accompagne & qu'on appelle aîles du filon; la partie inférieure & ſupérieure n'ont point cette enveloppe.

Il y a des mines qui ne ſuivent aucun des ordres que l'on vient de décri

e, le rocher qui les accompagne ſuit une direction toute contraire, on les appelle renverſées : par l'inſpection ſeule de leurs pierres & de celles qui ſont dans le voiſinage, on s'apperçoit que ces mines ont été dérangées par quelque violente ſecouſſe, comme quelque tremblement de terre, par le le déluge ou par l'écroulement de la terre intérieurement.

Il y en a d'autres qui ne ſont nullement en filon, ni d'aucune façon décrites; il ſemble qu'elles rempliſſent les fentes des rochers & de la terre.

Quelques-uns ne paroiſſent être qu'un ſuc métallique, qui a pénétré d'autres corps, comme des bancs de ſable, de gravier & de coquillages; ainſi on trouve ſouvent le fer à la ſurface de la terre & mêlé avec elle; l'argent & l'or ſe trouvent ſouvent de cette façon, & l'on trouve des pyrites éparſes dans les glaiſes; on trouve quelquefois le fer à cinq ou ſix pieds de profondeur, en pelotons, éloignés les uns des autres, comme des grains de chapelet (1).

Ce coup d'œil ſur l'intérieur de la

(1) Sthal, Programma de ortu venarum metallicarum.

terre nous apprend aſſez combien il eſt difficile de connoître les loix ou les mouvemens qui ont formé & diſpoſé les foſſiles; la nature les produit dans le ſilence, & les loix ſelon leſquelles elle les diſperſe nous ſont inconnues.

La Chymie a cependant levé un coin du voile ſous lequel la nature travaille; elle a découvert que les foſſiles qui nous paroiſſent ſi ſimples, ſont en effet compoſés de différentes parties, elle les a déſunies, & elle eſt enfin arrivée à des parties qui ne ſe diviſoient plus, qu'elle a regardées comme les élémens des foſſiles; après avoir ainſi décompoſé les foſſiles, la Chimie a imité dans ſes laboratoires, les productions de la nature, elle a fait des métaux & des minéraux.

Ces corps-principes indeſtructibles, immuables, indiviſibles, qui ſont comme les materiaux dont la nature compoſe tous les foſſiles, ſont le feu, l'air, l'eau & la terre.

Lorſqu'on dit que la Chymie nous fait connoître les corps-principes, il ne faut pas croire qu'on les ait jamais apperçus purs ou ſeuls; ils ne peuvent jamais ſouffrir de déſunion parfaite, & auſſi-tôt qu'on eſt venu à bout de

ſunir ces corps, ils s'attachent ſubi-
nent à d'autres, avec leſquels ils
tment de nouveaux compoſés. C'eſt
r cette nouvelle compoſition que
on découvre la nature & les propriés
s des corps-principes, & que l'on
oit dans leur formation l'action d'une
auſe intelligente.

ARTICLE I.

Le feu eſt la production d'une cauſe intelligente.

Il y a du feu dans l'intérieur de la
rre; les volcans qui s'y allument,
s flammes qui en ſortent, les eaux
rûlantes, ne permettent pas de douter
ue cet élément n'y ſoit en grande
uantité.

Tous les corps durs s'échauffent &
'enflamment; le feu que le briquet
ait ſortir de la pierre eſt ſi violent,
u'il fond la petite particule de fer que
e coup en détache.

Il y a donc du feu dans tous les
orps, mais il n'y eſt pas de la même
naniere; il eſt quelquefois empriſon-
é comme dans la chaux, d'autre
ois il eſt foiblement uni aux autres
orps, comme dans le ſouffre & dans

les huiles qui s'enflamment facilement, d'autres fois il s'unit intimement avec les principes des corps & ne s'y montre plus ſous la forme de principe inflammable, mais comme une eſpece de lien, qui ſert à unir différens principes & à former un corps ſolide ; c'eſt ainſi qu'on le trouve dans les métaux & dans les demi-métaux : le feu les met d'abord en fuſion, mais s'il devient violent, il les décompoſe, les calcine & les reduit en un tas de cendres, qui n'ont rien des qualités des métaux ; or il eſt certain que cette deſtruction du métal, ne s'eſt faite qu'en ſéparant de ces cendres le principe inflammable ou le feu, puiſque ſi vous rendez à ces cendres le principe inflammable, vous faites reparoître le métal tel qu'il étoit avant la calcination, ce qui s'exécute en mêlant avec ces cendres des parties huileuſes & graſſes, & expoſant le tout au feu.

Le feu s'inſinue dans les corps, les pénetre & s'unit à leurs parties, il eſt donc d'une extrême ſubtilité.

Lorſque le feu eſt renfermé dans un corps, il en dilate les parties & il ſe répand également de tous les côtés de

ce

ps; ſi l'on fait rougir un globe
, de quelque côté de ce globe
approche un thermometre, il
: également à des diſtances éga-
lus on l'approche plus il s'éleve.
donc plus de parties de feu dans
droits, qui ſont moins éloignés
globe; il eſt environné d'une eſpe-
ntmoſphere, qui ſe répand en
ens & qui tend à s'élargir.
e feu auquel on a expoſé le globe
devient extrêmement violent,
oud les parties du fer, il les dé-
; & ces parties déſunies flottent
le feu & ſont agitées en tous

: ces obſervations, il eſt clair
: feu eſt un corps elaſtique, qui
mouvement tant qu'il ne ren-
: pas des obſtacles, qui lui op-
t une réſiſtance ſupérieure à ſa

aque partie de feu eſt donc un
roide, inflexible, dont les par-
ont tellement unies, que nulle
de la nature ne peut les ſéparer,
i ont une force centrifuge, parce
ans une force centrifuge, il eſt
ſible que le feu ait la force ex-
re, qui lui eſt eſſentielle.

Il falloit donc pour former le feu, 1° Que les élémens qui compoſent une partie de feu, fuſſent plus fortement unis entr'eux qu'à tous les autres corps. 2° Que ces parties tournaſſent ſur un centre.

Les parties de feu ſont de petites maſſes, dont les élémens ſont fortement appliqués l'un contre l'autre; elles ont des directions oppoſées, & un centre particulier différent de celui de la terre; les parties du feu n'ont donc point été formées par la force de la grayité, puiſqu'elle porte tous les corps vers le centre de la terre.

Puiſque les élémens qui compoſent une partie de feu, ſont unis plus fortement entre eux qu'à toutes les autres parties de la matiere, la force qui unit les élémens d'une partie de feu, n'eſt ni une force eſſentielle à la matiere, ni une force aveugle & néceſſaire; car on ſuppoſe que la matiere eſt une étendue homogene ou compoſée d'élémens ſimples & différens entr'eux; ſi la matiere eſt une étendue homogene, on ne peut pas dire qu'elle ſoit diviſée en une infinité de maſſes différentes par une force eſſentielle & intrinſeque à la matiere, puiſqu'une

ſſentielle à une matiere homo-
ne tend pas à unir deux parties
ble plus fortement que deux

l'on ſuppoſe que l'étendue eſt
ɔſée d'êtres ſimples, ils n'ont pu
de la maniere néceſſaire pour
r le feu, ſans avoir des dégrés
ce & des déterminations particu-
, différentes de celles des élémens
ıtres corps.
a prouvé dans le premier Livre,
être qui exiſte par la néceſſité de
ure, ne peut avoir des détermi-
ıs bornées à un dégré de force
qu'à un autre : les êtres ſimples
ɔn ſuppoſeroit que l'étendue ſe-
ɔrmée, auroient donc reçu d'une
étrangere leurs déterminations
rs forces ; cette cauſe ne pourroit
ne force aveugle, car pour for-
les parties de feu qui exiſtent
a nature, il falloit unir les élé-
qui compoſent chaque partie de
l falloit un mouvement, qui des

nations diverſifiées à l'infini, point de raiſon ſuffiſante dans un ſe ou dans une force aveugle & i ſaire, puiſque la néceſſité de i & abſolue n'eſt pas déterminée maniere d'agir plutôt qu'à une au

L'intelligence & le choix de l ſe productrice du feu, ne ſe mai pas moins dans la force centrifu chacune de ſes parties, car la m n'a pas par elle-même ce mouv ſur un centre Les cendres, la ter ſels, n'ont que la force d'iner faut donc que les parties du feu reçu le mouvement qui les agite, la cauſe qui le leur a communiq agi avec choix & avec intellig puiſqu'il n'y a point de raiſon laquelle une force aveugle & i ſaire donne aux parties du feu, plu mouvement ſur un centre qu'un vement en haut, en bas ou en droite.

D'ailleurs les obſervations qu faites ſur le feu, prouvent qu parties qui le compoſent, contie le principe de ce mouvement laire, puiſqu'elles l'ont auſſi-tôt ſont en liberté : les élémens d ſont donc des forces actives, bo

déterminées à un certain dégré d'action, & elles n'exiſtent point néceſſairement, puiſqu'un être néceſſaire eſt infini.

Enfin ſi la cauſe qui a produit les parties du feu, n'avoit pas agi avec choix, on ne voit point de raiſon ſuffiſante pour qu'elle produiſit des forces actives, plutôt que des forces paſſives; pourquoi elle leur auroit donné un certain dégré d'activité plutôt qu'un autre; pourquoi elle auroit diſperſé ſes parties dans toute la maſſe de la terre, au lieu de les réunir.

ARTICLE II.

L'air eſt la production d'une cauſe intelligente.

Les animaux, les plantes & les foſſiles, contiennent un fluide ſemblable à celui qui environne la terre, & qu'on nomme l'atmoſphere, ou l'air (1).

(1) Un pouce cubique de ſang de cochon diſtillé au feu aux feuilles ſèches, produit 33 pouces cubiques d'air: un demi pouce cubique de poudre d'éles d'huitres, produit pouces cubiques d'air. Un demi pouce cubique ou 135 grains de cœur de chêne fraichement coupé d'un arbre vigoureux & croiſſant, produit 128 pouces cubiques d'air; c'eſt-à-dire, une quantité égale à 215 fois le volume du morceau de chêne: ſon poids qui étoit de plus

Ce fluide peut ſe comprimer & ſe dilater, il réſiſte à la force qui le comprime, & lors qu'elle ceſſe d'agir ſur lui, il ſe rétablit dans l'état d'où la compreſſion l'avoit tiré : l'air eſt donc élaſtique.

Une partie d'air ſolitaire, ou ſi je peux m'exprimer ainſi, une unité d'air, peux en s'uniſſant à différentes parties des autres corps, devenir ſolide, & alors elle n'a plus ni fluidité ni élaſticité (1).

C'eſt donc la réunion des parties de l'air qui en fait un fluide élaſtique.

Lorſqu'on tire le piſton de la machine pneumatique, l'air ſort du récipient & remplit le corps de la ſeringue; ce fluide tend donc ſans ceſſe à occuper un plus grand eſpace : cet effort eſt ce qu'on nomme l'expanſibilité de l'air.

Il paroît hors de doute que la fluidité, l'élaſticité & l'expanſibilité de l'air, ont la même cauſe, & que cette cauſe eſt le feu.

Par ce que nous avons dit de l'état de l'air, dans les différens corps dans la compoſition deſquels il entre,

de 30 grains, étoit comme on le voit, à-peu-près le quart du poids des 135 grains du chêne.

(1) Hales, Statique des végétaux, ch. 6. p. 187.

eſt clair que la fluidité, l'élaſticité & expanſibilité ne ſont point des propriés eſſentielles de cet élément ; & par action du feu ſur les différens corps, il t conſtant qu'elles ne lui ſont pas parculieres.

Le feu pénetre tous les corps, il les ilate, & lorſque l'effort qu'il fait ur en déſunir les parties eſt plus and que leur union, il les détache s unes des autres ; ces parties déſuies nagent de tous côtés dans le feu mme dans un fluide, à-peu près mme le ſucre fondu dans l'eau ; le u conſidérablement augmenté diviſe core davantage ces parties, il les réit en vapeurs, & elles acquerent une rce expanſive (1).

Il n'y a peut-être point de corps e le feu ne puiſſe réduire en vapeurs, ais il eſt certain qu'ils n'ont pas beoin pour cela d'un égal dégré de feu ; nſi, par exemple, lorſque le therometre de M. de Reaumur eſt auſſus du terme de la glace, tous les rps ſont gelés, excepté l'eau & l'air, ais l'eau n'a alors que la fluidité, lle n'eſt point expanſible, elle eſt in-

(1) Elementa chimica I. Muſſenbrook, Eſſais de ermanni Boerhaave, t. phyſique, t. 1. p. 755. &c.

compreſſible. Si le thermometr
cend au-deſſous de la glace, l'ea
ſa fluidité & devient ſolide.

Le même dégré de froid qui
l'eau, n'altere ni la fluidité ni l'e
ſibilité de l'air; cet élément co
même ces deux propriétés dans le
où l'eau acquert la dureté de la p
on reſpire ſans effort en Siberie
Nouvelle Zemble, au Spitſber
la nature eſt abſolument ſtérile
tout eſt pétrifié.

Ainſi l'air eſt réduit en vapeu
le plus petit dégré de chaleur
ſur la terre & par conſéquent les
cules d'air ſont unies par une fo
cohéſion abſolument différente d
qui tend à unir les parties de l'
force qui a formé les parties d
n'eſt donc point une force eſſen
la matiere, car alors il n'y
point de différence entre l'adhé
différentes parties de l'eau & d
l'air.

La tendance que les parties

ment poſſibles en eux-mêmes : le dégré actuel de la cohéſion des parties de l'air, n'a donc de raiſon ſuffiſante, que dans une cauſe intelligente & diſtinguée de la matiere ; puiſque l'action d'une force aveugle & néceſſaire, n'a pas plus de rapport à un dégré de cohéſion qu'à un autre.

D'ailleurs, il eſt certain que les parties de l'air ſont moins fines que celles du feu, puiſque le feu penetre tous les corps, & que l'air ne les penetre pas ; l'air ne peut même pénétrer dans beaucoup de corps, où l'eau & les huiles s'inſinuent ; ainſi quelque ſoit la figure des parties de l'air, il eſt certain que cet élément n'eſt point une ſuite de l'action qui a produit le feu, l'eau ou la terre, & qu'il a été formé par des mouvemens particuliers, & différens de ceux qui ont produit le feu & les autres élémens. La cauſe de ces mouvemens n'eſt point une force aveugle & néceſſaire répandue dans la matiere, ou qui lui ſoit eſſentielle ; parcequ'une force aveugle & qui agit par la néceſſité de ſa nature, ne peut changer ſes déterminations, ſe modifier & varier ſes effets.

ARTICLE III.

L'eau a été formée par une cauſe intelligente.

On trouve dans l'intérieur de la terre à ſa ſurface, & dans tous les corps, un fluide ſans odeur, inſipide & tranſparent, qu'on appelle de l'eau; ſes parties ſont d'une fineſſe qui ne laiſſe aucune priſe aux meilleurs microſcopes : ce n'eſt que par ſes effets que nous pouvons connoître ſa nature.

Il paroît certain que l'eau eſt un corps ſimple, ou un corps-principe, parceque tous les efforts des Chymiſtes n'ont pû la décompoſer, ou la changer en d'autres corps.

Si l'on remplit d'eau un globe d'or ou d'un autre métal, & que l'on preſſe ce globe ou qu'on le frappe, il eſt impoſſible de l'applatir & de changer ſa figure : les parties de l'eau ſont donc roides & inflexibles.

Les parties de l'eau ſont dans un mouvement continuel, mais ce mouvement ne leur eſt pas eſſentiel, puiſque l'eau ſe gele & peut acquérir une

grande dureté (1), ce qui ſuppoſe encore la roideur des parties intégrantes de l'eau.

Quoique l'eau ſoit incompreſſible, elle eſt cependant ſuſceptible d'une grande expanſion, & pouſſe avec une grande force tout ce qu'elle rencontre lorſqu'elle ſe dilate; une boule de verre dans laquelle on a mis une goute d'eau, & qu'on met ſur le feu, ſe briſe avec un bruit égal à celui d'un piſtolet; il eſt même certain que la même quantité d'eau & d'air dilatée par le même dégré de feu, a une force expanſive très différente: voici comment M. Muſſenbrook s'en eſt aſſuré.

» Je pris un petit mortier de cuivre » que je chargeai de la meilleure » poudre, commençant par le poids » de cinq grains, & augmentant in-

(1) On conſtruiſit en 1740 à Petersbourg un château de glace de 51 pieds de long ſur 16 de largeur & 20 de hauteur: on mit au-devant du palais ſix canons de glace faits ſur le tour avec leurs affuts & roues ſemblablement de glace & deux mortiers à bombe dans les mêmes proportions que ceux de fonte; l'épreuve de ces canons fut faite un jour en préſence de la Cour; on chargea ces canons d'un quarteron de poudre; on y mit un boulet qui perça une planche de deux pouces d'épaiſſeur à 60 pas d'éloignement. Mairan, Diſſertation ſur la glace, part. 2. ſect. 3. chap. 3.

» ſenſiblement juſqu'à 14 grains : je
» pris auſſi un diſque de plomb de
» figure, ronde & épais, qui peſoit
» quatre onces & deux dragmes, ce
» diſque ne fut que pouſſé hors du
» mortier par cinq grains de poudre,
» il fut jetté perpendiculairement en
» haut, juſqu'à la hauteur d'environ
» vingt pieds par dix grains : mais il
» me parut que treize grains le firent
» monter juſqu'à la hauteur de cin-
» quante pieds.

» L'effet que produiſit la vapeur de
» l'eau, fut bien plus conſidérable. A
» l'aide du poids de treize grains de
» vapeur d'eau, je fis jaillir bien trois
» livres d'eau juſqu'à la hauteur de
» 40 & même de 50 pieds ; de ſorte
» que par le moïen de la même quan-
» tité d'eau, je fis ſauter juſqu'à cet-
» te hauteur, du moins onze fois plus
» de poids, que quand je m'étois ſer-
» vi de la poudre (1) «.

Ces treize grains d'eau réduits en vapeur, occupent un eſpace plus de trois fois plus grand que treize grains d'air ; ainſi il y a dans treize grains d'eau, beaucoup plus de parties que dans treize grains d'air ; puiſque le

(1) Muſſchenbroek, Eſſais de phyſique, ch. 25.

feu qui réduit si aisément l'air en vapeurs, ne peut cependant le diviser autant que l'eau (1).

Pour former les parties de l'eau si différentes de celles de l'air, il est certain qu'il falloit une action absolument différente de celle qui a produit l'air ou le feu, & qui étoit impossible, s'il n'y avoit dans la nature qu'une force essentielle à la matiere, ou une cause motrice aveugle.

ARTICLE IV.

La terre élémentaire a été produite par une cause intelligente.

Après que l'on a décomposé les différens corps par le moïen du feu, on trouve dans les vaisseaux un corps friable, poreux, rude, insipide, sans odeur, que le plus violent dégré de feu ne peut, ni faire évaporer, ni décomposer, & que l'on regarde à cause de cela, comme un corps simple & indivisible, auquel on donne le nom de terre vierge, ou de terre élémentaire.

(1) Hist. de l'Acad. Roïale des Sciences 1707. Musschenbroek, Essais de physique. ch. 25. § 876. ch. 36. § 1401.

Il eſt certain que les parties intégrantes de cette terre ſont d'une grande fineſſe ; puiſque les eaux les plus claires & les plus tranſparentes, en contiennent, & qu'il s'en trouve dans les ſels qui ſe diſſolvent dans l'eau, ſans alterer ſa tranſparence.

Le peu de ſolidité de cet élément, prouve que les parties n'en ſont pas fortement unies ; elles ont des angles & une ſurface raboteuſe, comme on le reconnoît en les touchant, & parceque les liqueurs s'inſinuent facilement dans cette terre ; c'eſt pour cela qu'elle eſt propre à faire la charpente de tous les corps, & à unir fortement les différens principes qui entrent dans leur compoſition.

Quelque dégré de feu que l'on faſſe éprouver à cette terre, on ne peut la faire évaporer ; il eſt certain que cette fixité ne dépend point du poids de ſes parties, puiſqu'on fait évaporer le mercure, dont les parties ſont beaucoup plus peſantes. Elle ne dépend point non plus de la forte adhéſion des parties de la terre entr'elles, puiſqu'elle eſt très friable, & que le plus petit ſouffle la diſperſe : la fixité de cet élément dépend de la figure de ſes

ille force motrice, dont l'ac-
: différente de celle qui a pro-
corps, dont nous avons exa-
. formation, & qui ne fût, ni
:, ni néceſſaire : car alors elle
t mis dans ſon action aucune
ice, aucune variété : toute la
: auroit été de la terre.
a l'immutabilité des élémens
onſtante, au moins ſur notre
1), prouve évidemment qu'ils

ne faut pas re-
omme des diffi-
tre cette immu-
elques expérien-
it paru favora-
transmutation
ens : telle eſt
ce que Boyle
, par laquelle
d'eau diſtillée

tions, d'empêcher toute
l'eau de s'évaporer, &
qu'à chaque fois qu'on
repete la diſtillation, on
ne peut empêcher l'air de
l'atmoſphere de pénétrer
dans les vaiſſeaux, & d'y
porter la pouſſiere dont il
eſt chargé, & qui peut
donner les ſix drachmes

ont tous été formés par des actions très différentes, & par conſéquent, par une cauſe intelligente & libre, à moins qu'on ne ſuppoſe pluſieurs forces motrices, éternelles & néceſſaires, auxquelles il eſt eſſentiel de produire du feu, de l'eau, de l'air, de la terre.

Eller a trouvée dans les citrouilles auxquelles il n'avoit donné que de l'eau diſtillée. [Mem. de Berlin. 1746].

A l'égard de la terre que cet habile Phyſicien a prétendu produire en triturant de l'eau diſtillée, elle n'eſt que la pouſſiere, ou les parties du verre dans lequel il a trituré l'eau, & que la trituration en a détachées,

IVRE TROISIEME.

: la nature & de la puiſſance des Eſprits.

Nous ne connoiſſons point par la ſon s'il y a des eſprits créés qui ne ient point unis à des corps, & nous connoiſſons pas tous les eſprits unis ux corps ; l'état des animaux eſt trop ɔſcur pour ſavoir ce qu'ils ſont ; il y a que l'eſprit humain dont nous ions à portée de ſuivre aſſez les opé- ations, pour juger s'il eſt libre ou ſujetti à une néceſſité inévitable. e n'examinerai donc ici que la nature le l'eſprit humain, s'il peut agir, 'il exerce ce pouvoir avec liberté, & nfin les difficultés qui ont fait penſer ue l'homme n'étoit point libre.

SECTION PREMIERE.

De la nature de l'eſprit huma

ON a prouvé que l'eſprit hun étoit une ſubſtance diſtinguée d matiere, qu'il n'exiſtoit point par même, & qu'il avoit été créé : ces ſubſtances ne ſont-elles poin élémens mêmes de la matiere, qu mouvement éleve en quelque ſo la qualité d'ame, en les plaçar point où ſe réuniſſent les nerf corps humain, comme Hobbe penſé ; ou ſi ces ſubſtances ſont rentes des élémens de la mati n'ont-elles pas été jettées, pour dire, dans toute la nature, co dues avec les élémens des corps unies au corps humain par une aveugle & néceſſaire (1).

(1) Gotlieb Hanſchius qui a recueilli les principes de Leibnitz, penſe que ce Philoſophe n'étoit pas éloigné de croire qu'il y avoit dans les différens corps, des monades qui n'étoient pas de ſimples élémens des corps des ames ſenſitiv telles qu'elles poi un jour devenir nables. Un jour n prenant du caffé, dit qu'il n'oſeroit ſi dans ſa taſſe d

outes ces opinions ſont fauſſes,
vais faire voir : 1° que l'eſprit
ain eſt eſſentiellement différent
élémens de la matiere qui com-
le monde viſible : 2° qu'une
intelligente a uni l'eſprit hu-
au corps qu'il anime.

CHAPITRE I.

rit humain eſt eſſentiellement dif- rent des élémens de la matiere & s corps.

faut néceſſairement que la ma-
ait pour élémens des ſubſtan-
tendues & figurées, ou de petits
s formés par la réunion de plu-
s êtres ſimples. Dans l'un & dans
re cas, il eſt impoſſible que l'ame
aine ſoit un des élémens de la
iere, puiſque la penſée ne peut
, ni un attribut, ni une propriété,
ne modification de l'étendue, ni
hénomene réſultant de la diſpo-
n, ou du mouvement de ſes par-

avoit pas des mo- qui deviendroient nes humaines. Leib-

nitii principia more geometrico demonſtrata. pag. 135. ſchol. 2.

Mais l'esprit humain n'est-il point un des êtres simples, dont la réunion forme les élémens des corps ?

Il faudroit alors que cet être simple devînt un esprit humain, en se détachant des autres élémens auxquels il auroit été uni, & en se plaçant au point du cerveau qui fait le siege de l'ame humaine, ou il faudroit que sans se détacher des autres êtres simples auxquels il auroit été uni, il devînt une ame humaine, parceque le petit corps dont il feroit partie, seroit placé au siege de l'ame, c'est-à-dire, au point du cerveau où les nerfs se réunissent.

Nous avons vû que les élémens des corps sensibles, sont eux-mêmes de petits corps indivisibles, inaltérables à l'activité même du feu ; il faudroit donc pour desunir les êtres simples, dont les élémens des corps sensibles sont composés, un mouvement différent de tous les mouvemens qui forment, ou qui détruisent les corps, une loi particuliere qui ne seroit la suite d'aucune loi observée dans les chocs des corps ; & alors l'esprit humain ne sortiroit du sein des élémens de la matiere, que par une loi particuliere, ou

tion d'une force ſupérieure à
ui les uniroit, ou ſi la même
formoit & décompoſoit les
élémentaires, elle ne ſeroit
ne cauſe aveugle & néceſſaire ;
force aveugle & néceſſaire qui
les élémens des corps, les
tous, comme une force aveu-
tendroit à les unir, les uni-
is.
leurs, l'ame humaine apper-
mpare des idées, les réunit,
épare, juge, raiſonne, agit,
pérations ne peuvent apparte-
êtres ſimples, qui compoſent
s-principes ou élémentaires.
droit, en effet, que cet être
n ſe plaçant au centre du cer-
quît toutes ces facultés, ou qu'il
ſſentiellement, & que ſa poſi-
centre où ſe réuniſſent les nerfs,
n'une condition néceſſaire pour
ctice.
tre ſimple ne peut en ſe pla-
centre du cerveau, devenir
d'appercevoir, de juger, de
r, puiſque la faculté de pen-
raiſonner dépend d'une diſ-
intérieure, qui ne peut être
ni du mouvement, ni d'au-

cune union des élémens de l'étendue, & que la force qui placeroit un être simple au centre des nerfs, ne produiroit dans cet être qu'une situation différente ou des mouvemens nouveaux.

Il n'eſt pas poſſible non plus de ſuppoſer que les êtres ſimples qui compoſent les corps, ont par eux-mêmes la faculté de penſer ; enſorte que, comme on l'a déja dit, la poſition d'un être ſimple au centre du cerveau ne fût qu'une condition néceſſaire pour l'exercice de ces facultés, à-peu-près comme un homme dont les yeux ſont ſains, a beſoin de la lumiere pour voir : cette poſition au centre où aboutiſſent les nerfs, ne ſeroit néceſſaire pour l'exercice de la faculté de penſer, que parcequ'elle ſeroit un moïen de tranſmettre à l'être ſimple placé au centre des nerfs, les impreſſions des corps extérieurs ; ainſi tous les êtres ſimples qui recevroient les impreſſions des corps étrangers, apperceyroient & raiſonneroient.

Les corps étrangers n'agiſſent ſur nos organes que par leur mouvement : leurs impreſſions ſur l'eſprit ſeroient donc des coups portés ſur l'être ſim-

au centre du cerveau : com-
tre ſimple ſeroit uni aux diffé-
rties, dont il ſeroit le centre,
ain qu'il porteroit, ſur tout
'environneroit, l'impreſſion
oit reçue : tous les êtres ſim-
au centre auroient donc des
ons comme l'être ſimple placé
e même, & raiſonneroient
lui : mais comme l'être ſim-
ſeroit au centre, ne tranſmet-
ais les impreſſions exactement
'il les auroit reçues, & qu'il
anſmettroit pas de la même
à tout ce qui l'environneroit,
ir qu'il y auroit dans chaque
pluſieurs ames qui auroient
ts différens & des interêts op-
comme elles répondroient tou-
s muſcles différens, l'empire
s humain ſeroit partagé entre
s puiſſances oppoſées ; on
dans chaque homme une eſ-
guerre inteſtine qui porteroit le
ers différens objets ſans regle
ſuite : ce ne ſeroit jamais le
le l'ame qui détermineroit les
mens du corps.
êtres ſimples qui compoſent le
umain ou le cerveau, n'ont

donc point eſſentiellement la faculté de penſer & de raiſonner, & l'ame humaine eſt eſſentiellement différente des élémens des corps, & de ceux du corps auquel elle eſt unie. Les principes de Leucippe, de Démocrite, d'Epicure & de Hobbes ſur la nature de l'ame, ſont donc abſolument faux; & Hobbes avance une choſe contraire à l'expérience & démentie par notre propre conſcience, lorſqu'il prétend que toutes les parties de la matiere ſont capable de penſer, qu'elles penſent même toutes, & que les différens dégrés d'intelligence dépendent de l'organiſation des corps auxquels elles ſont unies. Voïons préſentement ſi les ames humaines, quoiqu'eſſentiellement diſtinguées des élémens des corps, ne ſont cependant point confondues avec eux, & unies au corps humain par un mouvement aveugle & néceſſaire.

CHAP. II.

CHAPITRE II.

nion de l'eſprit humain au corps u'il anime, ne peut être l'ouvrage l'une force qui agit ſans deſſein & ans liberté.

y a de la liaiſon entre les mou- ıens du corps & les ſentimens de ıe ; il faut néceſſairement que cette ſon dépende d'une action récipro- de ces deux êtres, ou que les ſen- ens de l'ame, & les mouvemens corps ſe répondent ſans ſe produi- ; & dans ces deux ſuppoſitions, il t reconnoître que l'union de l'ame lu corps, eſt l'ouvrage d'une cauſe elligente.

ARTICLE I.

n'y a qu'une cauſe intelligente qui ait pû mettre entre les ſentimens de l'ame & les mouvemens du corps les rapports que nous voïons entr'eux.

Si les ſentimens de l'ame & les ouvemens du corps s'accompagnent ns ſe produire, il faut que les ſen-

timens que nous éprouvons, soient produits par l'action d'une cause étrangere à l'occasion des mouvemens du corps, ou qu'il y ait dans l'ame un principe actif, qui produise en elle des idées, des perceptions qui représentent les différens états du corps humain.

Si les sentimens de l'ame naissent en elle par l'action d'une cause étrangere, il faut nécessairement que cette cause soit intelligente : car 1° l'esprit étant essentiellement distingué de la matiere, les mouvemens du corps n'avoient aucune liaison naturelle avec les sentimens de l'ame, & il est impossible qu'une cause aveugle & nécessaire, fasse que deux choses qui n'ont point de liaison naturelle, s'accompagnent

S'il n'y avoit point de liaison naturelle entre les mouvemens du corps & les sentimens de l'ame, il n'y en avoit pas davantage entre un certain sentiment de l'ame & un autre sentiment, entre la sensation du froid & celle de la chaleur, qui se succedent ; ce n'est donc point par la nature même de l'ame, que la cause qui produit ses sentimens est déterminée à produire

ſentiment plutôt qu'un autre.
Enfin ce n'eſt point par ſa nature ne que cette cauſe eſt déterminée à duire les ſentimens de l'ame ; car ſqu'elle en produit ſucceſſivement e multitude qui s'éclipſent & renaiſ- it, il eſt clair que ſa nature ne la rroit pas à produire un ſentiment ıtôt qu'un autre : les loix ſelon leſ- elles elle les produit, ſont donc l'ef- : du choix, & cette cauſe eſt intelli- nte, parcequ'il n'y a qu'une intelli- nce qui puiſſe choiſir & déterminer ıtre une infinité de choſes également ɔſſibles, l'exiſtence de l'une plutôt ıe de l'autre, & lier enſemble deux ıoſes qui pouvoient ne point être nies.

Si on ſuppoſe dans l'ame un princi- e d'activité, qui indépendamment e toute cauſe étrangere, faſſe naître n elle des perceptions qui ſe ſuccé- lent & repréſentent les différens états lu monde viſible ; il eſt certain que ːet accord ou cette harmonie des per- ːeptions de l'ame & des mouvemens du corps, dépendroit d'une déter- mination particuliere de l'activité de l'ame.

L'activité de l'ame étoit ſuſceptible

d'une infinité de déterminations & de modifications différentes : ce n'eſt donc point par ſa nature qu'elle a l'activité qui produit l'ordre de ſes perceptions, elle l'a reçue d'une cauſe étrangere.

De cela même qu'un dégré d'activité ne lui eſt pas plus eſſentiel qu'un autre, la cauſe de qui elle tient ſon activité n'a pu être déterminée par la nature même de l'ame à lui donner un dégré d'activité plutôt qu'un autre.

D'ailleurs cette cauſe n'y a point été déterminée par ſa propre nature & néceſſairement, car alors toutes les ames auroient les mêmes perceptions; l'activité qui produit dans l'ame l'ordre de ſes perceptions, eſt donc l'effet d'une cauſe intelligente. Auſſi M. Leibnitz regardoit-il le ſyſtême de l'harmonie préétablie, comme une nouvelle preuve de l'exiſtence de Dieu. » Ce parfait accord de tant de ſubſtances, » dit-il, qui n'ont point de communication enſemble, ne ſauroit venir que de la cauſe commune (1),

(1) Journal des Savans. 1695, Juin.

ARTICLE II.

'a liaiſon des ſentimens de l'ame & les mouvemens du corps eſt produite ar une action réciproque de ces deux ubſtances, l'union de l'ame & du orps eſt l'ouvrage d'une cauſe in- elligente.

Tout le monde convient que l'ame on ſiége dans le cerveau : on n'a nt encore déterminé dans quelle tie elle réſide ; les opinions qui par- ent les Anatomiſtes ſur le ſiége de ne, ſont appuiées & combattues t des obſervations.

Il eſt donc bien plus raiſonnable de te avec M. de Haller, que le ſiége l'ame eſt le point où les nerfs ſe niſſent, que d'aſſurer qu'elle réſide ns la glande pineale, dans les corps iés, dans le corps calleux, &c : le ge de l'ame eſt le point du cerveau elle ſent les impreſſions qui ſe font ns les organes, & par conſéquent ns le point où les nerfs ſe réuniſſent, uiſqu'il n'y a de parties ſenſibles dans corps humain que les nerfs.

On a vû des animaux à qui l'on oit coupé la tête, s'agiter & marcher

pendant plusieurs heures (1) : un chien à qui M. Chirac avoit ôté la cervelle & même le cervelet, vécut pendant vingt-quatre heures (2) : des enfans même ont vécu plusieurs jours sans cervelet & sans cervelle (3). Enfin il est constant qu'en détruisant les différentes parties contenues dans la tête, telles que le cerveau, le cervelet, les corps canelés, le corps calleux ; la respiration, la circulation du sang & même le mouvement des membres continuent pendant quelque tems dans les animaux (4).

Il paroît donc qu'il faut distinguer dans l'homme des mouvemens vitaux, qui naissent d'une disposition méchanique des parties du corps humain & des mouvemens animaux, c'est-à-dire, des mouvemens produits par l'ordre ou par l'action de l'ame.

Nous avons vû que la vie de l'homme s'entretient par la circulation du sang, qui porte dans toutes les parties

(1) Wepferi de cicuta aquatica. Boyle de utilit. phil. experiment. Kaw de impetum faciente.

(2) Transactions philosophiques num. 226.

(3) Miscellanea curiosor. nat. dec. 1. an 3. obser. 179. p. 207.

(4) Zin, dissert. inauguralis medica sistens experimenta quædam circa corpus callosum, cerebellum, duram meningen in vivis animalibus instituta.

corps, une lymphe qui les nourrit.
peut donc conſiderer le corps hu-
in comme une machine hydrauli-
:, dont le ſang produit & entre-
it le mouvement.
Le ſang qui nourrit le corps hu-
in ſe diſſipe; & le corps ſe déſéche-
t comme une plante détachée de la
re, ſi de nouveau ſang ne prenoit
place de celui qui s'échappe par la
nſpiration. Pour réparer cette perte,
nature n'a point placé l'eſtomac de
omme, comme les racines des plan-
:, au milieu des ſucs propres à le
urrir. Les fruits ou les alimens qu'il
it manger ne viennent point s'offrir à
; beſoins ou à ſes mains, comme l'in-
ſte qui doit nourrir le polype, va ſe
ter entre ſes bras; il faut qu'il mar-
e & s'approche des fruits qui peuvent
nourrir, & qu'il les diſtingue d'une
ule de corps qu'il ne peut digérer
i qui lui ſeroient nuiſibles.
C'eſt ici que le pouvoir du mécha-
ſme finit, & que l'empire de l'ame
mmence : le mouvement du corps
rs un objet propre à le nourrir, &
choix que l'homme en fait, eſt la
ite d'un ſentiment ou d'une ſenſa-
n agréable; ce mouvement eſt donc

en effet produit par le principe qui ſent dans l'homme, ou par ſon ame.

L'ame humaine eſt donc unie à un corps, parceque l'action des objets ſur ſes organes, fait naître en elle des ſenſations agréables ou déſagréables & qu'elle peut éloigner ou approcher ſon corps de ces objets.

Pour cette union, il falloit que l'ame fût au centre des nerfs, & que de ce centre elle pût agir ſur les muſcles qui tranſportent le corps humain. L'ame étant eſſentiellement diſtinguée des élémens des corps, elle n'eſt point ſujette aux loix du mouvement, qui uniſſent & qui arrangent les corps; elle a donc été placée au centre des nerfs par une action différente de celle qui a formé les organes du corps humain; & l'union de l'ame & du corps n'eſt point une ſuite du mouvement qui agite la matiere ou qui forme les corps.

L'ame étant eſſentiellement diſtinguée des élémens de la matiere, elle n'avoit pas plus de rapport à une partie du corps qu'à une autre; il n'étoit donc pas néceſſaire qu'elle fût plutôt au centre du cerveau qu'au talon ou au coude; il n'y avoit point de raiſon ſuffiſante pour qu'elle fût placée au cen

e des nerfs, ſi la cauſe qui unit l'ame
: le corps, étoit une force qui eût
;i néceſſairement & ſans deſſein.

L'ame, placée au centre des nerfs,
:çoit les impreſſions de tout ce qui
git ſur ſes organes, & les corps uti-
es ou nuiſibles à la conſervation du
orps humain, produiſent des ſenti-
nens agréables ou des ſenſations dou-
oureuſes.

En recherchant quelle étoit la natu-
:e des ſenſations, nous avons vû que
e plaiſir ou la douleur naiſſoient des
perceptions variées ou uniformes, qui
coûtoient des efforts à l'ame ou qu'elle
acqueroit ſans ſe fatiguer : la cauſe qui
a uni l'ame & le corps, a donc telle-
ment diſpoſé les nerfs, par le moïen
deſquels l'ame reçoit l'impreſſion des
corps, que tout ce qui pouvoit nuire
à l'œconomie animale, troubloit l'or-
dre des perceptions de l'ame, la fati-
guoit & lui faiſoit reſſentir de la dou-
leur; il a donc fallu que cette cauſe ait
mis entre les organes deſtinés à l'en-
tretien de la vie du corps, & les nerfs,
une liaiſon conſtante; & il n'y a point
de raiſon ſuffiſante pour qu'une force
aveugle diſtribue les nerfs dans toutes
les parties du corps humain, de manie-

re que le dérangement de l'œconomie animale produiſe dans ces nerfs des mouvemens, qui portent à l'ame des perceptions confuſes & qui la mettent dans un état violent ou déſagréable.

Non ſeulement les impreſſions des alimens utiles à la conſervation du corps, produiſent des ſenſations agréables ou douloureuſes, mais encore l'ame affectée agréablement ou déſagréablement, agit ſur les muſcles qui tranſportent ſon corps, enſorte que l'impreſſion agréable ne l'éloigne jamais de l'objet qui la produit & ne le porte point vers celui dont l'impreſſion a cauſé de la douleur; il faut donc que l'effort de l'ame ſoit dirigé ſurement & conſtamment vers des reſſorts propres à approcher ou à éloigner le corps humain des objets nuiſibles ou agréables.

Cette détermination conſtante & efficace de l'effort de l'ame ſur les muſcles propres à éloigner le corps de objets nuiſibles à ſa ſanté, & à l'approcher de ceux qui peuvent la conſerver, n'a point de raiſon ſuffiſant dans une force qui agit néceſſairement ſans intelligence & ſans deſſein : car il falloit que de ce point indiviſible d

au, où l'ame réſide, il y eût une
té de routes qui portaſſent avec
s grande préciſion l'effort de l'a-
ſur un nombre infini de parties
entes ; il falloit que ces routes
ſent d'un centre & fiſſent mille
ıvolutions, ſe croiſaſſent & s'en-
aſſent ſouvent ſans ſe confon-
ce qui étoit impoſſible, ſi la for-
i a mis l'ame en communication
les muſcles, eût agi ſans intel-
ce & ſans deſſein.
effet, puiſque les routes ou les
qui portent l'effort de l'ame vers
uſcles, s'uniſſent, il falloit que la
qui unit l'ame au corps, tendît
ir ces nerfs : ſi cette force eut
veugle & néceſſaire, elle n'au-
ɔoint diviſé ces nerfs, & en ſup-
ıt qu'elle les eût diviſés, ils au-
t été confondus dans le cerveau,
en ne les obligeoit de ſe diviſer ;
ſe fuſſent diviſés en ſortant du
:au, il n'y avoit point de raiſon
qu'ils ſe diſtribuaſſent de la ma-
: propre à produire les mou-
ens du corps humain ; ainſi l'u-
de l'ame & du corps eſt l'ou-
e d'une puiſſance intelligente &

SECTION II.

De la puiſſance de l'eſprit humain.

SI l'homme reçoit de l'action d'une cauſe étrangere toutes ſes perceptions, tous ſes mouvemens, toutes ſes déterminations, il n'a aucun pouvoir, & parconſéquent aucune liberté, c'eſt une machine.

S'il eſt lui-même le principe de ſes actions, & qu'il ſoit tellement déterminé à agir, qu'il ſoit impoſſible qu'il n'agiſſe pas ou qu'il agiſſe autrement, l'homme eſt actif, mais il n'eſt pas libre, c'eſt un agent néceſſaire.

Mais lorſqu'on examine la nature de l'eſprit humain, on trouve qu'il a le pouvoir d'agir, & que ce pouvoir n'eſt pas tellement déterminé, qu'il ſoit impoſſible qu'il ne ſe détermine pas ou qu'il ſe détermine autrement. Ainſi non ſeulement l'homme eſt actif, mais encore il n'eſt pas déterminé néceſſairement a agir, il eſt libre.

CHAPITRE I.

/prit humain a le pouvoir d'agir.

N a prouvé que la matiere ne penſer, & qu'il falloit ſuppoſer l'homme un principe intelligent ıgué de ſon corps. Cette ſubſtance ligente & diſtinguée de la matie- connoît cependant les objets ma- ls, lorſqu'ils font impreſſion ſur ɔrganes du corps humain ; elle ɔare entre elles les différentes im- ons qu'elle reçoit, elle s'éleve à dées eſſentiellement différentes s impreſſions, elle croit produire mouvemens dans ſon corps, le porter ou le fixer.

ctivité de l'ame ſeroit démon- s'il étoit certain qu'elle produit ıouvemens dans ſon corps, qu'elle ɔare ſes propres perceptions, qu'elle connoiſſances qu'elle ne peut ac- r que par ſa propre activité, & ſentiment que nous avons de no- ctivité ne pouvoit ſe trouver un être purement paſſif. Tâchons ɔlir ces trois principes ſur des ncontestables.

ARTICLE I.

L'eſprit humain a le pouvoir de produire du mouvement.

L'homme, au moment de ſa naiſſance, donne des preuves de ſa ſenſibilité, tout ce qui l'environne porte ſur lui des atteintes douloureuſes, la lumiere même bleſſe ſes yeux, il les ferme, & par ce moïen il ſe ſépare en quelque ſorte d'un monde où tout lui paroît terrible & ſuſpect.

Il ne tarde pas à éprouver des beſoins qu'il ne connoiſſoit pas dans le ſein de ſa mere; il a faim; preſſé par ce ſentiment, il porte ſa main ou ſa bouche ſur tout ce qui l'environne.

L'enfant n'eſt pas toujours entre la terreur & le beſoin; conſidérons-le dans un tems où il n'eſt agité, ni par le ſentiment de la faim, ni par celui de la crainte.

Dans cet état de ſécurité & de ſatiété, on ne le voit point retomber dans l'état d'inertie d'où l'aiguillon du beſoin paroît l'avoir tiré; ſes yeux parcourent tous les objets qui l'environnent, il s'en approche, il les meſure avec ſes petites mains, il les

nſidere avec une attention ſérieuſe, lorſqu'il croit les connoître, il les itte pour en examiner de nouveaux. Le mouvement qui porte ainſi l'ennt vers ces différens objets, n'eſt ni ne ſuite du méchaniſme intérieur de on corps, puiſqu'il eſt ſans beſoin & ns douleur, ni un effet de l'action es objets ſur ſes organes, car cette ction fixeroit le corps de l'enfant, on e le verroit point paſſer d'un objet l'autre, comme on ne voit point le er, attiré par l'aimant, s'en détacher our s'unir à l'argent ou au marbre : es efforts de la curioſité partent donc mmédiatement de l'ame, & elle conient une force motrice.

Nous avons examiné l'homme ſorant, pour ainſi dire, des mains de la ature ; conſidérons-le préſentement vivant avec les autres hommes.

La ſociété ne ſubſiſte que par la ubordination : on y voit des ſupérieurs ui commandent aux autres hommes, & qui ſemblent animer leurs corps.

L'homme qui commande fait exécuer ſa volonté en parlant, c'eſt-à-dire, en formant des ſons; s'il eût parlé à les ſourds, ils n'euſſent point agi : la parole de cet homme n'eſt donc point

la cauſe du mouvement de ceux q
obéiſſent ; ſi ces hommes, ſans êt
ſourds, avoient ignoré la Langue de c
lui qui parloit, ils ſeroient reſtés in
mobiles ; ainſi ce n'eſt point l'impre
ſion faite ſur les organes ou ſur le ce
veau des hommes, qui produit leu
mouvemens, & il n'y a point de lia
ſon naturelle entre l'action de ceux q
obéiſſent & l'impreſſion que fait ſ
leurs organes & ſur leur cerveau,
voix de celui qui commande. Sa parc
ne produit le mouvement des homm
auxquels elle s'adreſſe, que comm
expreſſion de ſa volonté : or il n'y
qu'un eſprit qui puiſſe voir dans d
ſons articulés, le ſigne ou l'expreſſi
de la volonté ; le principe qui met
mouvement le corps des hommes au
quels on commande, eſt donc un pri
cipe intelligent ou un eſprit.

Si ces hommes auxquels on adre
des ordres, & qui entendent la La
gue de celui qui parle, euſſent été ind
pendans, ils auroient connu la volo
té de celui qui leur parloit ſans ſe d
placer : ce n'eſt donc point la conno
ſance ou la perception de la volonté
celui qui commande, qui a produit
mouvement de ceux qui obéiſſent.

Ces hommes indépendans qui n'au-
ient point obéi s'ils n'euſſent eû rien
craindre ou à eſperer de celui qui
ommandoit, agiſſent, ſi on leur pro-
ɔſe de grands avantages ; le principe
es mouvemens volontaires du corps
umain, eſt donc capable de bon[illegible]eur,
t il n'agit que pour être heureux.

Si pour déterminer ces hommes, on
ur eût propoſé des avantages chime-
iques, ou procuré des plaiſirs ſuivis
ar de grands maux, ils n'auroient
oint agi.

Puiſque ces hommes n'auroient agi
u'autant qu'ils auroient vu de grands
vantages attachés à leur travail, & de
a certitude dans les promeſſes qu'on
eur auroit faites, il eſt clair que c'eſt
e même principe qui apperçoit & qui
git ; l'ame humaine eſt donc la vraie
auſe des mouvem[illegible]volontaires.

Les Philoſophes q[illegible]ient la liber-
é, prétendent que tous ces mouve-
nens qu'on attribue à l'eſprit, ſont
'effet du pur méchaniſme ; pour le
omprendre, diſent-ils, il ne faut que
éfléchir ſur la maniere dont on ap-
rend une Langue à un enfant ; les pre-
niers ſons qui frappent ſon oreille &
on cerveau, ne ſont certainement que

des mouvemens ou de petits co portés ſur le principe du ſentime leſquels ne ſignifient rien par eux-i mes ; les nourrices accompagnent o nairement ces ſons de certains geſt & comme le corps humain eſt natu lement diſpoſé à l'imitation, l'enf fait les mêmes mouvemens qu'il faire ; les ſons qu'il entend & mouvemens qu'il voit, s'accom gnent, ſans que l'ame les ordonne

Il eſt certain que pour produire effet dans l'enfant, la nourrice fait que mettre par ſes paroles & ſes geſtes une diſpoſition nouv dans le cerveau. Comme nous voïons point le changement qu'ell produit dans la communication nerfs & dans le méchaniſme de tête, nous jugeons que l'on a agi l'ame de l'enf[illegible] qu'elle comma le mouvemen[illegible] il fait, lorſqu'on parle. Mais un homme qui auroit voir ce qui s'eſt paſſé dans l'enfa n'auroit apperçu qu'une nouvelle poſition dans ſon cerveau & dans muſcles.

Il eſt aiſé, continuent ces Philo phes d'appliquer ces principes aux f qui ſervent de fondement au ſentim

attribue à l'action de l'eſprit les
vemens volontaires.
rſqu'on a appris le François, par
ple, à un homme, on a dévelop-
mis en état d'agir une infinité de
ts qui ſont reſtés immobiles &
ne paralytiques dans le cerveau
lui qui ignore cette Langue, &
'ont aucune communication avec
ide qui produit le mouvement :
role de celui qui commande &
arle dans une Langue inconnue,
et point en mouvement les reſ-
qui tranſportent le corps de l'hom-
i qui il parle ; il ne doit point
obéi.
i contraire dans celui qui entend
ngue de l'homme qui commande,
ots qui peignent la récompenſe,
ient des cordes qui mettent le
: en mouvement, & l'homme

ais ſi cet homme eſt indépendant,
béit pas, parceque ſon indépen-
e fait que jamais les paroles de
qui parle, n'ont été jointes au
vement qu'on lui commande :
parole ne frappe point les reſſorts
mettent le corps en mouvement,
uoiqu'il l'entende, il n'agira pas.

L'ame & les ſpectateurs, qui ne voient ni les préparations que produit l'éducation, ni le méchaniſme du cerveau & les communications des mouvemens pratiquées par l'inſtruction ou par l'éducation, attribuent à un principe intérieur, ce qui n'eſt que l'effet des impreſſions du dehors.

Tels ſont les principes des Philoſophes, qui attribuent au ſeul méchaniſme tous les mouvemens du corps humain. Pour en ſentir la fauſſeté, il ne faut que ſe rappeller, 1° que l'éducation & l'inſtruction ne produiſent point dans l'homme la faculté de ſe mouvoir, & qu'il la tient de la nature; 2° que dans les hommes ſans inſtruction, cette faculté eſt déterminée à agir par le beſoin, d'où il ſuit que ce n'eſt point comme impulſion méchanique que les mots excitent le mouvement dans l'homme, mais comme ſigne d'un objet propre à le rendre heureux ou à le garantir du malheur, & que le principe qui veut être heureux, ou l'eſprit, eſt la vraie cauſe des mouvemens, qu'on nomme volontaires; 3° que ſi ces mouvemens étoient l'effet d'une diſpoſition méchanique, produite par l'éducation, &

ſe en action par l'image d'un ob-
: agréable qui ſe retrace, le même
ot produiroit toujours dans l'homme
même mouvement, comme il arri-
: dans les animaux que l'on inſtruit,
ıt l'animal ne raiſonne jamais dans
ette eſpece de mouvement.

ARTICLE II.

'eſprit humain a le pouvoir de comparer les différens objets qui font impreſſion ſur lui, & de donner à ſes ſenſations un ordre & une diſpoſition qui ne peuvent être l'effet du méchaniſme des organes.

Les différens objets qui nous envi-
ronnent, agiſſent ſur nos ſens & produi-
ſent dans l'eſprit des ſentimens ou des
erceptions que nous comparons, &
lont nous connoiſſons les rapports
'égalité ou d'inégalité, de reſſem-
lance ou de différence.

Il faut néceſſairement que cette
onnoiſſance ſoit l'effet de l'impreſſion
les objets, ou l'ouvrage de l'eſprit.

Les rapports que les objets ont en-
r'eux, ne ſont point ces objets mê-
mes; le rapport d'un cube d'un pied
à un cube de deux pieds, n'eſt point
la perception de ce cube; nous pour-

rions connoître un cube d'un pied ſans connoître un cube de deux pieds & connoître ces deux corps, ſans voir leurs rapports. La comparaiſon que nous faiſons, & qui conduit à cette connoiſſance, eſt donc une action de l'eſprit.

Comme tout eſt en mouvement dans la nature, tout ce qui nous environne agit en même-tems ſur nos organes, & s'efforce, pour ainſi dire de pénétrer juſqu'au principe du ſentiment : au milieu de cette multitude infinie de chocs différens, tantôt l'ame partage ſon attention entre tous les objets, d'autres fois elle les conſidere ſucceſſivement & à différentes repriſes, quelquefois elle s'attache à un ſeul objet & devient inſenſible à tous les autres, qui agiſſent cependant tous ſur le ſiége du ſentiment auſſi bien que l'objet préféré.

Si l'ame étoit abſolument paſſive ſous l'impreſſion des objets, & qu'elle n'eût d'action que par eux, elle connoîtroit tout ce qui agiroit ſur le ſiége du ſentiment, parce qu'alors l'action d'un objet ſur le *ſenſorium*, la perception de cet objet & l'attention de l'ame à cette perception, ſeroient ef-

ellement liées l'une à l'autre.
ns cette ſuppoſition, pour que l'at-
on de l'ame ſe portât toute entiere,
n objet, il faudroit que par ſon ac-
ſur nos ſens, il empêchât celle de
les autres corps d'arriver au ſiége
ntiment, ce qui eſt peut-être vrai,
u'on eſt dans un état de fureur,
un délire, dans un accès de paſ-
, mais ce qui eſt certainement faux
; un homme qui contemple tran-
lement un ſpectacle, une aſſemblée,
ardin, un païſage, un tableau : il
toutes les perſonnes qui compo-
l'aſſemblée, il connoît toutes les
ies d'un tableau qu'il a ſous les
x; ſi l'ame tenoit ſon activité du
ivement produit dans ſes organes,
u'elle n'eût qu'une force de réac-
ı, il eſt évident qu'elle verroit à-
-près également tous ces objets &
ne vûe confuſe, qui ne lui en re-
ſenteroit aucun diſtinctement : c'eſt
ıc dans l'ame même que réſide la
ce qui fixe ſon attention à ſes pro-
s perceptions, & qui la porte ſuc-
ſivement & à ſon gré, ſur les diffé-
ıs objets qui frappent ſes organes.
Les objets extérieurs agiſſent tous à
fois ſur nos ſens; toutes nos ſenſa-

tions s'aſſemblent pêle-mêle dans
memoire, s'y accumulent, pour a
dire, en déſordre, & doivent s'off
l'eſprit dans la même confuſion : c
ment donc les Poëtes & les Pein
euroient-ils formé des tableaux,
réuniſſent des objets que la nature
jamais réunis, où elle eſt corrig
annoblie, &, pour ainſi dire,
grandie, ſi l'eſprit n'avoit pas la fa
té de rejetter, de rapprocher, d'ar
ger à ſon gré, les impreſſions c
reçoit des corps étrangers ?

Si l'eſprit reçoit des objets extéri
toute ſon activité, il faut néceſſa
ment que ces tableaux ſoient tr
dans le cerveau, par les objets mê
qui agiſſent ſur nos ſens ; mais com
une multitude infinie d'objets, di
rens de ceux qui entrent dans la com
ſition du tableau, va ſe peindre
même-tems ſur le fond de l'œil &
graver dans le cerveau, il eſt clair
dans la ſuppoſition où l'ame ſe
ſans activité, le tableau ne pourroit
former, que parceque le tems ne l
ſeroit ſubſiſter dans le cerveau que
traces des objets qui entrent dans
compoſition de ce tableau, & e
ceroit tous les autres, ce qui eſt

tierem

rement contraire à l'expérience.

Combien ne faut-il pas changer, effacer, rétablir, pour former un plan régulier, pour

Que chaque choſe y ſoit miſe en ſon lieu;
Que le début, la fin, répondent au milieu;
Que d'un art délicat, les pieces aſſorties,
N'y forment qu'un ſeul tout de diverſes parties;
Que jamais du ſujet, le diſcours s'écartant,
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant (1).

Si l'eſprit ne fait entrer dans ſes tableaux, que les objets dont les traces ſe conſervent dans le cerveau, pourquoi fait-on tant d'efforts pour écarter les circonſtances inutiles qui s'efforcent d'entrer? pourquoi n'y at-il pas d'homme vrai, qui en racontant des faits qu'il a vûs ou entendus, n'ait rejetté une foule de petites circonſtances, propres à rendre ſon recit plus agréable ou plus intéreſſant, & qui venoient, pour ainſi dire, ſe placer d'elles-mêmes ſur ſes levres? attribuera-t-on à l'action des objets extérieurs, le choix que l'eſprit fait de ces circonſtances vraies, &

(1) Boileau, Art poëtique, chant 1.

l'excluſion qu'il donne aux fauſſes? cela eſt ainſi, pourquoi voit-on c hommes qui alterent tout ce qu'ils vû ou entendu ?

ARTICLE II.

Nous avons des connoiſſances & idées qui ſuppoſent que l'eſprit actif.

Pour nous aſſurer que nous a des idées qui ne peuvent être l'eff l'organiſation, réflechiſſons un mo ſur le progrès de nos connoiſſance

Les objets que l'eſprit compare giſſent pas tous à la fois ſur les nes ; leurs impreſſions ſe ſuccec & après qu'ils ont ceſſé d'agir, image ne s'éclipſe pas, nous c nuons de les appercevoir, mais no les appercevons plus comme préſe

Si l'ame étoit purement paſſive la connoiſſance qu'elle a des objet agiſſent ſur ſes organes, elle v tout préſent, parcequ'il n'y a d'action qui repréſente le paſſé ; pourrions tout au plus voir les m corps, agiſſant avec plus ou moi force, ce qui n'eſt point voir une ſe abſente ; puiſque ce qui agit ef

ſent, & fait une impreſſion actuelle : l'eſprit n'eut donc pû acquérir l'idée du paſſé & celle du tems, s'il n'avoit pû produire des connoiſſances ou des idées abſolument différentes de l'impreſſion que les objets font ſur ſes organes.

Souvent l'eſprit ne compare pas entr'eux les objets, tels qu'il les apperçoit, mais ſeulement quelqu'une de leurs propriétés ; c'eſt ainſi que le Géometre qui meſure deux lignes, ne compare que leur longueur, ſans faire attention à leur largeur ; or ſi l'eſprit étoit purement paſſif dans la comparaiſon des objets, il ne pourroit les comparer que comme il les voit, & comme il n'apperçoit point de longueur ſans largeur, jamais il ne pourroit comparer la longueur ſans voir la largeur, jamais nous n'aurions pû faire d'abſtractions.

Non ſeulement nous avons l'idée du tems, & nous formons des abſtractions ; il eſt encore certain que nous avons des connoiſſances, qu'on peut avec M. Locke, nommer habituelles, » par le moïen deſquelles, l'eſprit » aïant été une fois convaincu, con» ſerve le ſouvenir de la conviction,

» ſans en retenir les preuves : ai
» continue M. Locke, un homm
» ſe ſouvient certainement qu'il
» une fois d'une maniere démor
» tive, que les *trois angles d'un t*
» *gle ſont égaux à deux angles dr*
» eſt aſſuré qu'il connoît la véri
» cette propoſition, parcequ'i
» ſauroit en douter .... Quicon
» vû & apperçu clairement la dé
» tration de cette vérité, connoî
» cette propoſition eſt véritable ;
» même que la démonſtration l
» ſi bien échappée de l'eſprit,
» ne la voit plus, & que peut-ê
» ne ſauroit ſe la rappeller ; mai
» connoît d'une autre maniere
» ne faiſoit auparavant. Il appe
» la convenance des deux idée
» ſont jointes dans cette propoſi
» mais c'eſt par l'intervention
» tres idées que celles qui ont
» mierement produit cette percep
» il ſe ſouvient, c'eſt à-dire, il
» noît (car le reſſouvenir n'eſt
» choſe que le renouvellement
» choſe paſſée), qu'il a été une
» aſſuré de la vérité de cette pro
» tion, que *les trois angles*
» *triangle ſont égaux à deux d*

immutabilité des mêmes rapports
tre les mêmes choſes immuables,
préſentement l'idée qui fait voir,
e ſi les trois angles d'un triangle
t été une fois égaux à deux droits,
ne ceſſeront jamais d'être égaux
leux droits. D'où il s'enſuit cer-
nement, que ce qui a été une
s véritable, eſt toujours vrai dans
même cas : ... c'eſt ſur ce fon-
nent, que dans les mathémati-
es, les démonſtrations particu-
es fourniſſent des connoiſſances
iérales. En effet ſi la connoiſſan-
n'étoit pas ſi fort établie ſur cet-
erception, que les mêmes idées
vent toujours avoir les mêmes
ports ; il ne pourroit y avoir au-
ie connoiſſance des propoſitions
iérales dans les mathémati-
s (1) «.

tte connoiſſance habituelle que
ivons, que *les trois angles d'un*
le ſont égaux à deux angles droits,
ême que les preuves qui nous y
nduits, ne ſont plus préſentes à
t, eſt donc fondée : 1° ſur le
nent de la conviction qu'on a

(1) Locke, Eſſai ſur l'entendement humain. l. 4.

éprouvée, lorſqu'on a connu que les trois angles d'un triangle, ſont égaux à deux angles droits : 2° ſur la perception par laquelle l'ame connoît que les mêmes idées doivent toujours avoir les mêmes rapports.

Le ſentiment de la conviction que l'on a éprouvée, ne repréſente, ni une figure, ni un mouvement ; comment donc l'éprouverions nous, ſi toutes les perceptions de l'ame étoient produites par l'action des corps ſur nos organes ?

La perception par laquelle l'ame eſt aſſurée que les mêmes idées doivent toujours avoir les mêmes rapports, eſt évidemment un réſultat ou un principe général produit par l'eſprit ; car cette perception ne repréſentant, ni une action particuliere, ni une figure, ni un mouvement ; il eſt évident qu'elle ne peut être produite par l'action des corps ſur nos organes, & que l'eſprit ne ſe ſeroit jamais élevé à des vérités générales, s'il n'avoit en lui-même la faculté de produire des connoiſſances, des idées (1).

(1) Ces principes ſur l'activité de l'ame, ſont vrais, ſoit qu'elle forme elle-même ſes idées, ſoit qu'elle les découvre dans un être qui les contient.

Enfin les progrès de l'esprit humain, les arts & les sciences, prouvent que nous ne sommes pas des êtres purement passifs ; si nous étions privés de toute activité, nous ne pourrions connoître que les corps qui agiroient actuellement sur nos organes ; nous n'aurions jamais pû connoître que des objets particuliers ; nous aurions été incapables de découvrir des vérités qui demandent une longue suite de raisonnemens : car » un entendement » aussi borné que le nôtre, dit M. » Locke, n'étant capable de pen» ser clairement & distinctement qu'à » une seule chose à la fois, si les » hommes ne connoissoient que ce » qui est l'objet actuel de leurs pen» sées, ils seroient tous extrêmement » ignorants, & celui qui connoîtroit » le plus, ne connoîtroit qu'une seu» le vérité : car il n'est capable d'en » considerer qu'une seule à la fois (1). Si nous étions sans activité, nous serions encore réduits, comme les animaux, aux seules connoissances propres à satisfaire les besoins qui naissent de l'organisation du corps.

(1) Locke, Essai sur l'entendement humain. l. 4. c. 1. § 1.

Par tout ce que nous venons de dire ſur l'activité de l'ame, on voit aiſément que les principes de Collins ſur la nature des opérations de l'entendement ſont faux, & qu'il n'avoit pas bien entendu la queſtion qu'il traitoit. Ce Philoſophe prétend que nous ne ſommes libres, ni à l'égard de nos perceptions, ni à l'égard de nos jugemens; parceque nous ne pouvons nous empêcher, ni de ſentir que nous penſons, ni de recevoir les impreſſions des objets qui agiſſent ſur nous, ni de juger de ces objets, autrement que ſur le dégré d'évidence que nous avons (1).

Mais ce n'eſt pas là l'objet de la queſtion : on ne prétend pas que l'ame puiſſe abſolument s'empêcher de ſentir l'action des corps ſur ſes organes : mais qu'elle peut ſe rendre plus ou moins attentive aux impreſſions qu'elle reçoit; qu'elle peut même y être inſenſible, lorſqu'elles ſont moderées ou foibles; qu'elle peut les réunir & les arranger autrement qu'elles ne le ſont dans le cerveau par l'action des corps ſur nos organes : que par conſéquent dans nos idées

(1) Voïez les principes de Collins. tom. 1. p. 327.

tout n'eſt pas l'ouvrage du mouvement des corps ſur nos ſens.

D'ailleurs, pour que l'ame ſoit active dans ſes jugemens, il n'eſt pas néceſſaire qu'elle puiſſe juger contre les apparences, ou contre l'évidence, il ſuffit qu'elle puiſſe par une force dont elle eſt le principe, porter ſon attention ſur les différentes faces des objets : en un mot pour qu'il ſoit certain que l'ame eſt active dans les opérations de l'entendement, il ſuffit que nous aïons des connoiſſances & des idées qui ne peuvent naître du méchaniſme des organes & du mouvement des corps ſur nos ſens, comme nous l'avons prouvé d'une maniere inconteſtable.

C'eſt injuſtement que Collins s'efforce d'étaïer ſon ſentiment de l'autorité de M. Locke : ce Métaphyſicien reconnoît expreſſément tout ce que nous avons dit ſur l'activité de l'ame ; » le » ſouverain auteur de notre être, dit-» il, dont la ſageſſe eſt infinie, nous a » donné la puiſſance de mouvoir dif-» férentes parties de notre corps, ou » de les tenir en repos, comme il » nous plaît, & par ce mouvement » que nous leur imprimons, de nous

» mouvoir, & de mouvoir les corps
» contigus, en quoi consistent toutes
» les actions du corps. Il a aussi donné
» à notre esprit le pouvoir de choisir
» en différentes rencontres, entre les
» idées, celles qu'il veut faire le sujet
» de ses pensées, & de s'appliquer
» avec une attention particuliere à
» la recherche de tel ou tel sujet (1).

L'activité de l'ame est au reste, de nature à être reconnue indépendamment de toute autorité, & nous osons dire, qu'il ne faut que rentrer en soi-même, pour sentir la vérité des principes que nous avons établis à cet égard.

ARTICLE III.

Le sentiment de notre activité, suppose que notre esprit est effectivement actif.

Nous croïons que nous agissons, & que nous sommes libres: ce sentiment, (qu'on le regarde comme une illusion, ou comme une vérité) ne peut exister dans l'esprit, si l'homme est absolument passif, & seulement capable de recevoir les impressions des corps

(1) Locke, Essai sur l'entendement humain. l. 2, c. 7. § 3.

ıgers, & de les communiquer : dans ce ſyſtême, les ſentimens de rit ne ſont que des impreſſions s ſur lui par le mouvement des s : il ne peut donc ſentir que l'ac- des objets extérieurs, & il ne ſe trouver dans l'ame aucune pen- qui n'ait rapport à quelqu'objet ex- ur comme à ſa cauſe ; elle ne peut rer le ſentiment de ſon action, de i de l'impreſſion qui la cauſe ; elle eut pas plus ſe ſouſtraire à ce ſen- nt qu'elle peut ſe dérober à l'ac- des corps qui frappent ſes or- s : elle verroit donc toujours action comme l'effet d'une cauſe ngere, qui ne pourroit ſe cacher le.

'eſprit pourroit ignorer par quels ens cette cauſe étrangere produit mouvemens & les inclinations l éprouve ; mais il ne pourroit iſſimuler que ſes mouvemens, ſes ts, ſes déterminations, ſont l'effet ıe force indépendante de lui ; ainſi ; les ſympathies & dans les antipa- s, l'ame ne connoît point préciſé- ıt, ce qui produit ſon goût ou ſon rſion, & cependant elle ne ſe re- le point comme le principe de ces

ſentimens, elle les attribue à une
ſe étrangere.

Dans les principes de Hobbes &
Philoſophes que je combats ici, t
les déterminations de la volont
roient des ſympathies, ou des an
thies, c'eſt-à-dire, des impreſ
dont elle ne pourroit détailler le
mais qu'elle rapporteroit néceſſ
ment à des cauſes étrangeres : i
auroit donc dans ces principes
ne raiſon ſuffiſante du ſentimen
nous avons, que nous agiſſons, &
nous ſommes le principe de nc
tions.

Spinoſa, Bayle, Collins, l'A
anonyme du Traité de la Liberté
connoiſſent l'exiſtence de ce
ment, mais ils prétendent qu'il
roit ſe trouver dans un eſprit q
ſeroit ni libre, ni actif. Un
ve, diſent-ils, ne ſe croit point l
parcequ'il ſent qu'il fait malg
ce qu'il fait, & parcequ'il conn
cauſe étrangere qui le force d'agir
il ſe croiroit libre, s'il ſe pouvoi
qu'il ne connût point ſon maît
qu'il exécutât ſes ordres ſans le ſa
& que ces ordres fuſſent toujour
formes à ſon inclination : les hor

ſe ſont trouvés en cet état ; ils ne ſavent point que les impreſſions des corps étrangers ſont naître leurs penſées & toutes leurs diverſes volontés ; & les ordres qu'ils reçoivent, pour ainſi dire, de tous les objets, ſont toujours conformes à leurs inclinations, puiſqu'ils cauſent l'inclination même ; ainſi l'ame croit ſe déterminer elle-même, parcequ'elle ne connoît en aucune maniere le principe étranger de ſa détermination (1).

Examinons cette difficulté, & voïons ſi l'exemple de l'eſclave peut conclure quelque choſe contre la conſcience ou le ſentiment de la liberté.

Ou cet eſclave connoîtroit les ordres de ſon maître, & agiroit en conſéquence ; ou il n'en auroit aucune connoiſſance : s'il ne connoiſſoit point les ordres de ſon maître, il ne lui obéiroit point, il agiroit par lui-même, il ſeroit en effet libre & maître de ſes actions ; s'il connoiſſoit les ordres de ſon maître, & qu'il agît pour les exécuter, il ne pourroit alors ignorer

(1) Traité de la liberté, diviſé en quatre parties. Bayle a préſenté cette même difficulté ſous une multitude de faces différentes, qu'il eſt inutile de rapporter, parceque tous ſes raiſonnemens rentrent dans les principes qu'on vient d'expoſer.

qu'il n'agit que pour obéir à ſon maître, ni parconſéquent ſe perſuader qu'il eſt libre & qu'il n'obéit à perſonne : on ne peut donc ſuppoſer d'eſclave qui obéiſſe à un maître & qui ſe croie libre.

Il en ſeroit de même de l'ame, par rapport aux impreſſions des corps étrangers : ou l'ame ſentiroit ces impreſſions, ou elle ne les ſentiroit pas ; ſi elle ne ſentoit pas ces impreſſions, elle n'agiroit pas, parceque ſi ces impreſſions n'étoient pas ſenties, elles n'exiſteroient point par rapport à l'ame, & parconſéquent elles ne produiroient aucune action ; ſi l'ame ſentoit ces impreſſions, alors elle connoîtroit qu'elle ne fait que leur obéir, elle ne pourroit croire qu'elle eſt le principe de ſes actions, elle les rapporteroit néceſſairement aux impreſſions qu'elle recevroit comme à leur cauſe ; tout ce que l'ame peut ignorer dans les impreſſions qu'elle reçoit, c'eſt la maniere dont les objets agiſſent, mais elle ne peut ignorer leur action ; il n'eſt pas poſſible qu'elle croie qu'elle n'eſt pas déterminée, tant qu'elle ſent la force qui la détermine, & elle la ſentiroit toujours dans les principes des

hiloſophes que nous combattons.

On n'a pas plus de raiſon d'attribuer à une eſpece d'équilibre, entre les impreſſions des corps étrangers, l'état de ſuſpenſion où l'ame ſe trouve lorſqu'elle délibere ; car les mouvemens imprimés à l'eſprit, ont des déterminations ſemblables ou contraires ; ſi les déterminations ſont ſemblables, elles ne peuvent produire dans l'ame des volontés différentes, ni par conſéquent l'état d'irréſolution où elle ſe trouve, lorſqu'elle délibere ; ſi elles ſont contraires, leurs forces ſont égales ou inégales ; ſi les forces ſont inégales, alors l'ame éprouve deux ſentimens contraires, l'un plus fort & l'autre plus foible, & il n'y a pas de matiere de délibération.

Si les forces contraires qui agiſſent ſur l'eſprit ſont égales, l'ame ne ſera point déterminée, elle éprouvera tout au plus deux ſentimens oppoſés, mais ſans être déterminée à rien, puiſque la détermination ou l'acte de la volonté, n'eſt qu'une impulſion ou un mouvement du principe du ſentiment vers un certain côté : or quand l'ame délibere, elle eſt tantôt déterminée à un parti & tantôt à un autre ; il n'y

auroit donc point de délibération, ſi les mouvemens imprimés au cerveau ou au principe du ſentiment étoient égaux & contraires.

Enfin ſi ces mouvemens étoient tantôt égaux & tantôt inégaux, l'ame ſeroit, à la vérité, déterminée tantôt à un parti & tantôt à un autre, mais comme elle ne pourroit ſéparer les déterminations ſucceſſives des impreſſions qui les auroient produites, elle ſe verroit déterminée par ces impreſſions & non pas par ſa force; elle ne ſe croiroit donc point libre : le ſouvenir du paſſage d'un parti à un autre, feroit ſentir à l'ame qu'elle peut être déterminée, mais il ne lui feroit pas voir que dans le tems qu'elle s'eſt fixée à un parti, elle avoit la force de réſiſter à l'impreſſion qui la determinoit. Ainſi les Philoſopes, qui attribuent tous les ſentimens de l'ame, aux impreſſions des corps étrangers, ne peuvent donner de raiſon ſuffiſante du ſentiment intérieur de notre activité & de celui de notre liberté: leur ſentiment ſur le principe des actions humaines, eſt contraire à notre propre conſcience & démenti par les faits; il faut reconnoître que le principe du ſentiment eſt actif.

HAPITRE II.

it humain agit avec liberté.

ME rien n'eſt ſans une raiſon
; l'eſprit humain avec le pou-
ir, n'agiroit jamais, & il ne
s une action plutôt qu'une
'il n'avoit une raiſon d'agir,
d'une maniere plutôt que d'u-
; cette raiſon d'agir eſt ce
mme motif.
ie la liberté eſt le pouvoir d'a-
e ne point agir, ſi l'homme
nent déterminé par le motif
ctions, qu'il ſoit impoſſible
iſſe pas, ou qu'il agiſſe autre-
omme eſt un agent néceſſaire;
ſt libre, ſi lorſqu'il agit, il n'eſt
ment déterminé par ſes mo-
'il ſoit impoſſible qu'il ne ſe
ie pas ou qu'il ſe détermine
it.
omme étoit exempt de dou-
privé de plaiſir, il ſeroit ſans
ient & ſans dégout pour la
ie préféreroit point l'exiſtence
t, parcequ'il ne ſeroit pas

meilleur pour lui d'exiſter ou de ne pas exiſter ; il n'auroit aucune raiſon de conſerver ſon exiſtence ou d'agir, & il n'agiroit point.

Mais ſi l'homme étoit exempt de douleur & reſſentoit du plaiſir, il aimeroit ſon exiſtence, il ſouhaiteroit de la conſerver, il auroit une raiſon d'agir.

La nature n'a pas condamné l'homme à ſouffrir ſans relâche ; il peut être ſans douleur & goûter du plaiſir, il peut donc être heureux, ſouhaiter de conſerver ſon exiſtence, & avoir une raiſon d'agir.

L'homme ne peut préférer la privation du plaiſir au ſentiment du plaiſir ; il veut donc néceſſairement être heureux, & il n'eſt pas libre de ne point agir pour ſe rendre heureux : il ne peut conſerver ſon exiſtence ſans le ſecours des objets extérieurs ; il eſt donc néceſſaire qu'il ſe porte vers eux & qu'il les recherche.

Le principe qui agit dans l'homme n'agit que pour être heureux ; il ne peut donc ſe déterminer vers un objet que parcequ'il apperçoit du rapport entre cet objet & ſon bonheur, & ce rapport apperçu, eſt le motif qui détermine.

ue l'homme veut néceſſaire-
re heureux, & qu'il ne ſe dé-
à agir, que parcequ'il apper-
rapports entre l'objet de ſon
& ſon bonheur, il pourra ſe
ner à une action, s'il voit
lui procure un objet qui a du
avec ſon bonheur, & il eſt
ble qu'il ne ſe détermine pas
ſi cet objet eſt eſſentiel à ſon
r : mais par cela même qu'il
que pour être heureux, il ne
s déterminé néceſſairement à
tion, s'il apperçoit qu'elle lui
un objet qui n'eſt point eſſen-
ſon bonheur, quoiqu'il ſoit
à exciter en lui du plaiſir :
ie ſeroit donc libre s'il y avoit
ets agréables, qui ne fuſſent
ſſentiels à ſon bonheur, &
it le pouvoir de le connoître.
à ces deux points que ſe réduit
ement toute la queſtion de la
; & je vais prouver qu'il y a des
ui ne ſont point néceſſaires au

principe de toutes ſes déterminati
à cet égard.

ARTICLE I.

*Il y a des objets agréables qui ne
point eſſentiels au bonheur de l'
me.*

Il faut que l'homme pour être
reux, ſoit ſans douleur & reſſent
plaiſir ; les différens objets dc
eſt environné, ne peuvent donc co
buer à ſon bonheur, qu'en lui proc
du plaiſir ou en le garantiſſant
douleur, & il y a beaucoup d'c
agréables qui ne ſont point néceſ
pour garantir l'homme de la do
ou pour lui procurer les plaiſirs
lui rendent ſon exiſtence agréab
précieuſe.

§ I.

*Il y a des objets agréables qui ne
point néceſſaires pour garantir l'
me de la douleur.*

L'homme eſt un eſprit uni
corps organiſé ; enſorte que to
qui altere l'organiſation du c
excite de la douleur dans l'eſprit ;

qui eſt néceſſaire pour la con-
n des organes du corps, eſt
:e au bonheur de l'homme.
aniſation du corps humain
ent par le mouvement du ſang,
ligne, diſtribue à chacune des
es ſucs propres à l'entretenir,
e dans le cerveau les eſprits
: qui donnent de l'action à
machine, & ſans leſquels
e ſeroit ſans mouvement &
.
ng qui entretient la vie ſe diſ-
l'organiſation ceſſeroit, s'il
éparé par la nutrition; ainſi ce
néceſſaire pour nourrir l'hom-
néceſſaire à ſon bonheur.
ie eſt averti de la néceſſité de
paration, par le ſentiment de
il mange, & tout ce qui ſe di-
nourrit.
imens dont l'homme ſe nour-
itent en lui des ſenſations
s; mais pour que l'homme
:iſſe d'un aliment, il n'eſt
ceſſaire que les ſenſations que
ient excite, aient un certain
e vivacité, de fineſſe, ou
ſoient extrêmement variées,
; ce n'eſt point pour ſe procu-

rer ces ſenſations que l'homme n
ge, mais pour faire ceſſer le ſenti
douloureux de la faim ; lorſqu'il n
ge, il ne deſire que de ſatisfai
beſoin ou de réparer le dérange
de l'organiſation, & ce qui not
ſuffit pour remplir toutes ces
d'ailleurs lorſque l'homme atten
dre du beſoin pour manger, to
alimens excitent des ſenſations
près également agréables, & e
eſt une infinité d'hommes cont
heureux, avec des alimens con
& ſimples : ainſi les alimens ne ſ
ceſſaires pour le bonheur de l'ho
que parcequ'ils conſervent la
l'organiſation, & comme tout qu
gere ſuffit pour entretenir la vie
ce que la faim n'exige point,
n'eſt point eſſentiel pour digere
point néceſſaire au bonheur.

Ainſi ces mets ſi rares, ſi
chés & préparés avec tant de
de dépenſe, ne ſont point néc
pour nourrir l'homme, & tout
les procure, n'eſt point néceſſai
ſon bonheur : l'eſtomac, dit Se
n'entend point raiſon ſur ſes b
mais il eſt aiſé de le contenter ; i
ce qu'on lui doit, mais il ne de

ais même ce qu'on pourroit lui
ner (1).
'organiſation du corps n'eſt pas
rée ſeulement par le défaut de
rriture ; l'intemperie des ſaiſons
nge l'œconomie animale & cauſe
la douleur ; il faut donc que l'hom-
pour n'être pas malheureux, ait
reſſources contre le froid & con-
la chaleur : il eſt inutile de prouver
dans les ſociétés policées, on eſt
ſur ce point beaucoup au-delà des
nes des beſoins de la nature ; il eſt
r que tous les objets du luxe & du
e ne ſont point néceſſaires pour
antir les hommes de la douleur, &
on peut en être exempt & avoir des
anes bien diſpoſés, ſans le ſecours de
tce que le luxe & le faſte ont inventé.

§ II.

y a beaucoup d'objets agréables à l'homme, qui ne ſont point néceſſaires pour lui procurer le plaiſir ſans lequel il n'a point une exiſtence agréable.

Si l'homme reſſentoit une douleur ontinuelle & inévitable, l'exiſtence

(1) Seneque, Epiſt. 21.

ſeroit un malheur, il ſouhaiteroi
ne point être & feroit des efforts
le néant : s'il étoit ſans douleur &
capable de plaiſir, l'exiſtence ne ſ
point un bien ; mais il n'auroit au
raiſon de ſouhaiter de ne point
l'homme aime donc moins le p
qu'il ne craint la douleur, & ſes
miers efforts tendent à l'écarter
la prévenir, & à ſatisfaire les be
qui naiſſent de l'organiſation du c

Par ce moïen l'homme ſe met
un état de tranquillité ; toutes le
ties de ſon corps ſont dans une e
d'équilibre, qui l'empêche de
ſon organiſation ; l'action des c
extérieurs ſur ſes ſens eſt alors n
connue, mieux ſentie de l'ame
ne ſent même que cette action : l'
me dont les beſoins ſont ſatis
n'eſt plus dans la nature qu'un ſp
teur, dont le bonheur dépend de
ceptions que lui procure le ſpect
au milieu duquel il eſt placé.

Si tous les corps agiſſoient ſur les
en même-tems & également, l'eſp
verroit rien diſtinctement ; les im
ſions des objets l'agiteroient ſans
clairer ; il ſeroit fatigué & enn

Mais ſi l'action des objets étoit t

:ſprit pût les diſtinguer ; ils of-
nt un ſpectacle agréable ; c'eſt
ue tout ce qui eſt capable de ſen-
rouve du plaiſir à la vûe d'un
our.
ne ne connoît les objets, que
:s vibrations excitées dans les
dont l'organe du ſentiment eſt
ſé ; ſi l'action du même objet con-
quelque tems ſur quelques-unes
:es de l'organe du ſentiment, l'é-
nent ſe communique inſenſible-
ux fibres voiſines & ſe confond
ur mouvement, ou s'affoiblit tel-
: que l'ame ne le diſtingue plus ai-
: des autres objets, ſes percep-
: confondent, elle s'ennuie.
ut donc que l'ame, pour éprou-
plaiſir, ait des perceptions diſ-
& variées ; ainſi l'homme raſ-
c bien organiſé, auroit du plai-
meroit ſon exiſtence & ſeroit
ux, s'il avoit des perceptions
tes & variées.
r les acquerir, il faut comparer
jets & y voir des rapports nou-
; il n'y a point d'objet qui n'ait
nfinité de faces différentes, &
nſéquent qui ne fourniſſe un fond
lant de perceptions neuves, à un

eſprit exercé & qui s'eſt occupé. U
foule de Domeſtiques richement
tus, des équipages ſomptueux, un co
chargé d'étoffes précieuſes, ne
dent pas l'eſprit plus capable d'acc
rir des perceptions nouvelles & ag
bles, & ne ſont pas néceſſaires pour
heureux. Agléus le plus pauvre
Arcadiens, poſſeſſeur obſcur d'u
petit champ, qu'il ne fut jamais
d'aggrandir, qu'il cultivoit en p
qui ſuffiſoit à ſes beſoins, étoit a
gement de l'Oracle, plus heureu
Gyges conquérant & maître
roïaume puiſſant & riche : juger
dit Valere-Maxime, qui en co
dant l'inſolence du monarque
prenoit aux hommes où ils de
chercher le vrai bonheur (1).

(1) Valer. Max. l. 7. c. 1. de felicitate. Giges étoit un Roi de Lydie très puiſſant, qui alla conſulter l'Oracle de Delphes, pour ſavoir s'il y avoit un mortel plus heureux que lui. L'Oracle nomma Agléus Pſophidius.

La conſultation ſeule de Gyges prouvoit qu'il manquoit beaucoup de choſes à ſon bonheur : un homme véritablement heureux, aime à communiquer ſon bon
ne le publie pas
tentation. Je n
ni au bonheur d'
me qui s'efforc
perſuader qu'il
reux, ni au co
celui qui parle
de ſa bravoure,
probité de celui
ſans ceſſe qu'il e
te-homme : cett
tion, ſi elle n'e
maſque avec le
homme cherche

Tous ces hommes, dit Seneque, que us voïez marcher avec tant de faſte d'orgueil, ne ſont pas heureux; mbables à leurs lambris dorés, qui ſont qu'une matiere vile, couverte une feuille très mince d'un métal écieux; ils n'ont que le maſque du nheur, & ſi vous les examinez, us verrez bientôt ſous l'écorce de la gnité, des ames ennuïées, inquié- & malheureuſes (1).

Mais la variété des perceptions ſuf-elle pour le bonheur? Pour être reux ne faut-il pas de l'agitation & paſſions?

Pour répondre à cette queſtion, il t ſe rappeller ce qui entre dans l'i- du bonheur; il eſt certain qu'un mme qui aime ſon exiſtence eſt heu-x, & qu'un homme qui trouve à s les momens ſon exiſtence agréa-, eſt très heureux: or tel eſt le t de celui qui a des reſſources urées, pour ſatisfaire les beſoins qui

t ſon malheur, ou ſa bleſſe, eſt au moins preuve, qu'il eſt éton- de ſe trouver heureux brave, qu'il n'eſt pas bien ſûr de l'être; & que le bonheur & la probité n'eſt pas ſon état naturel, mais une ſitua- tion accidentelle qui ne durera pas.

(1) Seneque, Epiſt. 115.

naiſſent de l'organiſation, & q
varier ſes perceptions.

L'homme agité par des deſirs
lens, voudroit au contraire r
cher de ſon exiſtence tous les
mens où il ne jouit pas de l'obje
deſire; tous ces inſtans ſont don
heureux : le moment où l'h
paſſionné obtient ce qu'il deſir
procure à la vérité un bonheur i
ment plus vif que celui qui na
perceptions variées & moderées
cet inſtant paſſe comme un écla
comme l'ame a pris l'habitud
mouvemens violens, l'inſtant
ſuit voit renaître d'autres deſirs
tant qu'ils ne ſont pas ſatisfaits
dent l'exiſtence auſſi déſagréab
la jouiſſance la rend agréable; a
bonheur de ces hommes eſt nul
d'une ame livrée à des paſſions v
tes, n'eſt pas différent de l'éta
homme alternativement brûlé p
ardeurs de la fiévre ou enſeveli
l'ivreſſe.

Ce que j'ai dit du bonheur, ſuffi
faire voir qu'on peut être he
avec une fortune qui ſuffit au r
faire, & un eſprit aſſez exercé

éclairer & pour varier ſes percep-
ons : je ne pouſſerai pas plus loin le
étail de ces principes, parceque je
e fais pas un traité du bonheur.

ARTICLE II.

*'eſprit humain a le pouvoir de con-
noître ſi un objet eſt ou n'eſt pas né-
ceſſaire à ſon bonheur.*

L'homme a le pouvoir de comparer
ntre eux les objets, il conſerve le ſou-
enir de leurs rapports ; il a l'idée du
aſſé & celle de l'avenir ; l'homme
eut donc remonter des effets aux cau-
es, puiſque remonter des effets aux
auſes, n'eſt que lier le préſent avec
: paſſé, par une ſuite de conſéquen-
es ou de rapports que l'on apperçoit
ntre les phénomenes qui ſe ſuccedent.

Puiſque l'homme peut remonter
es effets aux cauſes, il peut décou-
rir que le bonheur n'eſt qu'une exiſ-
ence agréable ; que pour avoir une
xiſtence agréable, il faut être ſans
douleur ; que pour être ſans douleur
l faut que rien ne ſoit altéré dans l'or-
ganiſation du corps, & que lorſque l'or-
ganiſation du corps eſt en bon état, il
faut avoir des perceptions variées.

Après ces premieres connoiſſances réfléchies, l'homme peut connoître que pour conſerver ſes organes en bon état, il faut ſe nourrir; que ce qui ſe digere nourrit, & qu'ainſi tout ce qui n'eſt point néceſſaire pour digerer, n'eſt néceſſaire ni à ſa conſervation ni à ſon bonheur.

Comme l'homme peut remonter des effets aux cauſes & conſerver le ſouvenir du paſſé, il peut connoître entre les différens objets que la terre offre à ſes appetits, ceux qui ſont propres à être digerés, ceux qui ne ſont pas néceſſaires pour le nourrir, & ceux qui après avoir flatté ſon goût, ont troublé l'œconomie animale & dérangé l'organiſation de ſon corps. La facilité que l'homme a de ſe ſouvenir du paſſé, le mettra en état de diſtinguer ces objets des autres, de connoître ce qui eſt néceſſaire à la conſervation de ſes organes, & de rechercher ou d'éviter ce qui eſt utile ou contraire à cet objet.

L'eſprit en ſuivant cette méthode, peut connoître que l'homme raſſaſié s'ennuie, s'il n'eſt occupé; qu'il ſouffre s'il ſe fatigue, que par conſéquent, il faut que l'homme raſſaſié pour être heureux, puiſſe être occupé ſans ſe fatiguer

ı propre expérience lui apprendra, que
ans l'enfance tout ce qui lui procu-
ıit des perceptions nouvelles, l'occu-
ıit agréablement, qu'ainſi le bonheur
: l'homme, qui n'a plus de beſoins
ui dérangent ſon organiſation, con-
te à avoir des perceptions variées : il
ouve cette variété de perceptions
ans l'enfant que tous les objets nou-
:aux intereſſent, dans le Sauvage agréa-
.ement occupé à voir couler un fleuve
ı un ruiſſeau, qu'il n'abandonne que
:eſſé par la faim ou par la ſoif, dans
laboureur ou dans l'artiſan, qui ne
ınt point accablés ſous le poids de
ındigence.

Les conditions plus élevées lui of-
iroient un bonheur différent, mais il
verroit plus de tumulte que de plai-
r ; peut-être peu de variété dans les
:rceptions, & preſque partout des
nes accablées d'ennui, ou tyranniſées
ar les paſſions

L'eſprit qui réfléchiroit, verroit donc
ue la variété des perceptions qui rend
homme heureux, n'eſt point attа-
hée à une condition & que tous les
ommes peuvent varier leurs percep-
ons & s'occuper agréablement ; ainſi
ut homme qui n'eſt ni ſtupide ni im-

bécille, peut connoître qu'il y a une infinité d'objets, qui quoiqu'agréables ne ſont point néceſſaires à ſon bonheur, & les diſtinguer de ceux qui ſont effectivement néceſſaires.

Mais ces principes ſe concilient-ils bien avec l'amour que l'homme a pour ſon bonheur ? L'homme ne veut-il pas néceſſairement être heureux, & ne regarde-t-il pas comme néceſſaire à ſon bonheur tout ce qui peut l'augmenter ?

Nous conſiderons ici l'homme ſans douleur & agréablement occupé ; par conſéquent le bien capable d'augmenter ſon bonheur, ne peut s'offrir à lui que comme un moïen de varier ſes perceptions ou de s'en procurer de plus vives, & il ne pourroit le voir comme néceſſaire à ſon bonheur qu'autant qu'il luî ſeroit néceſſaire d'avoir des perceptions plus vives ou plus variées que celles qu'il éprouve ce qu'on ne peut pas dire, puiſqu'on ſuppoſe cet homme agréablement occupé & aïant des perceptions aſſez vives & aſſez variées pour ne point s'ennuïer, & par conſéquent pour ne pas regarder d'autres perceptions comme néceſſaires à ſon bonheur.

ais, dira-t-on, l'homme veut né-
irement être heureux; pour être
eux, il a beſoin de varier ſes per-
ons, & par conſéquent il doit
:der comme néceſſaire à ſon bon-
, tout moïen de varier ſes percep-
i.
l'homme dont on parle n'avoit
n moïen de varier ſes percep-
, il rechercheroit comme néceſ-
à ſon bonheur, tout ce qui lui
ıreroit des perceptions nouvelles;
nous ſuppoſons un homme heu-
, à qui par conſéquent un nou-
moïen de varier ſes perceptions
: s'occuper agréablement n'eſt pas
ſaire.
l'homme regardoit comme néceſ-
à ſon bonheur tout ce qui peut
menter, la privation de ces objets
t notre ſupplice, & l'homme ſe-
malheureux, de cela même qu'il
ıit un bien dont il ne jouiroit pas;
ectacle d'un homme élevé ou ri-
feroit le malheur de tous ceux
ont dans une condition inférieure
ans une fortune médiocre; cepen-
·combien y a-t-il d'hommes qui
nt la grandeur & la fortune comme
ien, mais qui la voient ſans en-

vie & ſans faire d'efforts pour l'obtenir.

Mais enfin, dira-t-on, ces hommes qui voient la puiſſance, la grandeur, les richeſſes comme un bien, n'en ſont privés ſans peine, que parce qu'ils les voient unies à des maux plus grands que les plaiſirs qu'ils procurent.

J'en conviens, car je ne prétends pas que l'homme puiſſe ne pas rechercher un objet qu'il regarde comme un bien pur; parceque comme le bonheur de l'homme le plus heureux, n'eſt pas ſans peines & qu'il hait la douleur, il verroit comme néceſſaire à ſon bonheur un bien pur; mais je prétends que n'y aïant ſur la terre aucun bien pur & ſans mélange, l'homme content & heureux pourroit ne pas regarder comme néceſſaire à ſon bonheur, tous les avantages qu'il ne poſſéde pas, s'il dépend de lui de comparer les objets, de connoître leurs rapports, ſoit entr'eux, ſoit avec ſon bonheur: ainſi pour prouver que l'homme eſt libre, il ne me reſte qu'à faire voir qu'il dépend de lui de comparer les objets & de connoître leurs rapports, & que c'eſt par ſa propre activité qu'il les compare.

ARTICLE III.

:onnoiſſance du rapport d'un objet vec le bonheur de l'homme dépend e l'eſprit humain, enſorte qu'il eſt : principe de toutes ſes détermina- ons à cet égard.

i l'homme étoit ſans mémoire, il ›ourroit réfléchir; le deſir du bon- r le porteroit vers tout ce qui pro- :oit en lui le ſentiment du plaiſir, 'éloigneroit de tout ce qui l'affecte- déſagréablement : tous ces mouve- ıens ſeroient des ſuites néceſſaires 'impreſſion des objets ſur ſes orga- , il n'y auroit dans toutes ſes ac- s ni choix ni délibération.

i l'homme étoit capable d'apperce- les rapports des objets, & qu'il fût : force pour découvrir lui-même ou r rechercher ces rapports, il ſeroit ıble de raiſonner, de déliberer, juger; mais il raiſonneroit, il ju- ›it, il délibéreroit néceſſairement. Iais ſi l'homme eſt capable de noître le rapport des objets en- ıx & avec ſon bonheur, & ſi la noiſſance de ces rapports dépend de , il eſt libre, parcequ'il dépend

de lui de juger qu'un objet eſt ou
point néceſſaire à ſon bonheur : fai
voir qu'il dépend de l'eſprit de cor
rer les objets & de rechercher
rapports.

On a prouvé que l'eſprit hu
avoit le pouvoir de comparer les
jets, & que la comparaiſon qu'i
faiſoit étoit une action qui n'éto
produite par l'impreſſion des o
extérieurs, ni un effet de l'orga
tion de ſon corps, mais une actic
l'eſprit même ; il eſt donc certain
l'eſprit contient une force, qui le
capable de porter ſon attention ſu
différentes faces des objets. Pui
la force qui produit l'attention
point une cauſe extérieure & diffé
de l'eſprit, il faut néceſſairement
l'eſprit ſoit déterminé par ſa nat
comparer les objets, ou que cette c
paraiſon dépende de lui.

Si l'eſprit étoit déterminé par ſa
ture à l'action par laquelle il con
re les objets & découvre leurs rapp
avec ſon bonheur, comme il n'
que pour être heureux, ſon atten
ſeroit néceſſairement fixée par l'
preſſion des objets ſur ſes organes ;
verroit toujours dans les objets

ffectent, leur convenance & jamais
ır oppoſition avec ſon bonheur ; il
rechercheroit que les objets qui
oient ſur lui des impreſſions agréa-
s ; cependant il eſt certain que
›mme réſiſte à ces impreſſions &
il ſe détermine à des actions péni-
s & difficiles.

On dira peut-être que ces impreſ-
ıs agréables ont été ſuivies de pei-
, dont le ſouvenir accompagne l'ac-
ı d'un objet agréable, & détermine
prit à réſiſter à l'attrait du plaiſir.

Je conviens que l'eſprit eſt détermi-
à ne pas céder aux impreſſions
éables, par la vûe des peines qui
ſuivent, & dont l'image eſt liée
ces impreſſions ; mais on a vû
e l'eſprit avoit la force de di-
er, pour ainſi dire, les objets qui
ffrent à lui, & que quoique deux
›ſes ſoient liées enſemble, il pou-
t en conſiderer une ſans conſiderer
ıtre : par conſéquent il n'eſt point
erminé néceſſairement à faire at-
tion à l'image des peines, qui s'of-
à lui avec l'impreſſion agréable ; il
ırroit ne voir que cette impreſſion,
nme il ne fait attention qu'à la
;eur & à la longueur des corps,

ſans faire attention à la profondeur; quoique la longueur, la largeur & la profondeur ſe peignent néceſſairement enſemble dans le cerveau.

L'eſprit peut donc connoître qu'un objet agréable n'eſt point néceſſaire à ſon bonheur, il peut ne point ſe déterminer à le rechercher.

Les objets qui ne ſont point néceſſaires au bonheur de l'homme, peuvent cependant exciter en lui des ſentimens de plaiſir, ou le garantir de la douleur; & comme il eſt le maître de ſon attention, & qu'il peut conſiderer dans un objet une partie ſans faire attention aux autres, il peut regarder comme utiles, ou même rechercher comme néceſſaires à ſon bonheur, les objets qui ſont le moins propres à le rendre heureux.

Mais quel beſoin a l'homme d'examiner, ſi un corps qui l'affecte agréablement, eſt utile à ſon bonheur? Ne connoît-il pas par l'impreſſion même de cet objet, qu'il peut contribuer à ſon bonheur? & peut-il ne pas le rechercher?

L'expérience apprend que tous les objets qui affectent agréablement, produiſent dans l'homme des habitu-

u des beſoins qu'il peut n'être
ujours en état de ſatisfaire, &
:uvent, par conſéquent, le ren-
ıalheureux. L'homme connoît
:ncore par expérience, que tout
n'eſt point néceſſaire, quelqu'a-
le qu'il ſoit, peut être d'un uſa-
ngereux; ainſi l'expérience &
ur que l'homme a pour ſon bon-
lui fourniſſent à chaque inſtant
aiſon ſuffiſante d'examiner, ſi
)jets même les plus agréables,
ɔu ne ſont point néceſſaires à ſon
:ur, avant que de les rechercher.
mpreſſion agréable d'un objet,
ınc toujours contrebalancée par
: d'un mal qui peut y être attaché,
ſprit ſe trouve alors comme placé
deux tableaux, qui lui repré-
ıt le même objet ſous deux faces
:entes, comme un bien, & com-
n mal.

l'ame étoit purement paſſive, on
ɔit bien que l'impreſſion la plus
, la détermineroit à rechercher
éviter cet objet; mais nous avons
u'elle n'eſt pas déterminée néceſ-
ment par l'action des objets ſur
rganes; elle peut donc fixer ſon
tion ſur un de ces tableaux, ou
létourner.

Si elle donne plus d'attention au tableau qui repréſente le plaiſir que procure un objet, les inconvéniens qui y ſont attachés ſont alors moins d'impreſſion, ou diſparoiſſent en grande partie ; l'ame ne voit plus cet objet comme un mal abſolu, elle fixe toute ſon attention ſur lui, & elle aime mieux exiſter avec la perception de cet objet, que ſans elle ; c'eſt ce que nous appellons vouloir, choiſir, préférer.

Mais l'ame en fixant ainſi ſon attention ſur le tableau qui repréſente un objet comme un bien, ne perd point ſon activité, pas plus qu'en m'aſſeïant, je perds la faculté de marcher.

D'ailleurs quoique l'ame ne conſidere pas le tableau qui repréſente un objet comme un mal, avec une attention égale à celle qu'elle donne au tableau qui le repréſente comme un bien, le premier n'eſt cependant pas effacé, & elle voit toujours d'une vûe confuſe les inconvéniens attachés à la jouiſſance de l'objet qu'elle préfere ; elle conſerve donc dans ſa détermination même le pouvoir de voir cet objet comme un mal, & de le quitter. Ainſi lors même que l'ame s'eſt déter-

inée, elle eſt libre à l'égard de tous s objets qui n'agiſſent pas ſur ſes ganes aſſez fortement pour effacer ns le cerveau toutes les traces qui urroient offrir le tableau des inconniens dont leur jouiſſance eſt ſuie, comme il arrive dans un délire, ns l'ivreſſe, dans une paſſion extrêe, où le cours impétueux des eſprits imaux, ne permet à l'ame que la ie d'un objet, & dérange l'organition (1).

Il eſt clair que dans ces principes, liberté ne conſiſte point dans une rte d'équilibre de l'ame à l'égard des bjets, & qu'elle a pû être affoiblie ans être détruite : car la liberté conſiſte dans le pouvoir de comparer les bjets, & de juger s'ils ſont néceſſaies au bonheur; & ce pouvoir n'eſt,

(1) C'eſt viſiblement le dégré d'attention que nous donnons aux avantages & aux inconvéniens d'un objet, qui produit les différens dégrés de force de nos déterminations : c'eſt pour cela que les hommes ſans eſprit, qui ne voient que très peu de faces dans les objets, ſont préſomptueux, ſuffiſans, durs, opiniâtres, inflexibles, incapables de douter.

L'homme d'eſprit au contraire, apperçoit un objet par beaucoup plus de faces, il voit qu'il y en a encore davantage qui lui ſont cachées ; il ſent donc que celui qui ne penſe pas comme lui, peut l'éclairer, il écoute avec attention, il cede ſans répugnance.

ni produit par l'équilibre, ni dét
par les impreſſions agréables des
jets ſur nos ſens, ou par l'inclinat
qui ſuit ces impreſſions, puiſque d
tous ces états, l'homme conſerv
pouvoir de connoître quels rapp
ces objets ont avec ſon bonheur.

SECTION III.

Examen des difficultés des Fataliſt contre la liberté de l'homme.

JE ne me propoſe pas de répond
tous les raiſonnemens qu'on a
contre la liberté : je vais réduir
des principes généraux toutes les
ficultés qu'on peut faire ſur cette
tiere, & les examiner. Les Phil
phes qui nient la liberté, préten
qu'elle eſt impoſſible, & que q
elle ſeroit poſſible, elle ne pour
être une propriété de l'eſprit huma
parcequ'un eſprit créé & uni à
corps, ne peut être libre, & enfin
ceque la liberté de l'homme eſt inc
patible avec la préſcience divine :
minons ſéparément toutes ces diffi
tés.

CHAPITRE PREMIER.

Examen des difficultés qui attaquent la poſſibilité de la liberté.

PUISQUE tout ce qui eſt, a ſa raiſon ſuffiſante, diſent les ennemis de la liberté, & qu'il eſt par cette raiſon, il ſeroit abſurde de ſuppoſer qu'il y a raiſon ſuffiſante pour qu'une choſe ſoit, & que cependant cette choſe ne ſoit pas : de même, puiſque tout ce qui eſt, a ſa raiſon ſuffiſante, il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit, lorſqu'il n'y a point de raiſon ſuffiſante pour qu'elle ſoit : rien ne peut donc arriver librement.

En effet, diſent ces Philoſophes, puiſque rien n'eſt ſans une raiſon ſuffiſante, lorſqu'une intelligence ſe détermine à une action, il y a une raiſon ſuffiſante de ſa détermination à agir, & il n'y a point de raiſon ſuffiſante de ſa détermination à ne point agir : s'il n'y a point de raiſon ſuffiſante d'une détermination à ne point agir, il eſt impoſſible que cette intelligence ſe détermine à ne point agir,

puiſqu'elle ſe détermineroit ſans raiſon ſuffiſante, ce qui eſt abſurde; & puiſque cette intelligence s'eſt déterminée à agir, il y avoit une raiſon ſuffiſante, pour qu'elle ſe déterminât; or il eſt auſſi impoſſible qu'il y ait une raiſon ſuffiſante pour qu'une choſe ſoit, & que cependant cette choſe ne ſoit pas, qu'il eſt impoſſible qu'elle ſoit ſans raiſon ſuffiſante : pour éviter ces conſéquences, il faudroit ſuppoſer qu'une choſe peut être ſans une raiſon ſuffiſante, ou qu'une choſe peut ne pas être quoiqu'il y ait une raiſon ſuffiſante pour qu'elle ſoit : deux conſéquences qui établiroient le hazard.

Telles ſont les difficultés de Collins contre la poſſibilité de la liberté. Pour en ſentir le faux, rappellons nous les principes que nous avons établis ſur la nature de la puiſſance de l'eſprit humain.

Comme notre ame n'eſt point une force aveugle, elle ne ſe détermine point ſans motif; ainſi l'on peut conſiderer dans ſa détermination, le principe actif qui ſe détermine, & le motif par lequel il ſe détermine : de ce que l'activité de l'ame n'eſt point une force aveugle, il ſuit

ſairement que pour ſe détermi-
elle a beſoin d'un motif, & que
s les fois qu'il y a un motif qui
licite à agir, il y a une raiſon
ante pour qu'elle ſe détermine.
ais il ſeroit poſſible que cette in-
ence ne fût pas déterminée né-
rement par ce motif : une intel-
ce ne ſe détermine à agir, que
qu'elle juge qu'il vaut mieux agir
le ne point agir : elle peut donc
terminer, ſi elle peut juger qu'il
mieux agir que de ne point agir ;
elle peut malgré ce jugement ne
: ſe déterminer à agir, ſi cette
n n'eſt néceſſaire, ni à ſon exiſ-
, ni à ſon bonheur : or il eſt
ble qu'il ſoit meilleur pour une
ligence d'agir, que de ne point
, quoique ſon action ne ſoit point
tielle à ſon bonheur ou à ſon
nce : car, pour qu'il ſoit meil-
pour une intelligence d'agir, que
e point agir, il ſuffit que cette
n ait avec ſon bonheur, un rap-
de convenance ; pour qu'elle ſoit
ſſaire à ſon bonheur, il faut que
ſtence lui ſoit odieuſe ſans cette
n : or on a prouvé qu'il y a une
ité de choſes qui peuvent conve-

nir au bonheur de l'homme, & dont la privation ne lui rendroit point l'existence odieuse.

Les ennemis de la liberté se trompent en ce qu'ils regardent le motif qui détermine une intelligence comme la cause de sa détermination, ils confondent la condition avec la cause, qu'il faut cependant bien distinguer:

La condition est ce, sans quoi une chose ne peut être; la cause est, ce qui donne l'être à cette chose: ainsi, par exemple, je suis enfermé dans un appartement où la lumiere ne peut pénétrer; envain j'ouvre les yeux, je ne vois rien: on fait une ouverture à l'appartement, & je vois: cette ouverture étoit une condition sans laquelle je ne pouvois voir la lumiere; mais ce n'est point cette ouverture qui produit en moi le sentiment de la lumiere; si j'avois voulu fermer les yeux malgré l'ouverture, je n'aurois point vû.

Il en est de même du motif par lequel une intelligence se détermine: elle ne pourroit se déterminer sans un motif, & par conséquent, le motif est une condition, mais c'est l'activité

me, qui produit la détermina-
, ſi l'eſprit humain n'étoit pas ac-
le motif qui le ſollicite ne pro-
it aucune détermination : toute
n ſur une intelligence excite en
a perception de la choſe qui agit :
perception d'une choſe, n'eſt
inement point une détermina-
, ou une action : il eſt donc cer-
qu'il y a dans l'eſprit humain, &
toute intelligence qui ſe déter-
e, une activité indépendante des
ifs qui la déterminent ; que cette
rité eſt le principe des détermina-
s de l'intelligence, & que le mo-
ar lequel elle ſe détermine, n'eſt
ne condition néceſſaire pour ſa dé-
ination.
a raiſon ſuffiſante de la détermi-
on d'une intelligence, eſt donc
s cette intelligence même, & non
dans le motif ſeul, & l'on conçoit
ment, que lorſque l'ame ſe déter-
ie à une action, il y a, non pas
: raiſon ſuffiſante, pour que cette
ion ne ſoit pas, mais une puiſſance
able de réſiſter au motif qui ſolli-
e l'ame, & que par conſéquent, il
poſſible qu'elle ne ſe détermine pas
'action qu'elle fait.

CHAPITRE II.

Examen des difficultés des Fataliſ contre la liberté humaine priſe de création.

ON a prouvé que l'homme étoit bre, parcequ'il étoit actif, & q pouvoit ſe déterminer à agir, ou à point agir : les Fataliſtes prétend qu'une ſubſtance créée ne peut agir les autres êtres, ni ſe détermine agir : M. Bayle a préſenté ces diffic tés ſous mille forme différentes : vais en expoſer les principes, & réfuter.

ARTICLE I.

Principes par leſquels on prétend pr ver qu'une intelligence créée ne p agir.

Les Partiſans de la liberté ſoutienne que les êtres diſtingués de l'intellig ce créatrice, ne contiennent point raiſon de leur exiſtence, & ils en c cluent qu'ils ſont créés par l'être ceſſaire, qui contient ſeul la raiſon

n exiſtence, & de celle des créatu-s : l'action créatrice ne change point ſſence de l'être qu'elle fait exiſter ; au ſecond inſtant, il ne contient us plus la raiſon de ſon exiſtence qu'au remier ; la puiſſance créatrice fait onc exiſter les êtres créés au ſecond ıſtant, & dans les ſuivans, comme lle les a fait exiſter au premier : c'eſt lle qui à chaque inſtant produit le orps humain avec toutes ſes modifi-ations, & dans tous les rapports de tuation qu'il a avec les autres corps : ulle autre puiſſance ne peut donc ouvoir les corps, car le mouvement 'eſt que l'exiſtence ſucceſſive d'un orps dans les différentes parties de eſpace ; & puiſque l'être néceſſaire eut ſeul faire exiſter les êtres diſtin-ués de lui, il peut ſeul les mettre en ouvement. On ne peut ſuppoſer de orce motrice dans aucun être créé ; 'eſt le fondement du ſyſtême des cau-es occaſionnelles.

Les ſubſtances ſpirituelles créées ne contiennent pas plus que les corps, la raiſon de leur exiſtence, elles ſont à chaque inſtant créées comme les corps, elles reçoivent à chaque inſ-tant l'exiſtence & leurs modifications ;

agir ſur les êtres diſtingués d'e
déterminer elle-même à agi
l'être néceſſaire qui produit t
les corps & dans les eſprits ,
ne fait rien , parcequ'il ne
faire. » Il eſt aiſé de le prou
» M. Bayle , car en ce mo
» je parle , je ſuis tel que je
» toutes mes circonſtances ,
» penſée , avec telle action
» debout : que ſi Dieu me c
» moment tel que je ſuis , c
» doit néceſſairement le dir
» ſyſtême , il me crée avec
» ſée , telle action , tel mou
» telle détermination : on ne
» que Dieu me crée premi
» & qu'étant créé , il prod

» me conſerve à cet inſtant, il ne me
» conſerve pas, comme un être ſans
» forme, comme une eſpece, ou
» quelqu'autre des univerſaux de la
» logique : je ſuis un individu, il
» me crée & me conſerve comme tel,
» étant tout ce que je ſuis dans cet
» inſtant, avec toutes mes dépendan-
» ces : la ſeconde raiſon eſt, que
» Dieu me créant en cet inſtant, ſi
» l'on dit qu'enſuite il produiſe avec
» moi mes actions, il faudra néceſ-
» ſairement concevoir un autre inſ-
» tant pour agir, car il faut être avant
» que d'agir : or ce ſeroit deux inſ-
» tans où nous n'en ſuppoſons qu'un ;
» il eſt donc certain dans cette hy-
» potheſe, que Dieu fait tout, que
» les créatures n'ont, ni plus de liai-
» ſon, ni plus de relation avec leurs
» actions, qu'elles en eurent avec
» leur production au premier moment
» de la création (1).

(1) Bayle, Réponſe aux queſtions d'un Provincial, t. 3. ch. 141. Ces mêmes difficultés ſe trouvent dans différens endroits de ſon Diction. art. Pyrrhon. note B, note F, art. Manichéens, note D.

ralement reçue, que les êtres, à
inſtant, ſont tirés du néant. Voi
ment des Hommes célebres, qu
noiſſoient que la conſervatio
nuée, étoit une création reno
quoique dans des ſentimens tr
rens ſur la maniere dont Dieu
l'ame humaine, ont répondu à
ficultés.

» L'objection la plus ordina
» plus forte, en apparence,
» faſſe contre la liberté, eſt c
» dit le P. Malebranche : la co
» tion, n'eſt, dit-on, de la
» Dieu qu'une création contin
» n'eſt en Dieu que la même
» toujours efficace ; ainſi quan
» parlons, ou marchons, quar
» penſons & voulons, Dieu n
» tels que nous ſommes ; il no

» percevant & goûtant cet objet, & s'il
» conſent au mouvement qui s'excite
» en lui, s'il ſe repoſe dans cet objet,
» Dieu le crée ſe repoſant & s'arrêtant
» à cet objet. Dieu le fait tel qu'il eſt
» dans ce moment : il crée en lui ſon
» conſentement, auquel il n'a pas
» plus de part, que les corps au mou-
» vement qui les tranſporte.

» Je réponds que Dieu nous crée
» parlans, marchans, penſans, vou-
» lans; qu'il cauſe en nous nos per-
» ceptions, nos ſenſations, nos mou-
» vemens; en un mot, qu'il fait en
» nous tout ce qu'il y a de réel ou de
» phyſique; mais je nie que Dieu
» nous faſſe conſentans, préciſement
» en tant que conſentans, ou repo-
» ſans dans un bien particulier, vrai
» ou apparent. Dieu nous crée ſeule-
» ment, ſans ceſſe pouvant nous arrê-
» ter à tel bien. Cela eſt évident, car
» puiſque Dieu nous crée, ſans ceſſe
» voulans être heureux, puiſqu'il
» nous pouſſe ſans ceſſe vers le bien
» général, vers tout bien; il eſt
» clair que ce n'eſt pas lui qui nous
» arrête à tel bien; il nous porte vers
» tel bien, en conſéquence des loix de
» l'union de l'ame & du corps ou

» autrement ſoit : mais il y a con
» diction qu'il nous y porte invinci
» ment, tant que ce bien ne ren
» pas le deſir naturel & invin
» que nous avons pour tout l
» Dieu nous crée donc, non
» ſement en tant que conſentai
» ſuſpendans notre conſentem
» mais pouvant le donner ou l
» pendre. Car Dieu nous créant
» ceſſe, non *pouvans* vouloir,
» voulans être heureux, & not
» prit étant borné, il nous fall
» tems pour examiner ſi tel bien
» vrai ou faux ; & même ſi en
» tant à tel bien repréſenté ou
» comme vrai bien ou cauſe du
» actuel, ce bien ne deviendroit
» un mal, à cauſe que s'y arrêta
» perdroit la poſſeſſion d'un plus
» bien (1).

L'Auteur de la prémotion ph
après avoir prouvé que Dieu
chaque inſtant l'ame avec tou
modifications, ſe propoſe deux
cultés, qui paroiſſent ſuivre
principes ; 1° que l'ame n'eſt poi
tive, 2° qu'elle n'eſt point lib

(1) Malebranche, Recherche de la vérité. Eclairciſſemens ſ livre.

emiere difficulté, cet Auteur
id, » quoique Dieu produiſe en
is l'action auſſi bien que la facul-
l'agir, l'ame eſt active à l'égard
la production de l'une & non
à l'égard de l'autre. Elle eſt ac-
e à l'égard de l'action, parceque
eu ne produit l'action que par la
ulté d'agir, au lieu que la faculté
gir, il ne la produit point en nous
l'entremiſe d'une autre faculté.
ieu au premier inſtant de notre
e, a mis certains dégrés d'être
is notre ame, certains dégrés de
noiſſance, certains dégrés d'a-
ur. Dans la ſuite Dieu veut nous
e connoître certains objets, nous
e opérer certaines actions; il ne
t pas s'imaginer qu'il mette ces
ions tout-à-neuf dans notre ame,
il les y mette comme des êtres
achés de l'être qui y étoit déja;
n'eſt pas ainſi. Ce que Dieu
it mis dans notre ame, il le con-
ve dans la ſuite; & pour former
nouvelle connoiſſance ou une
velle action, Dieu le met en
vre, il le développe, il y ſup-
e, il y ajoute autant qu'il en eſt
oin. Mais ce qu'il ajoute pour

» l'ame avoit déja, concouren
» ble & ſe réuniſſent pour f
» action nouvelle (1).

M. Jaquelot avoit emploï
près les mêmes principes, »
» rons, dit-il, le premier inſtant
» créa un œil & le ſoleil, o
» ſans peine que ſi dans le
» inſtant, Dieu a créé l'œil
» leil, oppoſés directement l'
» tre : il s'enſuivra néceſſ
» qu'au ſecond inſtant, Die
» ve, ou ſi l'on veut, il co
» créer un œil qui voit actu
» la lumiere, & qui agit d
» niere proportionnée à ſa n

Ces réponſes ne ſont pas f
cultés : Bayle les combattit.

» roient avant que d'être : l'on a dé-
» montré cela ; or ſi elles concouroient
» avec Dieu pour la production de
» quelqu'autre choſe, elles agi-
» roient auſſi avant que d'être ; il eſt
» donc auſſi impoſſible qu'elles con-
» courent avec Dieu pour la produc-
» tion de quelqu'autre choſe, que
» pour leur propre conſervation, &
» puiſque leur conſervation eſt une
» création continuée, & puiſque ceux
» qui admettent la création, doivent
» avouer qu'elles ne peuvent concou-
» rir avec Dieu au premier moment de
» leur exiſtence, ni pour ſe produire,
» ni pour ſe donner aucune modalité ;
» il ſuit évidemment qu'elles ne peu-
» vent concourir avec Dieu dans
» nuls des momens ſuivans, ni pour
» ſe produire elles-mêmes, ni pour
» produire quelqu'autre choſe (1).

Il y a des Philoſophes qui ont trouvé ces difficultés ſans réponſe, & qui ont jugé que la maxime qui porte que la conſervation eſt une création continuée, devoit être modifiée (2). Quelques-uns ont même penſé qu'elle étoit abſolu-

(1) Bayle, Rép. aux queſt. d'un Provincial. tom. 2.

(2) Crouſaz, Examen du Pyrrhoniſme. 3. part. ſect. 9.

ment contraire à la liberté (1). Voici les raisons qui peuvent servir de fondement à ce dernier sentiment, & qui garantissent absolument le dogme de la liberté, des difficultés qu'on tire du dogme de la création continuée des créatures.

Il est certain que les êtres distingués de l'être nécessaire, ne contenant point la raison de leur existence, ne peuvent exister que par l'action créatrice; il est encore certain que l'existence ne change point la nature de ces êtres, & qu'après avoir été créés, ils ne contiennent pas plus la raison de leur existence qu'avant; de ce que la nature de ces êtres n'est point changée, & qu'ils ne contiennent point la raison de leur existence, il suit bien qu'ils n'existent point nécessairement, qu'ils peuvent cesser d'exister: de ce qu'ils peuvent cesser d'exister, il suit qu'il y a une force capable de les anéantir: mais de ce qu'il y a une force capable de les anéantir, il ne suit pas que ces êtres cesseroient par eux-mêmes d'exister ou s'anéantiroient, par une tendance qu'ils auroient vers le néant.

Tout ce qui existe est quelque chose de réel, de positif; & il n'y a point

(1) Essai sur la Providence, lettre 7.

ſans une force, par laquelle il
perſéverer dans l'état où il eſt :
tendance de l'être créé vers le
, eſt donc une abſurdité, & l'ac-
créatrice n'eſt point néceſſaire,
qu'un être qui exiſte, continue
ter.
eux qu'il y ait une durée diſtinguée
s perceptions, que les inſtans de
exiſtence ne ſoient point liés né-
rement enſemble, & que de ce que
s dans l'inſtant A, il ne s'enſuive
ue je ſerai dans l'inſtant B. De ce
e peux n'être pas dans l'inſtant B,
ns ceux qui vont ſuivre le moment
écris, il s'enſuit qu'il eſt poſſible
e ne ſois pas dans ces momens ;
de ce qu'il eſt poſſible que
ſois pas dans ces momens, peut-
onclure que je me précipiterai
le néant, ſi une force ne me ſou-
? Il n'eſt donc pas vrai que les
& les eſprits ſoient créés à chaque
nt ; & de ce qu'ils l'ont été, il ne
ſuit pas que l'être néceſſaire pro-
tout en eux.
rejettant la conſervation des
, comme une création continuée,
'affoiblit point le dogme de la tou-
iſſance de Dieu ; l'être ſuprême

CHAPITRE I

Examen des difficultés que l'
l'union de l'ame & du corp
liberté de l'homme.

ON peut tirer de l'union
& du corps, des difficultés
liberté, ou en ſoutenant ave
pe, Démocrite, Epicure,
que tous les ſentimens de
toutes ſes affections, naiſſent
des corps étrangers ſur nos
ou en ſuppoſant avec l'Aute
me du Traité de la liberté,
entre les ſentimens de l'a
impreſſions cauſées dans le
une liaiſon incompatible ave
té; de quelque maniere que
on ſoit prodvire

ARTICLE I.

Examen des difficultés de Leucippe, Democrite, & de Hobbes contre la liberté.

§ I.

Principes de Leucippe & de Hobbes ſur l'union de l'ame & du corps.

Lorſque nous réfléchiſſons ſur notre exiſtence, nous trouvons que nous ne la connoiſſons que par les ſentimens produits par l'action des objets extérieurs : quelqu'effort que nous faſſions nous ne pouvons ſéparer le ſentiment de notre exiſtence, des ſentimens particuliers que l'action des corps excite dans notre ame ; toutes nos idées ont pour objet cette action des corps, & ſi nous retranchions de nos connoiſſances toutes celles qui s'y rapportent, l'ame ſeroit une ſimple faculté de connoître, une eſpece de table raſe.

L'ame n'eſt donc que le principe du ſentiment, ou le principe dans lequel réſident les ſenſations, ou les images que nous recevons des objets.

Nos ſenſations ou les image
objets, ſont conſtamment préſe
l'eſprit ou ſe ſuccedent, ſelon q
organes du ſentiment ſont affect
les mêmes objets ou par de nouv
la ſucceſſion des images ou des p
tions, dépend donc d'un chang
arrivé dans l'organe du ſentime
changement produit dans l'orga
ſentiment, eſt un mouvement
veau produit dans les parties d
gane; ſi ce mouvement n'étoit pa
muniqué au principe du ſentim
ce principe n'éprouvoit pas le c
ment qui ſe fait dans ſes orgar
n'auroit point une ſenſation no
il n'appercevroit point un obj
veau; le principe du ſentiment
noît donc que par un mouveme
duit dans lui-même.

Lorſque nous réfléchiſſons ſu
gine de nos ſenſations, nous tr
que les objets que nous conno
agiſſent ſur les parties extérieu
ſens, que ces parties preſſées
leurs voiſines, & ainſi de ſu
qu'au principe du ſentiment : r
ceptions ſont donc produites
mouvement, il faut donc que c
vement parvienne au principe

ment où l'action ſe termine. Les parties qui ſont entre l'objet & le principe du ſentiment, n'ont aucune connoiſſance de l'objet qui les déplace, il n'y a que la partie à laquelle le mouvement ſe termine. Le mouvement ne ſe termine à cette partie, que parce qu'elle réſiſte; le principe du ſentiment agit donc contre l'objet qui le frappe, & c'eſt de cette réaction que dépend la perception.

Les impreſſions des objets ſur le principe du ſentiment ne s'anéantiſſent point : lorſque ces objets ont ceſſé d'agir ſur les organes, l'ame en conſerve le ſouvenir, & ce ſouvenir n'eſt que le mouvement produit par les objets, lequel continue encore dans les organes ou dans le principe du ſentiment, lorſque ces objets n'agiſſent plus ſur lui.

Ainſi lorſque nous portons ſucceſſivement les yeux ſur différens objets, ils agiſſent ſur le principe du ſentiment, qui conſerve le mouvement qui lui a été communiqué : l'organe du ſentiment ou le *ſenſorium*, eſt donc une eſpece de toile, où ſe peint le tableau de tous les objets qui ont agi ſur lui, une eſpece de clavecin, qui conſerve

les vibrations que produit l'action des objets extérieurs.

Il eſt clair qu'il n'eſt pas poſſible de déterminer quand ces mouvemens ceſſent abſolument, mais il eſt certain qu'ils s'affoibliſſent; ainſi l'eſprit voit, dans l'action des objets, de la ſucceſſion, & par conſéquent il forme l'idée du tems, il conçoit un paſſé, un préſent, un avenir.

Comme l'impreſſion des objets change, les perceptions ſe ſuccedent dans l'ame, & c'eſt cette ſucceſſion de perceptions que l'on appelle raiſonnement, parceque l'eſprit ou le principe du ſentiment, qui eſt le ſujet des perceptions, ne peut les avoir ſucceſſivement ſans ſentir leurs différences.

Le principe du ſentiment eſt tellement placé au milieu des organes qu'il communique avec tous les muſcles & tous les nerfs du corps humain & lorſque les impreſſions des objets extérieurs peuvent troubler l'œconomie animale, le principe du ſentiment régit non-ſeulement contre ces objets mais encore il communique aux muſcles qui tranſportent le corps humain un mouvement qui l'éloigne de ces objets: cet effort du principe du ſenti

ment pour s'éloigner, eſt ce qu'on nomme averſion, haine, *ne vouloir pas*; lorſque l'objet qui agit ſur l'organe du ſentiment, eſt au contraire propre à conſerver la vie, le principe qui ſent s'en approche, & ſon effort vers cet objet eſt ce qu'on nomme aimer, deſirer, vouloir: la volonté n'eſt donc que l'effort que le principe du ſentiment fait pour s'approcher ou pour s'éloigner, & cet effort eſt un effet produit par l'impreſſion des objets extérieurs: le mouvement des objets extérieurs eſt donc la cauſe des efforts du principe du mouvement du corps, comme des ſentimens de l'eſprit.

Il eſt donc certain par les obſervations, que le principe qui ſent dans l'homme, ou l'eſprit, n'a des perceptions ou des ſentimens, que parceque les corps agiſſent ſur lui, & qu'il réagit contr'eux; qu'il n'y a point dans l'ame d'autre pouvoir que celui de réagir, & qu'elle n'eſt point différente des fibres qui compoſent les organes; car puiſqu'elle reçoit du mouvement des corps étrangers, & qu'elle le communique comme les autres parties du corps, il faut qu'elle ſoit de la nature de ces fibres.

Pour ſuppoſer de la différence le principe du ſentiment & les parties du corps, il faudroit au connoître quelque phénomene ſuppoſât dans cet être une activi une puiſſance différente de la fo réaction ; or il eſt certain qu' voit rien qui ſuppoſe dans le pr du ſentiment une force différe la force de réaction, puiſqu'ave force on a une intelligence qui ne, qui veut, & que tout ce peut obſerver dans l'ame, ſe ra à ces deux propriétés de l'eſpr force motrice qu'on prétend dans cet être, eſt impoſſible ; droit qu'un être ſortît par lui du repos, ce qui eſt abſurde & c re à l'expérience, qui nous a que tout corps eſt mu par u corps.

Enfin il eſt certain que dans l cipe du ſentiment tout eſt per ou volonté ; or il eſt inconteſta la perception n'eſt qu'un mou produit dans le principe du ſen & que la volonté, l'amour ou ne, ne ſont que des mouveme approchent ou qui éloignent l des objets nuiſibles ou utiles à

ervation. On ne peut donc ſuppoſer ans le principe du ſentiment, rien utre choſe que des mouvemens reçus es corps étrangers, & tranſmis aux bres motrices du corps & aux muſ-les : nos perceptions & nos volontés, ont eſſentiellement l'effet d'un mou-ement, produit par une cauſe extéi-eure & indépendante de l'eſprit ; la iberté priſe comme un pouvoir d'agir u de ne point agir, eſt donc impoſſi-le dans un eſprit uni à un corps orga-iſé, & l'homme ne peut pas plus tre libre que les animaux ; tout eſt gal dans l'homme & dans l'animal, our la perception directe & pour la olonté (1).

§ II.

Fauſſeté des principes de Hobbes ſur l'union de l'ame & du corps.

Hobbes, qui avant M. Loke, avoit prétendu trouver la cauſe de nos idées, de nos paſſions & de nos inclinations, dans l'action des corps ſur l'organe du ſentiment & dans la réaction du

(1) Hobbes, Element. Phil. part. 4. c. 25. Le-viathan. p. 3. c. 2. 3... L'Auteur de la lettre de Thraſibule à Leucippe a ſuivi ces mêmes principes.

principe du ſentiment, réduit les opérations de l'eſprit à l'intel ce & à la volonté, & croit que l de réaction qu'on ne peut refu l'eſprit, ſuffit pour expliquer le rations de l'entendement & les a de la volonté.

Pour connoître la vérité de ces cipes, voyons ſi nous pourrons tr dans l'action des corps ſur nos or & dans la réaction du principe du timent, la raiſon des opératio l'eſprit humain.

L'eſprit humain eſt capable d tinguer les objets qui agiſſent ſu organes; il fait des abſtraction connoît les penſées des autres mes, il a le deſir d'augmenter ſe noiſſances, il croit qu'il agit & eſt libre.

Si l'eſprit uni au corps hu n'eſt capable que de recevoir le preſſions des corps ſur les organ ſenſation ou la perception conſiſt un mouvement communiqué à prit, qui ne peut alors diſtingu objets, que par la différence des vemens.

Un corps ne peut avoir à la deux ou pluſieurs mouvemens

un corps mu par dix mille forces
entes, ne peut ſuivre qu'une
ligne, il n'a qu'un ſeul mou-
:nt, qui n'eſt pas différent de
qu'il recevroit d'une ſeule force;
les corps qui agiſſent ſur le prin-
du ſentiment, n'y produiſent donc
n ſeul mouvement, une impreſ-
unique, & l'eſprit humain n'apper-
oit point pluſieurs objets, s'il ne
ioiſſoit que par l'impreſſion des
s ſur ſes organes.
lobbes reconnoît lui-même que
rit n'apperçoit point pluſieurs ob-
différents, mais un ſeul objet va-
Cette diſtinction n'eſt dans le
l qu'une équivoque, ou plutôt,
: une contradiction; car cet objet
eroit unique, que parceque toutes
impreſſions particulieres ſe réuni-
nt, & il ne pourroit être varié,
parceque ces impreſſions ſeroient
inctes, ce qui eſt impoſſible dans
être purement paſſif, & qui n'a
une force de réaction; car comme
tes les impulſions des corps étran-
s ſe réuniſſent en un point & agiſ-
it comme une ſeule force; le princi-
du ſentiment n'a qu'une ſeule déter-
nation, & ne réagit que comme

voir des objets différents : il
poſer dans le principe du ſe
une force capable de fixer ſ
tion ſur les objets, de les ré
les ſeparer, ce qui ne peut c
une force de réaction.

Si l'eſprit humain n'étoit
capable de réunir des impreſſ
réagir, il n'auroit perceptio
mouvemens produits dans ſe
les hommes n'auroient auc
pour connoître des choſes
ſont ni des mouvemens, ni
ges des corps, telles que l
tions, les vérités univerſ
penſées des autres hommes.

Hobbes pour expliquer
tions, a lui-même cru qu'il f
poſer dans l'homme un prin
rent de la force de réaction;

t commune avec les animaux;
ıtre, qui lui fait connoître les
les autres hommes, les vérités
les & abſtraites (1). C'eſt cette
faculté, qui, ſelon ce Philoſo-
ıgue l'homme des animaux : il
ıt que cette ſeconde faculté ne
ndre de l'organiſation, puiſ-
e ſe trouve point dans les ani-
c qu'elle ne peut produire les
ınces auxquelles les hommes
evés.
es reconnoît (2) encore dans
un principe de curioſité,
ınvient qu'à lui; tous les ani-
elon ce Philoſophe, obéiſſent
ıent de la faim & de la ſoif;
point d'autre deſirs, d'autre
d'action : mais l'homme eſt
ar un deſir plus vif & plus
, c'eſt le deſir de ſavoir : ce
rend infatigable dans la re-
de la vérité, & lui procure des
ınfiniment ſupérieurs à ceux
ent des impreſſions des corps,
euvent parconſéquent conve-
être qui ne ſeroit capable que

ıbbes de ho- (1) Hobbes de homine
1, 3, 4. Le- cap. 6.

de recevoir les impreſſions des corps étrangers & de réagir.

Le deſir de connoître qui ſe manifeſte dans l'homme, auſſi-tôt que ſes beſoins ſont ſatisfaits, peut-il convenir à un être materiel, qui n'a d'activité que par l'impulſion des corps étrangers ſur lui ?

Mais ſi l'eſprit humain poſſede un principe d'activité, lequel ſoit indépendant des objets extérieurs, il peut donc agir & ſe déterminer entre deux objets, qui feroient ſur lui des impreſſions égales ; il peut réſiſter à l'action d'un objet ſur lui ; il n'eſt pas l'eſclave du choc des élémens & des corps qui l'environnent, & qui agiſſent ſur ſes ſens.

Voilà où il faut aller, pour avoir le principe déciſif ſur la queſtion de la liberté, & l'on voit par-là combien Hobbes étoit ſupérieur à tous ſes Copiſtes. On ne peut dépouiller l'homme du privilége de la liberté, qu'en faiſant voir que dans l'eſprit humain, tout eſt ſenſation ou impreſſion, produite par l'action des corps, comme Hobbes l'a prétendu.

Si au contraire l'eſprit a une activité, indépendante du mouvement produit

uit dans ſes organes, l'homme peut
élibérer, ſe déterminer; & tous les
iſonnemens de Collins ſur la nature
e l'ame tombent & ne ſont que des
phiſmes.

Il eſt étonnant que ce Philoſophe
t prétendu fortifier ſon ſentiment,
ı ſuffrage de M. Locke. Le Métaphy-
ien Anglois croit, il eſt vrai, que la li-
rté n'eſt point une propriété de la
olonté, parcequ'il regarde la volonté
mme la puiſſance que l'eſprit a de
terminer ſes penſées à la production,
la continuation ou à la ceſſation d'une
tion autant qu'il dépend de nous; &
liberté comme la puiſſance de faire
ı de ne pas faire quelqu'action parti-
ıliere, conformément à la préférence
tuelle que notre eſprit a donnée à
ıction ou à la ceſſation de l'action;
: qui eſt autant, que ſi l'on diſoit
onformément à ce qu'il veut lui mê-
ıe. De là M. Loke conclud que la
olonté, n'eſt autre choſe qu'une puiſ-
ance ou faculté; or il eſt impoſſible,
ılon ce Philoſophe, de dire qu'une fa-
ulté appartient à une autre faculté,
arcequ'elle ne peut appartenir qu'à
n agent ou à une ſubſtance.

Mais en diſtinguant la liberté de la

volonté, M. Loke réunit cependant ces deux facultés dans l'eſprit humain (1); & c'eſt ce dont M. Collins ne parle pas. Je laiſſe au Lecteur à juger ſi cette omiſſion a été ſuggérée par l'amour de la vérité, & ſi elle eſt conforme aux loix de l'équité.

ARTICLE II.

Examen des difficultés des Philoſophes qui ſans déterminer la nature de l'union de l'ame & du corps, prétendent qu'il y a entre les ſentimens de l'ame & les diſpoſitions du cerveau une dépendance incompatible avec la liberté.

Perſonne n'a expoſé les difficultés de ce ſentiment, avec plus de netteté, plus d'ordre & plus de préciſion que l'Auteur anonyme du Traité de la liberté, diviſé en quatre parties: nous les avons expoſées en rendant compte de ce ſentiment (2): nous ne les répéterons point ici, nous allons ſeulement réduire ce ſentiment à ſa

(1) Eſſai ſur l'entendement humain. L. 2. c. 21. Tout ce chapitre mérite d'être lû, on y trouve d'excellentes choſes ſur la liberté.

(2) Tom. 2. p. 214.

cipes, & en faire voir la fauſ-

e Philoſophe prétend que nos conſances ſont liées à certaines diſpoons du cerveau, dont elles dépent, & que l'ame ne peut, ni for-, ni changer, parceque ſi elle it le pouvoir de produire ou de ger ces diſpoſitions du cerveau quelles nos penſées ſont liées, il roit que ce pouvoir fût indépent de ces diſpoſitions mêmes du veau : or on croit que l'ame n'a it un tel pouvoir, parceque ſi ce voir étoit indépendant des diſpoons du cerveau, l'ame le conſeroit, quelque changement qu'il arît aux diſpoſitions du cerveau, ce eſt contraire à l'expérience.

l y a dans ces principes, du vrai, faux, & de l'obſcur, qu'il faut târ d'éclaircir.

Il me paroît que dans l'homme toupenſée eſt liée à quelque diſpoſition térieure du cerveau ; nos penſées pendent donc des diſpoſitions du rveau, en ce ſens qu'il n'y a point penſée qui ne ſuppoſe une trace ns le cerveau.

Mais une choſe peut être liée à une

autre, comme à la cauſe qui la pr
duit, ou comme à une condition ſa
laquelle elle n'exiſteroit pas; lorſq
je ſuis dans un ſalon rempli de
bleaux, je n'en verrois aucun ſi l'
partement n'étoit pas éclairé, mai
pourroit être éclairé, ſans que j'
vriſſe les yeux, & je pourrois ou
les yeux, ſans voir un tableau pl
qu'un autre: la lumiere ne ſeroit d
point la cauſe qui me feroit appe
voir les tableaux, & fixer ma vû
un tableau plutôt que ſur un au
la connoiſſance que j'aurois des
bleaux dépendroit de la lumiere
éclaireroit l'appartement où je ſer
mais il eſt certain que la lumier
ſeroit point la cauſe qui me feroit
un tableau plutôt qu'un autre.

Il en eſt de même des diſpoſi
intérieures du cerveau, l'ame
perçoit point ſans qu'il s'y forme
traces; ainſi elles ſont des condi
néceſſaires pour que l'ame apperç
mais l'ame a le pouvoir d'apperc
telle ou telle trace, quoiqu'elle
point le pouvoir de produire les
mieres traces, & par conſéquent
penſées de l'ame peuvent être liée
traces du cerveau, & ne dépe

t d'elles comme de leurs cauſes.
vais donc prouver que les pen-
de l'ame ne dépendent point des
ſitions matérielles du cerveau
ne de leur cauſe ; mais qu'elle
pouvoir d'agir indépendant des
qui s'y forment ; mais comme on
endu, que ſi l'ame avoit un ſem-
pouvoir, elle pourroit l'exer-
quelque diſpoſition qu'il y eût
le cerveau, je ferai voir que
ue l'ame ait un pouvoir de pen-
d'agir, qui ne dépend point
iſpoſitions matérielles du cer-
, comme de ſa cauſe, il y a ce-
nt des diſpoſitions du cerveau
euvent ſuſpendre l'exercice de
uvoir.

EMIERE PROPOSITION.

*enſées ne dépendent point des diſ-
itions matérielles du cerveau,
nme de leurs cauſes, & l'ame a
pouvoir d'agir indépendant des
ces du cerveau.*

ous connoiſſons les objets étran-
ar leurs impreſſions ſur nous ; ces
ſſions ſont des coups portés ſur

les ſens, & par leur moïen ſur le cerveau ; c'eſt une eſpece de cachet qui s'imprime ſur l'organe du ſentiment, ou ſur le *Senſorium* de l'ame : c'eſt cette impreſſion que l'on nomme ſenſation, & il eſt clair qu'elle eſt abſolument indépendante de l'ame.

Les impreſſions que les objets font ſur le cerveau, ſont des ſuites de l'effort, ou du mouvement qui eſt répandu dans toute la matiere : l'ordre dans lequel ces impreſſions parviennent au cerveau, eſt donc encore indépendant de l'ame.

Ces impreſſions ſont une infinité de petits coups qui tombent ſur le ſiege du ſentiment, ſans ordre & ſans liaiſon, chacune de ces impreſſions eſt abſolument diſtinguée des autres, & ne préſente à l'ame qu'elle même ; cependant l'ame réunit ces impreſſions, elle les combine en mille manieres, elle en forme des images & des touts ; enſorte que de ces impreſſions ſi diſtinguées entre elles, il en réſulte une perception ou une image qui les repréſente comme unies entr'elles, & comme dépendantes les unes des autres.

Il eſt certain que c'eſt l'ame qui réu-

ces impreſſions, & qui en forme
images : ces impreſſions ne peu-
t former des images, qu'en fai-
une impreſſion totale & ſimulta-
, enſorte que l'ame unit les ob-
dans ces impreſſions, & n'en voit
in ſans voir les autres.
omme l'ame ne peut voir que par
mpreſſions qui ſe font ſur les fi-
du cerveau ; il eſt clair qu'elle
ɔû réunir les impreſſions dont l'i-
e eſt compoſée, qu'en mettant de
mmunication entre les fibres du
eau, & en faiſant que ces fibres
uſſent être ébranlées les unes ſans
utres, par conſéquent, l'ame a
ɔuvoir d'agir ſur ſon cerveau, &
: modifier : car il faut néceſſaire-
t que la réunion de ces impreſ-
; & de leurs rapports, ſoit pro-
e par une action de l'eſprit, ou
lle ſoit une ſuite de l'action mê-
les corps ſur les organes & ſur le
eau ; or il eſt certain que cette
ion n'eſt point une ſuite de l'ac-
des corps ſur les organes : parce-
l'action de chaque objet, eſt ab-
nent diſtinguée de celle d'un au-
bjet ; les différens traits d'un por-
, ou d'un tableau, ne tombent

ſur le ſiege du ſentiment, que comme les coups du pinceau tombent ſur la toile, c'eſt-à-dire, comme des traces, qui priſes en elles-mêmes, ſont ſans liaiſon; & ſi l'ame n'avoit pas la force de les réunir, elle ne les verroit pas plus former un tout, que la toile qui reçoit les couleurs, verroit un tableau, ſi elle pouvoit connoître les couleurs que le Peintre applique ſur elle.

Qu'on ne diſe pas que ces impreſſions ſe réuniſſent elles-mêmes dans le principe du ſentiment, & vont y peindre l'image de l'objet; car il eſt certain que ce n'eſt qu'avec le ſecours de l'expérience & de l'inſtruction, que l'homme peut réunir ces perceptions. Si l'on offroit aux yeux d'un Sauvage les plans des plus beaux édifices, il ne les appercevroit que comme des traits formés au hazard : il verroit les différentes parties de ces plans en même tems, il ne les verroit pas comme des parties d'un même tout, & par conſéquent, quoique ces perceptions ſe réuniſſent dans le principe du ſentiment : il n'appercevroit cependant pas un tout & des parties, s'il n'agiſſoit pas, & s'il ne dépendoit pas de

ui de réunir les impreſſions qu'il reçoit des corps étrangers.

Pour réunir ces impreſſions & produire ces modifications dans le cerveau, il n'étoit néceſſaire de connoître, ni le cerveau, ni la maniere d'en mouvoir les fibres, puiſque l'ame n'a eu beſoin que de fixer ſon attention ſur les impreſſions produites dans le cerveau par l'action des objets extérieurs ſur les organes; c'eſt donc l'action de ces objets qui fournit à l'ame la matiere de ſes idées, & c'eſt l'ame qui les forme en combinant & en arrangeant les ſenſations produites par cette action.

L'ame, par la facilité qu'elle a de comparer & d'arranger ſes ſenſations, & de connoître leurs rapports, peut découvrir leurs liaiſons, leurs dépendances, voir comment elles ſe produiſent & remonter des effets aux cauſes, elle peut même en raiſonnant, découvrir des cauſes inviſibles, & connoître des êtres ſpirituels & purement intelligibles: l'ame accoutumée à connoître par des images, ſe repréſentera bientôt ces êtres ſous l'image des êtres viſibles, qui auront de l'analogie avec les propriétés de l'eſprit,

& cette image ſera la connoiſſance de cet être ſpirituel : connoiſſance que l'ame aura produite, comme elle produit ſes autres idées, & dont elle pourra conſerver le ſouvenir. Il en faut dire autant des êtres ſimples ; s'ils ſont les élémens de l'étendue, l'ame peut en raiſonnant le découvrir, ſans pouvoir s'en former l'image ; mais elle ſe les repréſentera comme les plus petits êtres qu'elle ait vûs, qui tout petits qu'ils étoient, avoient des parties qu'elle n'a pû diſtinguer à cauſe de leur petiteſſe, & l'image de ces petits êtres repréſentera à l'ame des êtres ſimples.

L'ame peut même ſe faire des idées purement intellectuelles, & les graver dans ſa mémoire : telles ſont les idées de juſtice, de vertu, &c. qui ne ſont que des connoiſſances des rapports que l'eſprit découvre entre les actions des hommes, & la regle de leur conduite ; l'ame ne penſe jamais à la juſtice, ſans ſe repréſenter quelqu'action juſte ; mais comme nous avons vû la juſtice exercée en beaucoup de manieres différentes, toutes ces actions s'offrent confuſément à l'eſprit, lorſqu'il penſe à la juſtice, &

ne voit distinctement aucune des
tions qui l'ont conduit à l'idée de la
ustice : il ne voit donc distinctement
que ces rapports ; cette connoissance
st par conséquent, purement intellec-
uelle. C'est ainsi que l'esprit s'éleve
ux propositions qu'on nomme géné-
ales, & aux abstractions.

L'esprit se rappelle aisément le sou-
enir des vérités générales & les idées
bstraites ; ainsi il y a dans le cerveau
es traces auxquelles les idées géné-
ales & abstraites sont liées : ces traces
e sont point les images des faits par-
culiers qui ont conduit l'ame à ces
érités générales, & aux abstractions :
ar lors qu'elle apperçoit, par exem-
le, que le tout est plus grand que sa
artie, elle ne voit distinctement au-
un tout, elle n'en compare expressé-
ent aucun avec ses parties, & par
onséquent, les images des différens
uts qu'on a vûs, ne font point naî-
e dans l'ame une idée claire & dis-
incte du rapport du tout avec sa par-
ie ; cependant l'esprit voit claire-
ent que le tout est plus grand que sa
artie ; il faut donc que la trace ou
a disposition du cerveau à laquelle
idée ou le souvenir du rapport du

tout avec ſa partie eſt attachée, ſoit formée par l'eſprit, & par conſéquent, que les diſpoſitions auxquelles nos penſées refléchies ſont liées, dépendent de lui.

L'ame a donc le pouvoir de produire ſes idées & ſes images, & ce pouvoir eſt indépendant des diſpoſitions du cerveau, en ce ſens qu'elle ne le tient point des diſpoſitions du cerveau, qui, par conſéquent, ne ſont point la cauſe productrice de ce pouvoir; mais une condition néceſſaire pour ſon exercice, qui peut cependant être ſuſpendu par les changemens qui arrivent dans le cerveau.

SECONDE PROPOSITION.

Quoique l'ame ait un pouvoir de penſer & d'agir, qui ne dépend point des diſpoſitions matérielles du cerveau comme de ſa cauſe, il y a cependant des diſpoſitions du cerveau qui peuvent ſuſpendre l'exercice de ce pouvoir.

Tout le monde reconnoît que des différens points de notre corps, il part des fibres nerveuſes qui vont

ıtir à la ſubſtance médullaire du
'eau ; cette ſubſtance médullaire
compoſée d'une infinité de petites
ules très minces, d'une fineſſe ex-
ne, & multipliées à l'infini : ces
tes cellules ſont formées ou ſépa-
; les unes des autres par de petites
ſons compoſées de fibres très dé-
s : une liqueur très ſubtile, qu'on
nme les eſprits animaux, deſcend
la ſubſtance corticale du cerveau
elle s'eſt filtrée, paſſe de ces pe-
s cellules dans les fibres nerveuſes
leur répondent, les remplit
ju'aux extrêmités du corps, &
ne une eſpece de lien entre
ſes les parties du corps & la ſubſ-
ce médullaire du cerveau : car
ſque toutes ces fibres ſont rem-
s d'eſprits animaux, il eſt impoſ-
e qu'on preſſe une de ces fibres,
s que les eſprits refluent vers la
ſtance médullaire, & ſans qu'ils
ımuniquent aux parrois des petites
ules dont elle eſt compoſée, les
ps qu'ils ont reçus : ces coups
t ſuivis d'un ſentiment, d'une
ſation dans l'ame ; on peut donc
ırder la ſubſtance médullaire com-
le *ſenſorium commune*, ou com-

me l'organe du ſentiment. Les c
ſéquences que nous allons tirer de
te ſuppoſition en faveur de la libe
ſont au reſte, également vraies, q
que ſentiment qu'on adopte ſur le
ge de l'ame.

Puiſque les ſenſations naiſſent
coups & des ébranlemens que le
flux des eſprits animaux produit
la ſubſtance médullaire, & que l'
peut combiner & arranger ſes ſe
tions, il faut qu'elle ait quelque f
pour modifier la ſubſtance médull
ce point doit être avoué par tous
qui reconnoiſſent que l'ame agit
le corps : les eſprits animaux
donc entre deux puiſſances ; entre
tion des objets extérieurs, & l'a
de l'ame : ainſi quoique l'ame ai
ſa nature le pouvoir de modifier
cerveau, ou d'agir ſur lui, l'exe
de ce pouvoir peut être ſuſpendu
l'action des objets extérieurs, ſi
tion des objets extérieurs fait re
les eſprits animaux contre les cel
de la ſubſtance médullaire avec
force ſupérieure à celle de l'ame
qui eſt très poſſible, puiſque la f
de l'ame n'eſt pas infinie.

Suppoſons, par exemple, que

on d'un corps extérieur ſur nos organes ſoit aſſez forte pour forcer les fibres des cellules de la ſubſtance médullaire du cerveau, & que la compreſſion qu'elle y cauſe, ferme beaucoup de cellules contigües; l'ame perdra néceſſairement beaucoup de ſes idées, & les eſprits animaux ſe porteront tous vers la cellule ouverte par l'action des objets extérieurs : l'ame alors n'aura preſque qu'une ſeule idée dont elle ne pourra détourner ſon attention, & il y aura folie : c'eſt ainſi que le bruit de canon a quelquefois rendu fous ceux qui en étoient trop proches.

Les eſprits animaux ſont néceſſaires pour que l'action des objets extérieurs ſe tranſmette juſqu'à la ſubſtance médullaire ; ainſi lorſque les eſprits animaux ſe ſont diſſipés, les fibres nerveuſes s'affaiſſent, & le commerce de l'ame avec les objets extérieurs eſt interrompu. Il y a cependant des eſprits animaux dans le corps humain : mais par une conſtitution indépendante de l'ame, ces eſprits ſont diſtribués aux viſceres pour entretenir leur mouvement. Pendant que les fibres ſont affaiſſées, &

que l'ame eſt ſéparée de toute la nature, le ſang continue de circuler dans toutes les parties du corps humain, & les ſécrétions ſe font à l'ordinaire : ainſi le ſang dépoſe dans la ſubſtance corticale du cerveau les eſprits animaux ; les eſprits animaux paſſent de la ſubſtance corticale dans la ſubſtance médullaire ; mais ils tombent dans les cellules de la ſubſtance médullaire, ſans l'ordre de l'ame, & comme la circulation du ſang les a diſtribués : voilà d'où viennent ces aſſociations d'idées ſi étranges & ſi bizarres pendant le ſommeil : les cellules étoient vuides, & l'ame n'avoit aucun ſentiment : lorſque la circulation a dépoſé des eſprits dans la ſubſtance corticale, ces eſprits tombent dans les cellules qui leur répondent, ébranlent les cloiſons des cellules, & l'ame éprouve du ſentiment.

Les parrois des cellules de la ſubſtance médullaire étant élaſtiques, doivent conſerver les impreſſions qu'elles ont reçues ; ainſi le mouvement que ces cellules avoient reçu pendant la veille continue dans le ſommeil, quoiqu'affoibli & devenu inſenſible ; les eſprits animaux en

ombant dans chaque cellule, ne feront donc que fortifier le mouvement affoibli de la cellule, & l'ame aura, non ſeulement un ſentiment, mais le ſentiment qu'avoit produit en elle le mouvement de cette fibre : ainſi, par exemple, ſi les eſprits animaux tombent dans une cellule, dont l'ébranlement avoit produit le deſir de tuer, l'ame éprouvera ce ſentiment pendant le ſommeil, & ce ſentiment ne dépendra pas plus d'elle, que les impreſſions du froid ou du chaud.

Si dans le tems que les eſprits animaux ébranlent la cellule qui fait naître le deſir de tuer, il tombe de la ſubſtance corticale, des eſprits animaux dans les cellules qui répondent à l'idée d'un ami, l'homme aura le deſir de tuer ſon ami : mais le deſir de tuer ſon ami n'eſt, ni un jugement de l'ame, ni une délibération, ce ſont des ſenſations produites par des cauſes étrangeres, & préſentées à l'ame en même-tems.

Il eſt donc clair que l'ame peut n'être point libre pendant le ſommeil, & que quoiqu'elle le fût par ſa nature, elle n'auroit aucun pouvoir ſur les premieres penſées qui naiſſent dans le ſommeil.

Mais, dira-t-on, l'ame ne dél
re-t-elle pas pendant le ſomme
elle tuera ſon ami ?

Il me paroît, que lorſque des
ſées auſſi étranges que celle de
ſon ami, ſe préſentent à l'ame
ne délibere point : ce ſentiment
duit au contraire dans l'ame
fort qui éveille, & qui empêch
te délibération pendant le ſon
Ce réveil ſubit, lorſque l'ame
ve des ſentimens étranges, fai
qu'elle n'eſt pas dépouillée de ſ
tivité ; effraïée par ces ſentimen
le fait effort, elle réagit ſur to
ſubſtance des nerfs, il ſe fait un
motion dans tout ce qui abou
ſiége de l'ame ; & comme elle
munique à tout, la ſubſtance
cale eſt comprimée, & verſe plu
prits animaux ; ils refluent d'a
de toutes les parties du corps, l
tance médullaire eſt remplie d'e
mais dont le cours eſt irrégulie
c'eſt pour cela que le moment
veil après des ſonges effraïans,
état de trouble & d'agitation.

Lorſque le calme s'eſt rétabl
eſprits animaux rempliſſent les
les de la ſubſtance médullaire,

urs devient tranquille, l'ame rai-
ne, délibere & agit avec liberté.
réveil ne fortifie donc point une
ſpoſition plutôt que l'autre, il ne
id point à l'ame la liberté ou le pou-
ir d'agir, il ne lui rend que ſes
es, & la met par ce moïen en état
former tous ſes jugemens.

Les eſprits animaux ſe réparent par
nutrition; s'ils étoient tellement
ondans qu'ils rempliſſent toutes les
lules de la ſubſtance médullaire, elle
oit alors dans une tenſion généra-
, & ſi cette tenſion étoit ſupérieure
a force de l'ame, il y auroit ſtupi-
té, comme il arrive dans un cer-
in dégré d'ivreſſe.

Si la ſubſtance médullaire étoit d'un
rtain dégré de dureté ſupérieur à
mpulſion des eſprits animaux, la
upidité ſeroit alors continuelle & de-
eviendroit un état.

Si la ſubſtance médullaire, au lieu
'être inébranlable, étoit ſi molle
u'elle n'eût preſque point de reſſort,
ame alors ſentiroit davantage, &
ourroit peut-être ſentir aſſez vive-
ent, mais elle n'auroit point de mé-
oire, il y auroit imbécillité.

Dans tous ces cas, l'exercice de la

liberté ſeroit ſuſpendu ; mais la liberté ou le pouvoir d'agir réſideroit toujours dans l'ame : ainſi la diſpoſition des organes eſt une condition néceſſaire pour être libre, & non pas le principe de l'activité de l'ame.

Mais, dira-t-on, toutes ces cauſes qui empêchent l'exercice de la liberté n'ont point lieu dans les enfans dans l'état de ſanté ; leurs organes ſont bien diſpoſés, toutes les fonctions animales ſe font régulierement, ils ne reçoivent point d'impreſſions exceſſives & cependant ils ne ſont point libres.

Il paroît que les enfans ne ſont pas libres, & le défaut de liberté n'eſt point en eux l'effet de la diſpoſition de leurs organes, mais une ſuite de leur inexpérience : pour s'en convaincre il ne faut que ſe rappeller ce qu'on a dit ſur le principe des déterminations de l'homme.

L'homme veut néceſſairement être heureux : pour être heureux il faut qu'il ſoit exempt de douleur & qu'il reſſente du plaiſir ; tout ce qui ſatisfait des beſoins ou excite du plaiſir, il le juge néceſſaire à ſon bonheur, & le recherche néceſſairement : l'homme, auſſi bien que l'enfant, eſt donc porté

ſairement à éviter ce qui l'incom-
: & à rechercher ce qui lui pro-
du plaiſir ; & pour qu'il puiſſe
pas entraîné vers un objet qui
éable, il faut qu'il puiſſe juger
:t objet n'eſt pas néceſſaire à ſon
ur, qu'il l'ait comparé avec l'idée
nheur, & parconſéquent qu'il
it beaucoup d'expériences & de
nemens que l'enfant n'a pû faire :
nt dépourvû de l'expérience,
onc conſiſter le bonheur ou le
:ur dans le plaiſir actuel ou dans
leur préſente, & fuit ou recher-
éceſſairement ce qui fait ſur lui
mpreſſion agréable ou déſagréa-
l s'éleve enfin au-deſſus des pre-
:s impreſſions lorſqu'il a connu
es ne procurent pas le bonheur
deſiroit : ce défaut de liberté ſe
eroit dans l'homme à quelqu'âge
fût, ſi on pouvoit le conſerver
qu'il acquît de l'expérience.
ne nous eſt peut être pas poſſible
:terminer avec préciſion, quand
nt a acquis aſſez d'idées pour être
chi de la tyrannie des premieres
:ſſions, mais il ſeroit auſſi ridi-
l'en conclure, avec Collins, que
nt ne peut devenir libre, que de

le juger incapable de s'élever à des idées générales & abſtraites, de ce que l'enfant n'a pas ces idées en naiſſant.

La liberté de l'ame n'eſt donc point éteinte dans tous les exemples qu'on oppoſe, & l'on conçoit aiſément qu'une ſubſtance ſpirituelle unie à un corps organiſé, peut être libre & cependant privée de l'exercice de ſa liberté, ſans que cette privation altere l'activité & la liberté naturelle de l'ame.

CHAPITRE IV.

Examen des difficultés que l'on tire de la préſcience divine contre la liberté humaine.

COMME je n'ai point encore examiné ſi l'intelligence qui a créé des eſprits libres, prévoit leurs actions, ni comment elle les prévoit; l'examen de l'oppoſition que l'on prétend trouver entre la préſcience divine & la liberté de l'homme, eſt prématuré: cependant Collins, l'Auteur anonyme du Traité de la Liberté, & en gé-

al tous les Philoſophes qui nient la
erté, l'ont toujours oppoſée avec
t de confiance, qu'il eſt à propos
voir exactement quels avantages le
aliſme que je combats, peut tirer
dogme de la préſcience contre celui
la liberté.

ARTICLE I.

*fficultés qui paroiſſent naître du dog-
me de la preſcience divine contre la
liberté humaine.*

J'appelle preſcience, toute connoiſ-
ıce de l'avenir.

La nature de la préſcience de Dieu
eſt inconnue; mais je connois dans
hommes cette preſcience, par la-
elle je puis juger de celle de Dieu,
rcequ'elle eſt commune à Dieu & à
us les hommes.

Les Aſtronomes prévoient infailli-
ement les éclipſes, & Dieu les pré-
ıit auſſi.

Cette preſcience de Dieu & cette
eſcience des Aſtronomes ſur les
lipſes, conviennent en ce que Dieu
les Aſtronomes connoiſſent un or-
re néceſſaire & invariable dans le
ouvement des corps céleſtes, &

qu'ils prévoient parconſéquent éclipſes, qui ſont dans cet ordre là.

Ces preſciences different premi ment, parceque Dieu connoît dan mouvemens céleſtes, l'ordre qu'il mis lui-même, & que les Aſtrono ne ſont pas les Auteurs de l'ordre q y connoiſſent : ſecondement en ce la preſcience de Dieu eſt tout-à exacte, & que celle des Aſtrono ne l'eſt pas, parceque les lignes mouvemens céleſtes ne ſont pas gulieres qu'ils le ſuppoſent, & leurs obſervations ne peuvent pas de la derniere juſteſſe.

On n'y peut trouver d'autres venances ni d'autres différences.

Pour rendre la preſcience des nomes, ſur les éclipſes, égale à de Dieu, il ne falloit que rempli différences.

La premiere ne fait rien à la ch il n'importe pas d'avoir établi ur dre pour en prévoir les ſuites, il fit de connoître cet ordre auſſi pa tement que ſi on l'avoit établi quoiqu'on ne puiſſe pas en être teur ſans le connoître, on peut le noître ſans en être l'auteur.

Il ne reſte donc qu'à rempl deux

xieme différence qui eſt entre la ſcience de Dieu & celle des Aſ- ıomes : il ne faut pour cela que ɔoſer les Aſtronomes parfaitement ruits de l'irrégularité des mouve- ıs céleſtes ; & les obſervations, de erniere juſteſſe : il n'y a nulle ab- lité à cette ſuppoſition.

ɛe ſeroit donc à cette condition ın pourroit aſſurer ſans témérité, la preſcience des Aſtronomes ſur éclipſes, ſeroit préciſement égale lle de Dieu, en qualité de ſimple ɔience : donc la preſcience de Dieu étendroit pas à des choſes où celle Aſtronomes ne pourroit s'étendre.

ır il eſt certain que quelqu'habiles fuſſent les Aſtronomes, ils ne roient pas prévoir les éclipſes, ſi ıleil ou la Lune pouvoient quelque- ſe détourner de leur cours, indé- lamment de quelque cauſe que ɔit & de toute regle.

ɔonc Dieu ne pourroit pas non prévoir les éclipſes, & ce défaut ɔreſcience en Dieu ne viendroit plus, que d'où viendroit le dé- : de preſcience des Aſtronomes.

Or le défaut de preſcience dans les ronomes, ne viendroit pas de ce

qu'ils ne ſeroient pas les auteurs
mouvemens céleſtes, puiſque cela
indifférent à la preſcience, ni d
qu'ils ne connoîtroient pas aſſez
les mouvemens, puiſqu'on ſup
qu'ils les connoîtroient auſſi parf
ment qu'il eſt poſſible : mais le d
de preſcience en eux, viendroit uni
ment de ce que l'ordre établi dan
mouvemens céleſtes, ne ſeroit
néceſſaire & invariable : donc de
même cauſe viendroit en Dieu l
faut de preſcience. Donc Dieu,
qu'infiniment intelligent, ne pe
mais prévoir ce qui ne dépen
d'un ordre néceſſaire & invar
Donc Dieu ne prévoit point du
les actions des cauſes appellées l
Donc il n'y a point de cauſes libr
Dieu ne prévoit point leurs ac
Sur quel principe pourroit-il p
les actions d'une cauſe que
ne pourroit déterminer néce
ment (1) ?

(1) Cette difficulté eſt tirée du traité de la liberté diviſé en quatre parties, & imprimé avec quelques autres pieces, ſous le titre de Nouvelles Lib penſer : ce recuei un très petit in rare.

ARTICLE II.

: peut tirer du dogme de la pré-ence aucune difficulté réelle contre liberté humaine.

ı les Philoſophes qui nient la li-ont effectivement démontré eſt impoſſible même à une intel-ce infinie de prévoir des actions ; , ou il eſt poſſible de prévoir ctions.

l eſt démontré qu'on ne peut pré-des actions libres, alors il n'eſt : eſſentiel à l'intelligence créatrice révoir ces actions ; la ſcience de intelligence n'eſt pas plus bornée impoſſibilité de les prévoir que ſa : puiſſance, par l'impoſſibilité de un cercle quarré ou un bâton deux bouts : on ne peut donc com-e la liberté des actions humaines, :qu'elle détruit la preſcience, ue la preſcience n'eſt point un at-t eſſentiel de la divinité, s'il eſt ontré que les actions libres ſont de re à ne pouvoir être prévues.

l'on n'a pas démontré l'impoſſibi-de prévoir des actions libres, on ucune raiſon de refuſer cette con-

poſſibilité ? Toutes les diffi
a expoſées portent ſur l'i
où Dieu même ſeroit, de
éclipſes, ſi les aſtres pouv
tourner de leur route. Ecl
mot de *pouvoir*, dont le
toute la difficulté.

Le pouvoir par lequel
que les aſtres pourroient
de leur route ſeroit ou une
trice aveugle & capricieuſe
termineroit ſans motif, &
ſans raiſon, ou une force m
ligente qui ſe détermineroi
par des motifs & avec raiſ

Si les aſtres avoient le
ſe détourner de leur route
pouvoir fût une force motri

cation dans la queſtion de la
nce des actions des hommes,
n ſuppoſe agir avec intelligence
des motifs.
.ut donc néceſſairement que le
r que l'on ſuppoſe dans les aſ-
ſoit une force motrice intelli-
qui ſe détermine ſur des rai-
c par des motifs : alors la dif-
ſe réduit à prétendre que Dieu
irroit pas prévoir les éclipſes
ûrement que les Aſtronomes, ſi
tres avoient une force motrice
gente, capable de ſe détourner
ue inſtant de leur route, quoi-
ette force ne ſe détournât point,
notif & ſans raiſon ; ce qui n'eſt
autre choſe que l'énoncé de la
ion.
ais eſt-il donc impoſſible que
prévît avec certitude les éclipſes,
; aſtres avoient une force capable
e détourner de leur route, mais
force intelligente & qui ne ſe dé-
inât que par des motifs & ſur des
ns, quoiqu'elle ſe déterminât li-
ient.
uiſqu'une intelligence libre ne ſe
mine point ſans motif, il y a
des motifs qui ont un rapport

dans leſquelles chacun de
agira ſur la force motrice,
avec certitude les éclipſe
les aſtres euſſent à chaque
pouvoir de ſe détourner de
Dieu par ſa ſcience infin
troit non-ſeulement tous
qui pourroient détermine
ligences à ſe détourner de
mais encore le dégré de fo
quel chacun de ces motifs
telle ou telle circonſtance
troit non-ſeulement tous
que pourroit prendre à ch
l'intelligence motrice des
encore celui qu'elle pren
que chaque détermination
du rapport que le motif
auroit avec cette intellige
roit prévoir avec certitu

VRE QUATRIEME.

l'intelligence qui a formé le Monde.

PRES nous être assurés que les its & les corps ont été créés, & les phénomenes que le spectacle nature nous offre, sont produits es mouvemens distribués avec in-ence, il faut tâcher de nous éle-squ'à la puissance créatrice & à ligence qui a formé le monde. ette connoissance, l'homme ne i son rang dans l'univers ni sa ation : car ses vûes sont essentiel-t différentes, selon que le e a été créé & formé par un re infini de petites intelligences es, ou par une seule intelligence e; & selon que cette intelligence ne puissance bisarre & capricieu-ou une intelligence sage ; une in-gence qui produit nécessairement

tout ce qu'elle produit, ou une intelligence qui ne ſe détermine jamais ſans raiſon, mais qui agit toujours avec liberté.

Pour avoir ſur tous ces objets des idées juſtes, il faut examiner la nature de l'intelligence qui a produit le monde, & ce que l'on doit penſer des raiſons qui ont porté beaucoup de Philoſophes à regarder le monde comme l'effet d'une puiſſance aveugle & néceſſaire.

SECTION PREMIERE.

De la nature de l'intelligence qui a produit le Monde.

LEs eſprits & les corps ont été créés. L'orſqu'on réfléchit ſur la puiſſance qui leur a donné l'exiſtence, on découvre ſans peine qu'elle eſt une intelligence infinie, toute puiſſante, & qu'elle a produit le monde librement & avec deſſein.

CHAPITRE I.

La puiſſance créatrice eſt une intelligence infinie, toute-puiſſante & unique.

LE principe qui fait exiſter les eſprits & les corps, eſt un être néceſſaire; ou il faut ſuppoſer que tout eſt [illegible]éé, c'eſt-à-dire, que tout a été produit ſans qu'il y ait cependant eu de cauſe productrice : ce qui eſt trop évidemment faux pour être réfuté. Il eſt donc certain que l'être qui a produit les eſprits & les corps exiſte néceſſairement.

Rien ne peut exiſter d'une maniere vague & indéterminée ; il faut donc que l'être néceſſaire ait ſes attributs & ſes déterminations eſſentielles, qu'il tient de la néceſſité de ſon exiſtence : on a vû que la néceſſité d'exiſtence ne renferme point dans ſon idée, une maniere d'être plutôt qu'une autre ; ainſi l'être néceſſaire ou exiſtant par lui-même, ne peut être borné ni dans ſes manieres d'être, ni dans les degrés de ſes perfections.

Il y a de la penſée, & la penſée a mille variétés ; il faut donc que l'être néceſſaire ſoit penſant ou intelligent, & que ſon intelligence ſoit infinie, c'eſt-à dire, qu'elle embraſſe tous les objets de la penſée.

Puiſque l'être néceſſaire a produit des eſprits, il faut bien qu'il ſoit intelligent ; & l'on a vû dans la réfutation du Fataliſme qui ne ſuppoſe qu'une ſubſtance dans le monde, que la penſée ne peut appartenir à la matiere : il faut donc que le principe qui a produit les eſprits, ſoit lui-même un eſprit ; ſans cela il n'eût pas eu avec la production des eſprits, plus de rapport que le pur néant, il n'auroit pû les faire exiſter.

Il y a dans le monde des effets, des changemens, de nouveaux êtres ; nous voulons que certaines choſes ſoient & elles ſont : vouloir & agir, ſont donc des propriétés des eſprits : l'être néceſſaire qui a toutes les déterminations poſſibles, a donc une volonté, il eſt actif ; & comme il n'eſt point borné dans les dégrés de ſes perfections, ſa volonté & ſa puiſſance ſont infinies, c'eſt-à-dire, qu'il peut vouloir & faire tout ce qui eſt poſſible, par conſéquent il eſt tout puiſſant.

certain qu'il y a de la puiſſance
monde, puiſqu'il y a de nou-
roductions : il eſt certain que
rons en partage une volonté,
de produire quelqu'effet,
ette volonté eſt extrêmement
& nous voïons une infinité
que nous ne ſommes pas capa-
produire ; il faut donc qu'il y
puiſſance ſupérieure à la nôtre,
ſupérieure : or cette puiſſance
exiſtence, ou elle exiſte par ſa
: ſi cette puiſſance a reçu l'exiſ-
je conçois qu'elle eſt bornée,
elle exiſte par ſa nature, je ne
oint pourquoi cette puiſſance
ornée, & pourquoi il y auroit
ré au-delà duquel elle ne s'éten-
oint, comment il y auroit quel-
ſe qui ſeroit poſſible & qu'elle
roit faire exiſter.
n nous avons vû que l'être né-
: faiſoit exiſter des ſubſtances
modifications ; d'ailleurs il eſt
que tous les êtres poſſibles ſont
ſtances ou des modifications,
ne ſubſtance n'eſt pas plus poſ-
u'une autre : pourquoi donc
oit-on la puiſſance de l'être
r ?

Puiſque l'être créateur eſt une intelligence infinie, toute puiſſante; il a pu produire tout ce qui exiſte, & nous n'avons aucune raiſon d'en ſuppoſer pluſieurs: ſi nous n'avons aucune raiſon d'admettre pluſieurs êtres néceſſaires, on peut ſans abſurdité, ſuppoſer qu'il n'y a qu'un être néceſſaire, & dès lors il ne peut y en avoir qu'un, puiſque tout autre être, qu'on pourroit ſans abſurdité ſuppoſer ne point exiſter, ne peut être regardé comme un être qui contienne la raiſon de ſon exiſtence, & dont l'eſſence renferme une raiſon ſuffiſante d'exiſter.

L'infinité & la toute puiſſance de l'être néceſſaire, ne ſont pas de moins bonnes preuves de ſon unité; je ne parlerai point ici de ces deux preuves, parceque je les ai rapportées, en expoſant les raiſons que les Fataliſtes qui ne ſuppoſent qu'une ſubſtance dans le monde, apportent pour prouver qu'il ne peut y avoir pluſieurs êtres néceſſaires (1).

(1) Voïez ces preuves 2. p. 226. on y expoſe les principes par leſquels les Fataliſtes prouvent qu'il n'y a point pluſieurs ſubſtances néceſſaires.

CHAPITRE II.

L'Intelligence créatrice a formé le Monde.

LE monde eſt compoſé d'une multitude innombrable de tourbillons, dont les centres ſont occupés par des ſoleils, autour deſquels les planetes font leurs révolutions.

On a déja dit qu'il faut que ces aſtres obéiſſent à un fluide, qui les entraîne autour du centre de leur tourbillon, ou qu'ils aient reçu un mouvement qui tend à les en éloigner, & qu'ils ſoient retenus par une force qui les porte vers le centre de ce tourbillon.

Pour former cette multitude innombrable de tourbillons, il a fallu que toute la matiere de l'univers ait été partagée en une infinité de portions différentes, & que ces portions de matiere ſe ſoient rencontrées dans des directions obliques, qui les aient forcées de tourner autour d'un centre.

Les tourbillons formés par des mouvemens obliques de la matiere, ſe

dans lequel elle circuloit, reſte de l'univers : la for tourbillons dépendoit donc cipe, dont la connoiſſance ſance embraſſaſſent toute la l'univers.

Si les aſtres ſe meuven eſpaces vuides autour de centres, il faut qu'ils aient çu un mouvement de pr rectiligne, & qu'ils ſoie dans leur orbite par une fo tion qui les porte vers di tres : les aſtres ſont donc ſa tre deux forces, dont l'un réunir à leur centre, & l en éloigner : c'eſt de la pr ces deux forces que dépen

uel autre principe que l'intelli-
ce créatrice, pouvoit ſoumettre
e la matiere à des loix générales
rbitraires ?
outes les parties de la matiere dans
yſtême, tendent les unes vers les
s; les planetes gravitent les unes
es autres & ſur le ſoleil; le ſoleil
s planetes gravitent ſur les étoi-
xes &c. Le monde eſt donc dans
ſtême une machine immenſe, où
s les parties peſent & agiſſent
nes ſur les autres, & dans laquelle
ilibre ne ſubſiſte que par la juſteſ-
s proportions avec leſquelles tou-
s parties de la matiere ſe balan-

ur établir cette juſteſſe de pro-
on, il a fallu que la cauſe pro-
ice du monde ait connu toutes
orces de la nature, qu'elle en ait
biné tous les rapports, & qu'elle
ù leur preſcrire des loix. L'intelli-
e créatrice a donc produit le mon-
puiſqu'elle avoit ſeule la connoiſ-
& la puiſſance capable d'unir
s les parties de la matiere en-
es, & de donner à chacune le dé-
le force néceſſaire, pour en for-
un tout harmonique.

CHAPITRE III.

L'Intelligence créatrice a produit le Monde librement.

L'ETRE néceſſaire ou l'intelligence créatrice, contient la raiſon de ſon exiſtence : elle n'a pas beſoin pour exiſter, des êtres diſtingués d'elle ; aucun d'eux n'eſt eſſentiel à ſon exiſtence.

L'intelligence créatrice eſt unique, toute puiſſante, & par conſéquent indépendante de tout être diſtingué d'elle ; aucune cauſe étrangere n'a donc pû la déterminer à produire rien hors d'elle ; elle n'a été déterminée ni par ſa nature ni par aucune cauſe étrangere à produire les eſprits & les corps, & à former le monde ; elle s'eſt déterminée elle-même.

Un être qui ſe détermine à produire des eſprits & des corps, qu'il ne lui étoit point eſſentiel de produire, pouvoit ne les pas produire, & les a produits ſans qu'aucune raiſon néceſſaire l'ait déterminé ; car toute détermination néceſſaire vient de l'eſſence de la

hoſe qui ſe détermine, ou d'une cauſe trangere ; deux moïens de détermiation qui ne peuvent avoir lieu dans 'être qui exiſte par-lui-même. L'eſſen:e de l'être qui exiſte par lui-même, ne le détermine point néceſſairement à produire les corps, puiſqu'il pouvoit exiſter ſans eux ; & que l'eſſence de l'être néceſſaire ne le détermine qu'à ce ſans quoi il ne peut exiſter : on ne peut non plus ſuppoſer qu'une cauſe étrangere a déterminé néceſſairement l'intelligence créatrice à produire les eſprits & les corps, & à former le monde : cette cauſe ſeroit ou une force qui auroit fait agir l'être néceſſaire, ou un motif qui ne lui auroit pas permis de reſter dans l'inaction.

L'unité & la toute puiſſance de l'être néceſſaire, ne permettent pas de ſuppoſer qu'une force étrangere l'ait mis en action ; d'ailleurs aucun motif n'a pû déterminer néceſſairement un être tout puiſſant à faire uſage de ſon pouvoir. L'être créateur eſt intelligent, infini ; il ne pouvoit acquérir aucune réalité, aucune perfection par la production des corps & par celle des eſprits ; cette production n'a donc pû être un motif qui ait déterminé néceſ-

ſairement l'intelligence créatrice à les produire & à former le monde. Cet être d'ailleurs eſt immuable ; l'exiſtence des êtres diſtingués de lui, ne produit dans ſa nature aucun changement ; & dès-lors il eſt clair que cette production ne peut être un motif qui le néceſſite à agir hors de lui.

La nature entiere annonce la liberté de ſon auteur : ſi le créateur n'eût pas agi librement, puiſque les êtres qu'il a créés pouvoient exiſter avec des modifications variées à l'infini, pourquoi ont-ils préciſément celles que nous leur voyons ; Pourquoi tout eſt-il tel qu'il eſt, pourquoi tout n'eſt-il pas égal, puiſque toutes les différentes manieres d'être n'ont rien de plus oppoſé à l'exiſtence que tout ce qui exiſte actuellement. Il eſt abſurde qu'entre des choſes toutes poſſibles en elles-mêmes, toutes également faciles à l'être créateur, puiſqu'il eſt tout puiſſant, il eſt, dis-je, impoſſible que l'une ſoit plutôt que l'autre, ſi ce être n'eſt pas libre. Enfin j'ai fait voir que les différentes parties du monde viſible, avoient été formées par des mouvemens produits avec liberté & avec choix, & par conſéquent que

ıtelligence créatrice qui a produit
monde, eſt une puiſſance libre.

CHAPITRE IV.

ıtelligence créatrice a produit le Monde avec deſſein.

Eux choſes ſuppoſent néceſſai-
ent du deſſein dans une produc-
, la liberté de la cauſe productri-
c les rapports des différentes par-
de l'ouvrage à des vûes particu-
rs ou à un objet commun.
On vient de prouver que l'intelli-
ce créatrice a produit le monde li-
nent : dans les recherches que nous
ns faites ſur la puiſſance qui a for-
les aſtres, nous avons vû qu'ils
ent produits par des mouvemens
t le concours étoit néceſſaire pour
formation ; quoique ces mouve-
ıs ou leurs dégrés & leurs concours
ſſent ni néceſſaires en eux-mê-
, ni produits par une force mc-
: aveugle & néceſſaire : ainſi les
ıs ont été formés & arrangés avec
ein par l'intelligence créatrice.
ır la terre nous avons trouvé des

productions qui n'étoient point l'effet des mouvemens qui avoient produit ou arrangé les aſtres ; nous avons vû des animaux formés par le concours d'une infinité de mouvemens particuliers, qui ſans être ni néceſſaires en eux-mêmes, ni néceſſairement liés les uns aux autres, étoient cependant néceſſaires pour la production & pour la formation de l'animal : les animaux ont donc été formés avec deſſein par l'intelligence créatrice ; ce que l'on vient de dire ſur la force motrice des aſtres & des animaux s'applique aiſément aux plantes & aux élémens : ainſi nous trouvons dans toutes les productions de l'intelligence créatrice, du deſſein & des vûes.

Toutes ces différentes productions formées ſur des plans particuliers, ont des rapports néceſſaires ; toutes les productions de la terre ont un rapport néceſſaire avec la lumiere & la chaleur du ſoleil ; les animaux ont un rapport néceſſaire avec les plantes, les plantes & les animaux avec les élémens.

Pour entretenir ſur la terre tous les animaux & toutes les plantes que nous y voïons, il ne ſuffiſoit pas d'en former

s germes, il falloit que ces germes uſſent croître & ſe nourrir ; pour l'accroiſſement & la vie des animaux & es plantes, il falloit que le globe auquel ils ſont attachés contînt des ſucs ropres à former les différentes parties qui compoſent les animaux & les lantes ; que ces différens ſucs puſſent tre portés dans toutes les parties du orps de l'animal & de la plante, & y cquérir de la conſiſtance : il falloit donc qu'il y eût ſur la terre un fluide aſſez ſubtil, pour s'inſinuer dans toutes les parties du corps de l'animal & de la plante, & qui tînt dans un état de diſſolution tous les ſucs néceſſaires à la vie des animaux & des plantes ; & ce fluide eſt l'eau, dont les parties ſont d'une ſubtilité qui ſurpaſſe tout ce que nous pouvons imaginer & qui s'allie avec tous les corps & tous les ſels (1).

La ſubtilité des parties de l'eau n'empêche pas qu'elles ne puiſſent s'unir entr'elles, & former une maſſe ſolide : il falloit donc que l'eau pour

(1) Une goutte d'eau peut ſe diviſer en vingt-ſix millions de parties : ceux qui en voudront voir le calcul, n'ont qu'à lire l'exiſtence de Dieu démontrée par les merveilles de la nature. l. 3. c. 2.

être le véhicule de la nourriture des animaux & des plantes, fût elle même dans un état de diſſolution ou de fluidité, & cet effet eſt produit par le feu, qui pénetre toutes les parties de l'eau, & les entretient dans une agitation continuelle. Ainſi ſans le feu, la terre n'eût été qu'une maſſe ſtérile; & rien n'y eût pu vivre; les germes euſſent été des productions inutiles & inſenſées.

L'eau, ſi propre par ſa ſubtilité à s'inſinuer dans toutes les parties des animaux & des végétaux, n'a par elle-même qu'un mouvement de fluidité, lent & en tout ſens : il falloit donc que l'eau fût pouſſée dans les fibres des corps animés, par une force différente de l'action du feu, & c'eſt l'air, qui par ſon élaſticité, donne à l'eau ce mouvement; puiſque ce qui ôte à l'air ſon élaſticité, fait également périr les animaux & les plantes (1).

Tous ces élémens ſortent du corps

(1) M. Halles a prouvé dans ſa ſtatique des végétaux, que le ſoufre détruiſoit le reſſort de l'air, & que c'étoit par ce moïen que la foudre tuoit; il a dans ce même ouvrage prouvé que l'air privé de reſſort, feroit périr les plantes : appendice obſervat. 9. p. 330.

nimaux, parcequ'ils peuvent s'é-
ter & ſe dilater par l'action du
il falloit donc pour donner de la
ſtance au corps des animaux &
lantes, un corps qui ne pût s'é-
rer, & qui ſe refusât, pour ainſi
, à l'action du feu, de l'air & de
, qui en tînt les parties plus for-
nt unies: & c'eſt ce que la terre
uit; elle eſt le ſquelette des corps
ıés, & forme, pour ainſi dire,
charpente.
out ce qui vit ſur la terre, avoit
: des rapports eſſentiels avec les
ıens de la matiere.
es élémens ſont répandus dans
e la terre, le feu eſt répandu dans
es les parties de notre globe: l'eau
re une partie de la terre, elle eſt
loppée par l'air; la chaleur du
il éleve l'eau en vapeurs, & l'air
environne la terre, ſoutient &
erve ces vapeurs: la chaleur du
il, & le feu renfermé dans les en-
les de la terre, excitent dans l'at-
phere des vents qui tranſportent
luie dans toute l'étendue de la ter-
& y portent la fécondité.
our produire tous ces effets, il ne
ſoit pas de former les élémens, il

falloit que le mêlange en fût proportionné ; que les élémens qui ſont ſans activité ne fuſſent pas en aſſez grande quantité pour arrêter l'activité du feu, & que le feu ne fût pas aſſez abondant pour diſſoudre tout le globe de la terre, & tenir tous les autres élémens dans un état de fuſion. Il y a donc encore un rapport eſſentiel entre la quantité des élémens qui compoſent notre globe, & les animaux, & les plantes qui doivent y vivre.

Le nombre, les qualités, & le mêlange de ces élémens ſi néceſſaires pour entretenir ſur la terre des êtres vivans, n'étoient point néceſſaires en eux-mêmes, & ils n'ont point été produits néceſſairement par l'intelligence créatrice : le rapport que les élémens ont avec les êtres vivans ſur la terre, a donc été déterminé librement & avec choix par l'intelligence créatrice, & la terre a été formée avec deſſein.

L'univers entier ne ſubſiſte que par un équilibre général, & par conſéquent, par un rapport de chacune des parties qu'il renferme avec ce grand tout. L'intelligence créatrice qui a ainſi uni les différentes parties du monde, avoit donc un plan général ; & toutes

les

parties du monde, ont un objet mun. C'eſt à ce point de vue qu'il placer le défenſeur du hazard & de talité pour lui faire entrevoir la leur & la majeſté de l'auteur de ture, & pour le convaincre que euvres de Dieu ſont grandes, & les a toutes faites avec ſageſſe.

SECTION II.

nen des difficultés qui ont porté ſieurs Philoſophes à rejetter le timent qui attribue la production Monde à une intelligence créa- ce, infinie, toute-puiſſante & re.

s Philoſophes qui attribuent la uction du monde à une force gle & néceſſaire, prétendent qu'il point d'intelligence infinie, tou- uiſſante, libre, &c; qu'on n'a ne raiſon de recourir à cette in- gence, pour expliquer la produc- du monde, & enfin que le mon- nferme des deſordres qui ne per- ent pas de le regarder comme la

production d'une intelligence qui agit avec liberté & avec deſſein.

CHAPITRE I.

Examen des difficultés qui combattent l'infinité qu'on attribue à l'Intelligence créatrice.

ON peut ſe rappeller que Leucippe, Démocrite, Epicure, Hill, &c. ne reconnoiſſoient dans le monde que des êtres bornés ; Hobbes en renouvellant les principes de ces Philoſophes, a pouſſé beaucoup plus loin qu'eux les difficultés qui attaquent l'exiſtence d'une intelligence infinie ; il prétend que nous ne connoiſſons point cet être, & qu'il eſt impoſſible.

Clark, qui a combattu Hobbes, ne croit pas que nous connoiſſions l'infini poſitivement. Locke qui étoit certainement bien orthodoxe ſur l'exiſtence de Dieu, croit que nous n'avons de l'infini qu'une idée négative ; & ceux qui rejettent l'exiſtence créatrice, abuſent de ces aveux. Examinons leurs difficultés, & ce qu'on peut y répondre.

ARTICLE I.

Difficultés de Hobbes & de ſes Diſciples contre l'infinité de l'Intelligence créatrice.

Nous n'avons aucune idée de l'infini, nous ne connoiſſons que par des mages, & l'infini n'en a point : c'eſt ignorance & la pareſſe qui ont imaginé cette chimere.

L'eſprit qui remonte des effets aux cauſes, & qui en a parcouru un certain nombre ſans arriver à une derniere, ſe fatigue, & ſuppoſe une cauſe premiere, d'où tout découle ; & comme il ne voit point diſtinctement cette cauſe, il ſuppoſe qu'elle eſt plus grande que tout ce qu'il voit ; alors il ne découvre plus de bornes dans le phantome qu'il s'eſt fabriqué, & il donne à cette chimere le nom d'être infini, c'eſt-à-dire, dans lequel il ne voit point de bornes.

C'eſt ainſi que les Juifs appelloient infini, éternel, immenſe, tout ce qu'ils n'imaginoient pas diſtinctement : toutes les fois que l'eſprit ne voit pas diſtinctement les parties d'un objet, il le déſigne par un mot, qui

pris exactement, ne veut dire rien autre chose, sinon un objet plus grand qu'il ne le voit; ainsi le mot infini ne signifie pas un objet qui réellement est illimité, mais dont on ne peut assigner les limites, parcequ'il est plus grand qu'aucune des mesures qu'on connoit; c'est pour cela que Locke, Clark & beaucoup de Métaphysiciens, qui reconnoissent l'existence d'un être infini, croient pourtant que nous n'en avons qu'une idée négative; ce qui, bien entendu, signifie que nous n'en avons aucune idée.

Le Pere Malebranche se trompe lorsqu'il prétend que nous voïons l'infini positivement, & en lui-même. Dans les principes mêmes de cet auteur, nous ne pouvons avoir perception de toute la réalité de l'être infini, & par conséquent, nous ne le voïons pas comme infini.

Il ne paroît pas même que cet être soit possible: l'infini n'est point ce en quoi nous ne voïons point de bornes; mais ce qui effectivement n'en a point; un être infini doit donc contenir tous les êtres, ou toutes les réalités possibles; une seule réalité qui ne seroit point dans cet être, détruiroit son in-

finité : il faut qu'il contienne tous les êtres qui existent, ou qu'il ait une infinité indépendante de tout ce que nous connoissons.

On retombe dans le Spinosisme, si l'on suppose que l'être infini contient toutes les réalités qui existent : il faut donc que l'infinité de cet être soit indépendante de ceux que nous connoissons & qu'on suppose distingués de lui, & alors on a un infini qui ne contient pas toutes les réalités, c'est-à-dire, qu'on le nomme infini, & que par la supposition, il est effectivement fini : l'infini doit contenir tout.

On prétend, il est vrai, que cet être est infini, quoiqu'il ne contienne pas tous les êtres, parcequ'il contient des réalités semblables, & avec elles une infinité d'autres : alors cet être n'est infini que par la collection d'une infinité de réalités particulieres, qui sont comme les élémens qui forment & composent l'être infini. Son infinité de cet être dépend donc de l'infinité du nombre de ces réalités ; & un nombre infini, est une absurdité.

Quand un nombre infini de réalités ne seroit pas une absurdité, pour-

roit-on trouver un nombre infini de réalités dans un être qui ne renfermeroit point les êtres qui compoſent le monde viſible ? C'eſt pour cela que Spinoſa n'a voulu exclure aucun être de l'idée de l'être néceſſaire & infini : il faut donc reconnoître avec Spinoſa que l'être néceſſaire & infini eſt tout, ou convenir qu'il n'y a point d'être infini, & que tous les êtres ſont bornés.

ARTICLE II.

Fauſſeté des principes de Hobbes ſur la nature de l'infini.

Lorſque nous avons examiné la nature de l'infini, nous avons fait voir qu'il ne pouvoit y avoir rien de plus grand : ainſi pour juger ſi un être eſt infini, il n'eſt point néceſſaire de connoître toute la réalité de cet être, il ſuffit que nous aïons une raiſon de juger qu'il ne peut y avoir rien de plus grand, & nous aurions une bonne preuve de ſon exiſtence, s'il étoit certain qu'il y a un être tel, qu'on ne peut ſuppoſer rien de plus grand : c'eſt ce qu'on a fait voir en prouvant qu'on ne peut ſans abſurdité, ſuppoſer que

être néceſſaire & exiſtant par lui-même, eſt borné.

L'eſprit n'a donc point ſuppoſé un être infini, parcequ'il étoit fatigué de remonter de cauſe en cauſe, & de degrés en dégrés, comme Hobbes le prétend; mais parcequ'on n'a pû méconnoître l'exiſtence d'un être néceſſaire & exiſtant par lui-même, & que ſon eſſence eſt telle, qu'il ne peut y avoir rien de plus grand.

Puiſque nous avons jugé que l'être qui exiſte par lui-même eſt infini, parceque ſon eſſence eſt telle qu'on ne peut ſuppoſer rien de plus grand que lui; il eſt bien clair que ce n'eſt point en réuniſſant une infinité de réalités particulieres que nous formons l'idée de l'infini, & que cet être n'eſt point la collection d'un nombre infini d'êtres: il n'eſt point un eſprit infini, parcequ'il renferme une infinité d'eſprits: mais parcequ'il a toute la réalité qu'un eſprit peut avoir. Toutes les difficultés qu'on tire de l'impoſſibilité d'un nombre infini, ſont donc autant de paralogiſmes contre notre ſentiment.

Cette notion de l'infini, loin de conduire au Spinoſiſme, fait voir la

fauſſété de ſes principes .: Sp
avoit raiſon de ſuppoſer un être
dans la nature, il avoit encore
de ſuppoſer que l'être infini e
qu'on ne pouvoit ſuppoſer ri
plus grand : mais il s'eſt trom
jugeant qu'un être, tel qu'on n
voit ſuppoſer rien de plus gran
voit contenir tous les êtres : c
certain qu'en ſuppoſant des êt
tingués de l'être infini, on
truit point ſon infinité, com
l'a fait voir dans la refutation d
noſiſme.

L'être infini n'eſt donc po
chimere, comme on le préten
un être dont on a prouvé l'ex
dont on a, par conſéquent, u
noiſſance très poſitive, quoic
puiſſe pas ſe le repréſenter ſ
image, ni connoître toute l
té : c'eſt dans ce ſens qu'il f
tendre ce que Locke & Clark
ſur l'idée négative de l'infini.

HAPITRE II.

des difficultés qui attaquent la é de l'Intelligence créatrice.

roit peu de différence entre le e & le Stoïciſme, ſi l'intel- créatrice avoit produit néceſ- nt le monde, & tous les êtres nferme : il eſt donc important pper tous les ſcrupules ſur la de l'intelligence créatrice.

preſque inutile d'avertir que amine ici que les difficultés quent la liberté phyſique de c'eſt-à-dire, les difficultés qui à prouver que Dieu a produit qui exiſte, par la même né- ui le fait exiſter lui-même, & ites les créatures ſont une ſuite eſſence, & non pas l'effet de oix.

iis bien éloigné de confondre s Fataliſtes les Philoſophes n ſuppoſant que Dieu n'avoit roduit le monde par une néceſ- ſique ou de nature, ont cepen- u que ſa ſageſſe l'avoit déterm-

né à créer, & l'avoit dirigé dans la production du monde.

C'étoit pour réfuter les difficultés qu'on oppoſoit au dogme de la providence, & faire ſentir l'injuſtice des murmures des hommes, que Pope a ſoutenu que le monde ne pouvoit être meilleur (1). Ce fut pour répondre aux difficultés de Bayle, que Leibnitz ſoutint que Dieu n'agiſſoit point ſans raiſon, qu'il faiſoit toujours le mieux, & que le monde actuel étoit le plus parfait des mondes poſſibles (2).

Malebranche, bien convaincu de la parfaite liberté de Dieu dans la création du monde, enſeigna que la ſageſſe l'avoit déterminé non pas à créer le monde le plus parfait, mais à agir par des loix générales, dont toutes les

(1) Eſſai ſur l'homme.

(2) M. Bayle a répété dans cent endroits de ſon Dictionnaire une foule de difficultés contre la bonté de Dieu, & contre la liberté de l'homme. La Reine de Pruſſe qui liſoit Bayle, & raiſonnoit avec Leibnitz, l'engagea à lui répondre, & il le fit dans ſes eſſais de Théodicée. M. Pfaff a prétendu, (diſſertat. anti-bælianæ), que M. de Leibnitz étoit cependant du ſentiment de M. Bayle, & que ce Savant le lui a avoué lui-même dans une de ſes lettres. Le Clerc, (Bibliot. choiſie t. 15.) penſoit de même; mais le P. Tournemine Jéſuite aſſure que ce que M. Pfaff & M. le Clerc ont avancé, eſt faux, & que M. Leibnitz lui a écrit que ce livre contenoit ſes véritables ſentimens.

imperfections du monde étoient des suites ; dans ce sentiment Dieu avoit mis la créature en état d'être souverainement heureuse, mais il n'avoit pas prévenu tous ses caprices, tous ses égaremens, tous ses malheurs, parceque l'amour de sa gloire & sa sagesse le forçoient d'agir par des loix générales, & ne lui permettoient pas les loix particulieres, qu'il auroit fallu suivre pour produire un monde sans défauts & sans malheurs.

Quoi qu'il en soit de ces différens systêmes, il est certain qu'on ne peut compter entre les Fataliſtes, leurs Auteurs & leurs Partisans : Varburton, dont la plume a défendu la Religion, fut aussi le défenseur de Pope ; on soutient dans toute l'Allemagne les principes de Leibnitz ; on ne soupçonnera pas Malebranche d'avoir été Fataliſte, jamais homme ne fut plus persuadé de la vérité de la Religion Chrétienne, il ne fit des systêmes que pour justifier aux yeux de la Philosophie la sublimité de ses dogmes ; & il crut son systême, parcequ'il s'allioit avec la Religion (1).

(1) M. de Fontenelle dans l'éloge du P. Malebranche, dit, les hommes croient ordinaire-

La néceſſité qui naîtroit de la ſageſſe de Dieu, n'empêcheroit pas qu'il n'eût donné des loix aux hommes & qu'ils ne fuſſent en état de les obſerver.

Mais il n'en eſt pas ainſi de la néceſſité de nature : ſi Dieu agit par la même néceſſité qui le fait exiſter, il n'eſt point le maître de ſes actions, elles ſont ſon eſſence même, & nous ne pouvons plus le concevoir comme un légiſlateur & comme un maître : voilà le ſyſtême qui ſappe les fondemens de la providence, & qui anéantit toute la moralité des actions humaines.

Si au contraire Dieu n'agit point par la néceſſité de ſa nature, s'il a pû ne point créer le monde, alors il a pû impoſer des loix pour la religion & pour la politique ; & l'on peut conſiderer Dieu comme légiſlateur & comme juge : je n'examinerai donc que les difficultés des Fataliſtes en faveur de la néceſſité phyſique de l'intelligence créatrice.

ment ce qu'ils voient, le P. Malebranche voioit ce qu'il croioit.

ARTICLE I.

Difficultés qui combattent la liberté de l'Intelligence créatrice.

Les hommes ont érigé tous leurs avantages en perfections, & transporté à l'intelligence néceſſaire tous leurs avantages. Comme une indépendance abſolue leur a paru le plus grand des avantages, ils ont jugé que l'intelligence néceſſaire étoit indépendante, & l'on a penſé que ſe ſuffiſant à elle-même & n'aïant ni beſoins ni ſupérieurs, elle avoit pû ne produire rien de ce qu'elle avoit produit, & que par conſéquent elle avoit créé le monde ſans avoir été déterminée, ni par une puiſſance étrangere, ni par ſa nature.

Un être qui a créé le monde ſans être déterminé, ni par une cauſe étrangere, ni par ſa nature, ni par aucune ſorte de beſoin, auroit pû ne pas créer le monde & s'être déterminé lui-même à le créer; telle eſt la ſuite d'idées qui a fait ſuppoſer dans l'intelligence créatrice une liberté, dont la raiſon démontre l'impoſſibilité.

En effet, il faut pour la liberté une

ſorte d'indifférence incompatible avec la nature de l'intelligence créatrice.

L'intelligence créatrice agit parce qu'elle ſe détermine à agir : comme rien n'eſt ſans une raiſon qui le faſſe être, la détermination de l'intelligence créatrice a ſa raiſon, qui eſt hors d'elle ou dans elle-même ; ſi cette raiſon eſt hors d'elle, cette intelligence n'agit pas librement, ſes déterminations ne dépendent point d'elle.

Si la raiſon qui détermine l'intelligence créatrice, eſt dans cette intelligence même, elle ne peut être que ſon eſſence, ſes perceptions ou une ſorte de force, capable d'agir ou de ne point agir indépendamment des perceptions.

Si l'intelligence créatrice eſt déterminée par ſon eſſence, toutes ſes actions ſont auſſi néceſſaires que ſon eſſence, elle ne peut agir librement, ſon exiſtence & ſes actions ont le même principe, elle fait tout ce qu'elle peut faire, comme elle eſt tout ce qu'elle peut être.

Si l'on ſuppoſe que l'intelligence créatrice eſt déterminée par ſes perceptions, elle n'auroit donc pas agi ſi elle n'eût apperçu qu'elle devoit agir ; &

étoit impoſſible qu'elle n'agît pas, ınt apperçu qu'elle devoit agir : ainſi ır & appercevoir ſont la même cho-, par rapport à l'intelligence créa-ce ; puiſque la perception & l'action ht liées eſſentiellement : l'intelli-nce néceſſaire a créé le monde auſſi ceſſairement qu'elle apperçoit que tout eſt plus grand que ſa partie. Si l'on ſuppoſe dans l'intelligence éatrice, une force capable de ſe dé-rminer indépendamment de ſes per-ptions, on entend par là que cette ıtelligence, pour ſe déterminer à ;ir, n'a pas beſoin de juger qu'elle ›it agir ; ou l'on veut dire qu'elle ;ut agir, quoiqu'elle apperçoive ı'elle ne doit point agir. Dans ces ;ux cas, la puiſſance créatrice eſt une rce aveugle & néceſſaire & non pas ıe intelligence ſage ; il faudra alors connoître dans l'être néceſſaire une telligence ſans pouvoir, & une for-ſans raiſon : n'eſt-ce pas retomber ıns un Fataliſme moins raiſonnable ıe celui de Pythagore, qui ſuppo-ıit une force productrice diſtinguée ; l'intelligence ſuprême, qui la di-geoit & la trouvoit ſouvent intrai-ble.

Mais, dit-on, l'intelligence créatrice étant indépendante & ſe ſuffiſant à elle-même, tout eſt égal à ſes yeux, & par conſéquent elle n'a été déterminée que par ſa propre volonté.

Pour faire ſentir la foibleſſe de cette réponſe, il ſuffit d'expliquer ce que c'eſt que *vouloir*. *Vouloir* c'eſt préférer : préférer une choſe à une autre, c'eſt juger qu'elle eſt meilleure ; & il n'y a point de meilleur, où tout eſt égal : il n'étoit donc point égal de laiſſer le monde dans le néant ou de le créer, puiſque l'intelligence infinie l'a voulu créer : l'intelligence infinie a donc créé le monde, parce qu'elle a vû qu'il falloit le créer ; & il eſt impoſſible qu'elle ne créât pas un monde qu'elle jugeoit devoir créer : elle n'auroit pû s'empêcher de le créer, qu'en jugeant qu'il ne falloit pas créer un monde, auquel elle a donné l'exiſtence, & auquel elle a jugé qu'elle devoit la donner. Les Partiſans de la liberté de l'intelligence créatrice, ſont toujours entre ces deux écueils ; il faut qu'ils ſuppoſent que cette intelligence ſe détermine ſans raiſon, ou qu'elle peut ſe déterminer contre la raiſon.

ARTICLE II.

On ne prouve point que l'Intelligence créatrice ne peut être libre.

La puiſſance créatrice eſt une intelligence, elle ne peut ſe déterminer indépendamment de ſes perceptions; mais ces perceptions ſur leſquelles elle ſe détermine, lui impoſent-elles la néceſſité de ſe déterminer & d'agir?

Une choſe peut contribuer à la production d'une autre, en deux manieres, comme cauſe ou comme condition : comme cauſe, lorſqu'elle renferme la force productrice; comme condition, lorſqu'elle ôte quelqu'obſtacle qui empêchoit la puiſſance d'agir.

Ainſi j'ai la puiſſance qui produit le mouvement, je ſuis capable de tranſporter mon corps, je ſuis donc la cauſe du mouvement de mon corps; mais ſi j'étois chargé de chaînes, je ne pourrois marcher quoique je vouluſſe marcher & que j'euſſe la force néceſſaire pour ce mouvement; & quoique j'euſſe la force néceſſaire pour marcher & que je ne fuſſe point chargé de chaînes, je n'aurois point marché ſi je n'avois été excité à marcher : ainſ

ce qui auroit ôté mes chaînes & m
roit excité à marcher, n'auroit contr
à mon mouvement que comme cc
tion ; il eſt clair que celui qui m'ôt
mes chaînes, ne m'impoſeroit au
néceſſité de marcher, ſuppoſé quel
ce motrice qui eſt en moi ne fût p
terminée par ſa nature à faire ma
mon corps. Si pour me faire m
on me propoſoit un objet, qui r
fût point néceſſaire, il paroît e
certain qu'on ne me détermi
pas néceſſairement à marcher :
quons ces principes à notre qu

L'intelligence créatrice conti
elle-même le principe de ſes dé
nations ; mais ce principe n'eſt
une puiſſance aveugle & qui
ſans connoiſſance ; les perceptic
l'intelligence créatrice n'influen
point dans ſes déterminations c
cauſe, mais comme condition.

Si l'intelligence créatrice étoi
puiſſance continuellement en eff
qui cependant eût beſoin de con
pour agir, les déterminations d
telligence créatrice, ſans être pre
par ces perceptions, en ſeroient
tant des ſuites néceſſaires, &
puiſſance ne ſeroit pas plus

ſes actions que dans ſes percep-

ı a prouvé qu'il n'étoit point de
ıce de l'intelligence créatrice d'a-
: de produire des êtres diſtingués
; ainſi l'intelligence créatrice n'eſt
une puiſſance eſſentiellement en
, qui pour agir n'ait beſoin que de
ître, & qui produiſe tout ce qu'el-
ınoît : on ne peut donc ſoutenir
Dieu, connoître & agir ſont la
e choſe.
l'intelligence créatrice n'eſt point
uiſſance eſſentiellement en effort
agir, elle a donc beſoin d'être
ée pour agir; & puiſqu'elle n'eſt
: une puiſſance aveugle & qui
: ſans diſcernement, il faut qu'el-
t dirigée dans ſes actions : les per-
ons de l'intelligence créatrice
donc point d'autre part dans ſes
minations que de l'exciter à agir,
: la diriger dans ſes actions.
es perceptions de l'intelligence
rice ne peuvent l'exciter à agir
diriger, qu'en lui faiſant con-
e des objets que ſa puiſſance peut
uire & qu'il eſt bon qu'elle faſſe
er : ſi ces objets ſont eſſentiels à
onheur, alors la perception de

ces objets déterminera néceſſairem
l'intelligence créatrice à les produi
mais on conçoit que l'intellige
créatrice ne ſera point déterminée
ceſſairement à produire un effet,
ne ſera point eſſentiel à ſon bonh
& elle ne peut appercevoir aucun
jet diſtingué d'elle, comme eſſe
à ſon bonheur, puiſqu'elle a par
eſſence toutes les perceptions, c
les connoiſſances, toutes les pe
tions dont une intelligence néce
eſt capable.

Ainſi l'intelligence créatrice a c
par ſes perceptions, qu'il étoi
qu'elle produiſît des êtres diſti
d'elle, il n'en falloit pas dava
pour la déterminer à les prod
mais dans le tems qu'elle conn
qu'il étoit bon de produire des
diſtingués d'elle, elle voïoit q
lui étoit pas eſſentiel de les prod
elle n'y étoit par conſéquent poi
terminée néceſſairement. Pour
miner, il ſuffit de propoſer un
pour déterminer néceſſairemer
faut propoſer un bien ſans leq
ne puiſſe pas être heureux.

On ſe trompe donc lorſqu'o
tend que l'intelligence infinie s'

minée néceſſairement à produire le
nde, parcequ'elle a jugé qu'il étoit
illeur de le produire que de ne le
produire ; le meilleur ne déter-
ne néceſſairement, que lorſqu'il eſt
ceſſaire pour le bonheur.

On fait donc un ſophiſme lorſqu'on
que l'intelligence créatrice a agi,
rcequ'elle a jugé qu'elle devoit agir,
qu'aïant jùgé qu'elle devoit agir, il
it impoſſible qu'elle n'agît pas,
rceque pour ne pas agir il auroit
lu qu'elle eût jugé qu'elle ne de-
it pas agir, ce qui eſt impoſſible,
pposé que cette intelligence ait jugé
'elle devoit agir.

On fait, dis-je, un ſophiſme, car
ntelligence créatrice n'a point agi,
rcequ'elle a jugé qu'elle devoit agir,
iſqu'elle ne pouvoit juger qu'el-
devoit agir ou qu'elle ne devoit
int agir, attendu qu'elle eſt abſo-
ment indépendante de tout être
ſtingué d'elle ; elle a agi parce-
'elle a vu qu'il étoit bon d'agir
qu'elle avoit la force de ſe porter
faire ce qu'elle jugeoit être bon ;
lle n'eût pas agi, elle ſeroit reſtée
ans l'inaction, quoiqu'elle eût jugé
u'il étoit bon d'agir, parcequ'elle

n'eſt point déterminée néceſſairement à faire ce qui eſt bon, & qu'elle a une indépendance qui la met en état de ne pas produire des êtres diſtingués d'elle quoiqu'il ſoit bon de les produire. L'intelligence créatrice n'eſt donc point libre, parcequ'elle peut agir ſans raiſon; mais parceque les raiſons qu'elle a d'agir hors d'elle même, ne la déterminent point néceſſairement.

CHAPITRE III.

Examen des difficultés qui ont fait juger que l'Intelligence créatrice n'a pû produire le monde viſible.

JE n'ai point encore examiné la fin que l'intelligence ſuprême s'eſt propoſée dans la création, les loix qu'elle a ſuivies dans la production du monde, & la deſtination des différens êtres qu'il renferme : je n'examine donc ici que les raiſons qui ont paru prouver que le monde ne peut être produit par l'action ou par la puiſſance phyſique de l'intelligence créatrice.

ARTICLE I.

cultés qui ont paru prouver que le onde visible ne pouvoit être pro- uit par l'action d'une Intelligence finie.

ans le sentiment qui suppose une ligence créatrice, le mouvement essentiel ni aux corps, ni aux élé- s des corps ; il faut que l'intelli- e qui a produit le mouvement ait à chacun des corps une force mo- ; ou qu'elle les mette elle-même ouvement.

n ne peut supposer que l'intelli- e productrice des êtres, ait uni corps des forces motrices : car ou orces motrices seront elles mêmes lligentes, ou elles seront dépour- s d'intelligence ; si elles en sont pri- , elles ne sont point différentes formes plastiques de Cudwort ; il donc les soumettre à la direction 'intelligence créatrice, ou suppo- que ces forces agissant sans choix ns discernement, ont produit l'u- ers & tout ce qu'on y admire : & s on ne voit pas pourquoi la force rice, que Straton suppose dans la

matiere, ne ſuffiroit pas pour la production du monde.

Si ces forces ſont dirigées & conduites par l'intelligence créatrice, il faut alors que l'intelligence créatrice ſoit diſtribuée dans toute la nature, & que ſon action applique ces forces à la matiere ; & dans cette ſuppoſition on remet l'intelligence créatrice dans cette multitude d'occupations ſubalternes & de petits détails qu'on avoit voulu lui épargner, en imaginant des formes plaſtiques : non-ſeulement on n'épargne à l'intelligence créatrice, aucun des embarras dont on vouloit la décharger ; on fait de cette intelligence une puiſſance qui dirige chacun de ces mouvemens, qui par conſéquent eſt répandue dans toute la nature, puiſqu'elle y agit.

Les Défenſeurs de l'intelligence créatrice ne peuvent ſuppoſer une intelligence ainſi répandue dans toute la nature & appliquée à chaque partie de matiere : il faudroit que toutes les parties de la matiere agiſſent ſur elle & qu'elle agît ſur toutes les parties de la matiere : deux conditions incompatibles avec la ſimplicité d'un être intelligent.

Toutes

Toutes ces difficultés ſont encore lus réelles dans le ſyſtême des cauſes ccaſionnelles, où l'on ſuppoſe que Dieu ſeul peut mouvoir les corps.

Mouvoir les corps, diſent les Parſans des cauſes occaſionnelles, c'eſt es faire exiſter ſucceſſivement dans ifférentes parties de l'eſpace, c'eſt ès y conſerver ou plutôt les y créer; e qui ne peut appartenir qu'à l'être éceſſaire; il eſt certain que dans le entiment qui attribue à Dieu tous es mouvemens de la matiere, la ſubſance divine ou l'intelligence créatrice oit être répandue dans toute la natue, & que le ſyſtême des cauſes occaionnelles ne peut s'allier avec la ſimlicité de l'intelligence créatrice.

On ne peut donc ſuppoſer, ni qu'une orce motrice diſtinguée de l'intelligence créatrice & des corps, les mette n mouvement, ni qu'ils ſoient mus mmédiatement par Dieu même.

Si l'intelligence créatrice n'a pu proluire le mouvement, ni par elle-même, ni par des forces motrices unies à la matiere, il faut donc que le mouvement lui ſoit eſſentiel; ſi le mouvement eſt eſſentiel à la matiere & que Dieu ne puiſſe la mouvoir, il ne peut

ni diriger ſes mouvemens, ni les ordonner ; il n'eſt pas tout puiſſant ; & non-ſeulement le monde viſible, mais encore les eſprits unis à la matiere, ſont ſoumis à un deſtin aveugle & indépendant de l'intelligence à laquelle on attribue la production du monde.

La ſuppoſition d'une intelligence toute puiſſante & productrice du monde, eſt donc une fiction de l'imagination. Le ſpectacle de la nature enviſagé ſans préjugés, conduiſoit la raiſon à des conſéquences toutes contraires : tout eſt fini dans le monde, c'eſt un aſſemblage de ſubſtances qui ſont toutes bornées, & qui ne peuvent être l'ouvrage d'une puiſſance infinie ; c'eſt un principe inconteſtable en Métaphyſique, que les effets ſont proportionnés à leurs cauſes, & il n'y a aucune proportion entre des productions bornées & l'action d'une puiſſance infinie. Quelle idée aurions nous d'un être qui déploiroit une puiſſance infinie pour produire des effets finis, nous qui ne louons même dans nos actions, que celles dont les effets paroiſſent ſurpaſſer les cauſes que nous mettons en œuvre.

Tous les Métaphyſiciens convien-

ient que la maniere d'agir, eſt telle que la maniere d'exiſter; ainſi toutes les actions d'une puiſſance infinie doivent donner des effets infinis: car ſi l'action étoit infinie & l'effet fini, il y auroit une partie de l'action ſans effet, ce qui détruit la toute puiſſance de l'intelligence créatrice.

Il falloit donc néceſſairement une action finie pour produire le monde & les êtres qu'il renferme; & l'on ne ne peut ſuppoſer d'action finie dans un être infini: la maniere d'agir, comme on l'a déja dit, eſt telle que la maniere d'exiſter.

S'il y a une intelligence infinie, elle eſt un être ſimple, & il n'y a point de dégrés dans l'action d'un être ſimple, parcequ'il agit tout entier: l'action d'une intelligence infinie ne peut donc être finie: les différens êtres que nous connoiſſons ſont tous bornés & ſuppoſent que l'action qui les a produits, étoit bornée: on ne peut les regarder comme l'ouvrage d'une intelligence infinie & toute puiſſante.

ARTICLE II.

Réfutation des raiſons qui ont fait juger que l'Intelligence créatrice n'a pû produire le Monde.

Nous ſommes des intelligences & nous produiſons quelques effets; c'eſt par notre volonté que nous produiſons ces effets ; l'intelligence infinie peut donc auſſi produire des effets, & elle les produit par ſa volonté ; mais la volonté de l'intelligence infinie, auſſi bien que la notre, ne ſe porte que vers les objets qu'elle connoît ; c'eſt donc la connoiſſance de l'objet qui détermine ſon action, & comme tous les objets qui exiſtent hors d'elle ſont bornés, il eſt clair qu'elle ne peut produire que des êtres bornés.

Ce n'eſt point par une impétuoſité aveugle, que l'intelligence créatrice agit : elle produit par ſa volonté, & ſa volonté eſt toujours dirigée par la connoiſſance ; ainſi elle peut mettre de la variété & des différences dans ſes productions ; elle n'épuiſe pas toute ſon activité lorſqu'elle agit, & la ſimplicité de cette intelligence n'empêche

ɔint qu'elle ne puiſſe produire des
ɟets bornés.

Non-ſeulement elle a pu produire
es êtres bornés, elle a pu, des êtres
u'elle a produits, former le monde
el qu'il eſt.

Le monde a été produit & s'entre-
ent tel que nous le voïons par le mou-
ement, par la continuation & par la
ommunication du mouvement ; &
nfin par les différentes directions des
ouvemens des corps ; tous ces effets
expliquent ſans ſuppoſer l'intelligen-
e créatrice répandue dans le monde
c attachée à la matiere.

Il y a du mouvement toutes les
ois qu'il y a changement dans les
apports des corps ou dans leur ſitua-
ion.

Puiſque l'intelligence créatrice fait
xiſter les corps ; elle peut les faire
xiſter dans toutes les ſituations & dans
ous les rapports poſſibles ; elle peut
roduire tous les mouvemens de la
natiere. Comme c'eſt par ſa volonté
u'elle fait exiſter les corps, elle les
net auſſi en mouvement par ſa vo-
onté : il ſuffit que cette intelligence
euille qu'un corps exiſte dans telle
u telle ſituation, pour qu'il exiſte

en effet dans cette ſituation : il ne ſera donc point néceſſaire que cette intelligence ſoit répandue dans la matiere, pour la mettre en mouvement.

Pour que ces corps ſe communiquent leur mouvement, il ſuffira que lorſqu'un corps aura été appliqué contre un autre, la volonté de Dieu faſſe changer de ſituation le corps frappé; il eſt bien clair dans ce ſentiment que la volonté de l'intelligence créatrice pourra varier le mouvement des corps de toutes les manieres poſſibles, ſans que l'intelligence motrice ſoit unie à la matiere ; c'eſt le ſyſtême des cauſes occaſionnelles.

Il n'eſt pas même néceſſaire de faire agir ſans ceſſe la volonté de l'intelligence créatrice : cette intelligence aïant produit des corps, a pu les faire paſſer d'un lieu à un autre ; cet effet n'eſt point contraire à ſa nature, puiſque nous qui ſommes des intelligences bornées, produiſons du mouvement dans notre corps. Cette même intelligence a pû former des corps élaſtiques, puiſqu'il y en a dans la nature. Suppoſons donc que tous les élémens phyſiques des corps ſont des reſſorts, & que l'intelligence créatrice ait im-

à ces élémens un premier mou-
nt : la matiere , dont toutes les
s étoient autant de reſſorts, a du
rver ce mouvement ; ce mouve-
a du ſe communiquer, & ſi l'on
it pas dire comme M. Deſcartes,
a même quantité de mouvement
nſerve invariablement dans le
le ; on peut du moins ſoutenir,
Leibnitz , que la même force mo-
ſe conſerve dans la nature.
ntelligence créatrice aïant pro-
lans le monde une force motrice,
urs ſubſiſtante & toujours égale ,
donner au mouvement des corps,
nes directions, & à leurs élémens
ns dégrés de force , certaines
s , ce qui a ſuffi pour faire naître
onde tel que nous le voïons,
faire intervenir à chaque inſtant
lligence créatrice pour produire
ouvement.
is l'intelligence créatrice n'eſt-
as un être ſimple , & un être
e peut-il agir ſur cette multitude
e d'élémens , dont l'univers eſt
oſé ?
i prouvé que les êtres ſimples ont
ctivité ; que par cette activité ,
euvent mettre en mouvement

d'autres êtres ſimples en agiſſant ſur eux : j'ai prouvé de plus que leur force peut avoir des dégrés (1) : l'intelligence créatrice qui eſt infinie, peut donc avoir une force motrice infinie, agir ſur tous les élémens des corps, & donner à ces petites forces tous les mouvemens poſſibles, connoître ſans la fatigue de l'attention, tous les mouvemens de la machine de l'univers, en diriger l'ordre & l'œconomie ſans être répandue dans toute la matiere, porter ſon action aux extrêmités de l'univers ſans changer de place, ſuſpendre à ſon gré toutes les forces de la nature, interrompre le cours ordinaire des mouvemens dans une partie du monde, tandis que le reſte de la nature remplira paiſiblement ſa deſtination, & ſemblera gouverné par d'autres loix à ceux qui ignoreront l'immenſité de la puiſſance qui a créé le monde.

Le ſyſtême de la nature eſt dans ces principes un myſtere impénétrable à l'eſprit humain. Le Philoſophe ne peut, ni déterminer le commencement du monde, ni les états par leſ-

(1) Réfutation du Fataliſme qui ne ſuppoſe qu'une ſubſtance dans le monde.

quels il a passé, ni les révolutions qui se préparent : le premier mouvement imprimé à la matiere, la direction de ce mouvement, la variété infinie des les figures des élémens des corps, & la nature particuliere des élémens de la matiere, nous sont absolument inconnues ; c'est la combinaison de toutes ces choses qui produit tous les phénomenes : l'être créateur connoit seul ce que produiront ces combinaisons, & nous ne savons sur tous ces objets, que ce que la révélation nous fait connoître.

Mais tandis que la philosophie reconnoit son impuissance pour pénétrer les ressorts qui ont produit, & qui entretiennent l'univers, elle fait naître dans l'esprit l'idée la plus sublime de l'intelligence créatrice : elle seule fait voir dans le monde une multitude de combinaisons qui ne peuvent avoir pour principe qu'une intelligence infinie, & toute-puissante.

La philosophie, en éclairant l'homme sur la cause du monde, lui fait voir combien il est incapable d'embrasser la nature, d'en connoître tous les rapports, & d'en voir l'ensemble :

elle apprend donc à l'homme qu'il y a une infinité de choſes, dont on ne peut connoître l'uſage, & qui peuvent cependant être liées avec le ſyſtême général du monde; qu'ainſi la raiſon ne doit point combattre la Providence par ces phénomenes bizarres, qu'on nomme écarts de la nature, ou par ces évenemens fâcheux qui déſolent quelque partie de la terre. Toutes les déclamations que ces évenemens occaſionnent contre la Providence, ſont donc des emportemens de l'orgueil & de l'ignorance.

CHAPITRE IV.

Examen des difficultés qui ont fait juger qu'on n'a point de raiſon ſuffiſante d'attribuer la formation du Monde à une Intelligence créatrice.

POUR qu'une choſe ſoit regardée comme cauſe d'un effet, il ne ſuffit pas qu'elle l'explique : il faut encore prouver que l'effet ne peut exiſter que par cette cauſe : & les Philoſophes qui refuſent de croire que le monde a été produit par une intelligence, croient

que des causes différentes de l'intelligence créatrice, ont pû produire le monde visible.

ARTICLE I.

Exposition des raisons qui ont paru prouver qu'il n'est pas certain que le Monde soit l'ouvrage d'une Intelligence.

En supposant un mouvement imprimé au hazard, la production du monde, tel qu'il est, n'auroit dans un tems fini qu'une possibilité très éloignée, une probabilité infiniment petite; cependant elle seroit du moins possible: la production du monde par un mouvement imprimé au hazard, a donc quelque probabilité; & dès-lors on ne peut pas dire que la formation du ciel, de la terre, & des animaux, soit l'effet nécessaire d'un choix; du moins il n'est pas démontré que le monde soit l'ouvrage de l'intelligence créatrice, ou qu'elle l'ait formé avec dessein.

Cette probabilité, qui dans la supposition de la création de la matiere, est infiniment petite, croît prodigieusement, si l'on suppose l'éternité du

mouvement & de la matiere ; car dans ce ſentiment, les élémens de la matiere ont une force motrice eſſentielle, & les uns tendent en bas, les autres en haut, les uns à droite, les autres à gauche.

Dans cette ſuppoſition, les parties de la matiere ont dû ſe rencontrer en une infinité de manieres différentes, & ſouvent contraires ; mais comme on ſuppoſe que les élémens des corps ont en eux-mêmes une force motrice, la différence, ou même l'oppoſition de leurs rencontres n'ont point dû faire ceſſer le mouvement ; ſes parties ont dû continuer à ſe mouvoir, & produire dans un tems infini une infinité de combinaiſons différentes : la combinaiſon qui fait le monde actuel devient donc, non ſeulement infiniment probable dans le ſyſtême des hazards, mais encore certaine & néceſſaire.

Ainſi la matiere agitée pendant une durée infinie, a pris une infinité de formes différentes : le monde entier a été de l'eau, du feu, de la terre, de l'air, un cahos informe, il s'y eſt formé de la lumiere & des ſoleils qui ſe ſont anéantis & reproduits une

é de fois ; mais enfin l'immen-
s ſiecles a amené la combinai-
ii devoit produire dans le mon-
e forme conſtante, & telle que
a voïons.
ı faut dire autant des animaux.
:ard avoit produit une multitude
ıbrable d'individus ; un petit
:e ſe trouvoit conſtruit de ma-
ıue les parties de l'animal pou-
: ſatisfaire à ſes beſoins ; dans
tre infiniment plus grand, il
ɔit, ni convenance, ni ordre :
:s derniers ont péri. Des animaux
ouche ne pouvoient pas vivre,
:s qui manquoient d'organes
ı génération, ne pouvoient pas
ɔétuer : les ſeuls qui ſoient reſ-
ſont ceux où les organes, les
:s propres à la nutrition, ſe
ient réunis. Ces eſpeces que
oïons aujourd'hui, ne ſont que
petite partie de ce qu'un deſtin
e avoit produit.
in, quand il ſeroit vrai que le
n'a pû produire les differens
ıue la terre nourrit ; pourroit-
conclure que tous ces êtres ont
ɔduits par une intelligence ?
ıiſſons-nous la nature : des cau-

ſes cachées dans ſon ſein ne peuvent-elles pas avoir tout produit ? Le Polype ne contient-il pas en ſoi les cauſes qui donnent lieu à ſa régénération ? Quelle abſurdité y auroit-il donc à penſer qu'il eſt des cauſes phyſiques par leſquelles tout auroit été fait, & auxquelles la chaîne de ce vaſte univers eſt ſi néceſſairement liée & aſſujettie, que rien de ce qui arrive ne pouvoit pas ne pas arriver ; des cauſes dont l'ignorance nous a fait recourir à une intelligence créatrice. Ainſi détruire le hazard, ce n'eſt pas prouver l'exiſtence d'un être ſuprême, puiſqu'il peut y avoir autre choſe qui ne ſeroit, ni le hazard, ni Dieu, je veux dire la nature, dont l'étude, par conſéquent, ne peut faire que des incrédules, comme le prouve la façon de penſer de ſes plus heureux ſcrutateurs.

ARTICLE II.

Réfutation des difficultés que l'on vient d'expoſer.

Il n'eſt pas queſtion entre le Fataliſte & le Théiſte, d'examiner ſi en ſuppoſant de la matiere & une force

notrice attachée à la matiere, on peut expliquer tout ce qu'on voit dans le monde, mais ſi l'on peut ſuppoſer que cette matiere exiſte par elle-même, & que le mouvement lui eſt eſſentiel.

Si l'exiſtence & le mouvement ne ſont point eſſentiels à la matiere, il eſt clair qu'on n'explique point l'origine du monde, en ſuppoſant que la matiere exiſte & ſe meut par elle-même, puiſque cette explication ſuppoſeroit non ſeulement ce qui eſt en queſtion, mais encore une choſe fauſſe & abſurde.

Les difficultés qui portent ſur la ſuppoſition d'une matiere & d'un mouvement éternel, n'ont donc pas contre le ſyſtême des Théiſtes plus de force, que les raiſonnemens d'un Sophiſte qui combattroit les démonſtrations des Mathématiciens, en ſuppoſant que le tout eſt plus petit que ſa partie.

Mais ſuppoſons pour un moment, l'éternité de la matiere & du mouvement, & laiſſons agir le hazard.

Il faut dans ce ſyſtême, que les mouvemens de la matiere ſe ſuivent néceſſairement, & ſoient liés les uns

aux autres, ou que la matiere ſe meuve à chaque inſtant ſans loix & ſans regle.

Si les mouvemens de la matiere ſont néceſſairement liés les uns aux autres, il n'y avoit qu'un ſeul dégré de mouvement dans chacune des parties de la matiere, & une ſeule détermination du mouvement de ces parties, qui pût produire le monde tel qu'il eſt : la ſucceſſion des tems n'a donc pû mettre dans la matiere, que les diſpoſitions qui ſuivoient néceſſairement de cette impreſſion : la poſſibilité du monde actuel dans le ſyſtême du hazard, dépend donc uniquement de la poſſibilité de cette impreſſion, & l'éternité du mouvement & de la matiere, ne peut être d'aucune conſidération dans cette queſtion.

Ainſi pour juger de la poſſibilité du monde actuel dans le ſyſtême du hazard, il faut nous élever juſqu'à cette impreſſion primitive, & déterminer ſon dégré de probabilité, en ôtant du monde toute intelligence capable de diriger le mouvement ou d'en fixer les dégrés.

Le monde eſt compoſé d'un nom-

e infini de différentes parties de ma-
ıre ; puiſque tout eſt lié dans les mou-
mens des corps, le monde n'a pu
iſter tel qu'il eſt, que parceque
ıaque partie de matiere avoit un
rtain dégré de mouvement, & qu'elle
été mue vers un certain côté : cha-
ıe partie de matiere pouvoit avoir
ne infinité de dégrés de mouvement
ifférens ; le dégré du mouvement né-
ıſſaire pour la production du monde
ſuel, n'a donc qu'une probabilité
ıfiniment petite pour chacune des
arties de la matiere.

Il ne ſuffiſoit pas pour la produc-
ion du monde, que chaque partie
le matiere eût un certain dégré de
nouvement, il falloit qu'elle eût une
ertaine détermination ; & chaque
artie de matiere pouvoit avoir une
ıfinité de déterminations différentes :
: détermination du mouvement né-
ıſſaire pour produire le monde, n'a-
ɔit donc encore qu'une probabilité
ıfiniment petite pour chaque partie
e matiere, ainſi pour expliquer la
ɔrmation du monde dans le ſyſtême
es hazards, ont fait concourir deux
ıoſes, dont chacune n'a qu'un dé-
té de probabilité infiniment petit,

& dont le concours a encore un dégré de probabilité infiniment au-dessous de la probabilité de chacune des deux autres : la réunion du dégré & de la détermination du mouvement nécessaire pour la production du monde, est donc dans chaque partie infiniment au-dessous du plus petit dégré de probabilité; si cette réunion est infiniment au-dessous du plus petit dégré de probabilité dans chaque partie de matiere, combien en est-elle éloignée dans la totalité des parties qui composent le monde? La probabilité de la production du monde par le hazard, est donc nulle, & ce système est absurde ; car l'absurdité commence où la probabilité cesse, parceque l'impossibilité commence pour la raison, où la probabilité finit.

Si l'on suppose que la matiere se meut à chaque instant sans regle & sans loix, il faut alors supposer que chacune de ses parties se meut à chaque instant de la maniere nécessaire pour produire le ciel, les animaux & les plantes : supposition qui ne feroit que multiplier les difficultés qu'on vient d'opposer au système du hazard.

Mais enfin, disent les Philosophes que nous combattons, connoissons-

ous la nature : des cauſes cachées ans ſon ſein ne peuvent-elles pas oir tout produit ?

Je ne prétends pas que nous con-oiſſions toute la nature, mais au oins nous connoiſſons quelques phé-omenes, nous ſavons qu'il y a du ouvement & de la matiere, & que mouvement forme avec la matiere ne infinité de corps différens : j'ai, our ainſi dire, ſuivi le mouvement ans la production de ces différens orps, & j'ai trouvé dans ſon action es variétés, qui ne pouvoient avoir our principe une puiſſance aveugle & éceſſaire ; j'ai donc été fondé à ſup-oſer que tous les corps avoient été ormés par un mouvement diſtribué c dirigé par une intelligence, & à xclure ces prétendues cauſes cachées ans le ſein de la nature ; j'ai fait voir ue la formation du Polype, qui ſert e prétexte à la ſuppoſition de ces auſes occultes, j'ai, dis-je, fait oir que cet animal n'avoit point été oduit par une force aveugle & né-eſſaire ; j'ai donc dû rejetter toutes s cauſes phyſiques auxquelles on oudroit attribuer la formation du onde.

Pour être autorisé à substituer à l'action de l'intelligence créatrice ces causes physiques, ne devoit-on pas au moins en donner quelqu'idée, nous faire entrevoir cet être, qui n'est ni le hazard ni Dieu, auquel on donne le nom de nature: ou si l'on ne pouvoit pas nous en donner l'idée, ne falloit-il pas nous prouver par des faits incontestables, l'existence de cet être mysterieux? Ces heureux Scrutateurs de la nature, dont on nous vante l'incrédulité, sont assurement beaucoup plus crédules qu'on ne pense, puisqu'ils admettent sans nécessité, un être dont ils n'ont aucune idée.

Bacon ne croïoit pas que l'étude de la nature fît des incrédules, lui qui pensoit que les premiers gouts de la philosophie conduisoient à l'Athéisme & qu'une connoissance plus approfondie de la nature, ramenoit à Dieu. Leibnitz n'ignoroit pas moins que Bacon, l'art moderne d'étudier la nature, écoutons-le s'expliquer lui-même ce sujet. » J'ai découvert, dit-il, que les » loix du mouvement qui se trouvent » effectivement dans la nature & sont » vérifiées par l'expérience, ne sont » pas à la vérité absolument démon-

ıbles, comme ſeroit une propoſi-
›n géométrique, mais il ne faut
:s auſſi qu'elles le ſoient; elles ne
.iſſent pas entierement du princi-
: de la néceſſité, mais elles naiſ-
nt du principe de la perfection &
: l'ordre; elles ſont un effet du
ıoix & de la ſageſſe de Dieu. Je
ıis démontrer ces loix de pluſieurs
anieres, mais il faut toujours
ppoſer quelque choſe qui n'eſt pas
une néceſſité abſolument géomé-
ique; de ſorte que ces belles loix
nt une preuve merveilleuſe d'un
re intelligent & libre, contre le
ſtême de la néceſſité abſolue &
ute de Straton & de Spinoſa » (1).
; les Ouvrages des Beker, des
l, des Haller, des Wolfs & vous
ıuverèz la perſuaſion la plus com-
e de l'exiſtence d'une intelligen-
ıprême qui a formé le monde,
'abſurdité du ſentiment qui en
ɔue la production à un deſtin
gle.

(1) Eſſais de Théodicée, § 345.

CHAPITRE V.

Examen des raiſons qui ont paru ſuppoſer que le Monde viſible a tous les caracteres d'un effet produit par une force néceſſaire, ou qui a agi ſans deſſein.

ON diſtingue deux parties dans le monde viſible : le ciel & la terre. Les Défenſeurs de la néceſſité prétendent que ces deux objets examinés ſans préjugé, ne paroiſſent point être l'ouvrage d'une intelligence, mais l'effet d'un mouvement général, qui agite la matiere, ſans deſſein, quelle qu'en ſoit la cauſe.

ARTICLE I.

Difficultés ſur leſquelles on ſe fonde pour attribuer la formation du ciel à une force aveugle & néceſſaire.

Le ſoleil eſt l'objet le plus éclatant que le ciel offre à nos regards : ce globe répand dans toute l'étendue de ſon tourbillon la lumiere & la chaleur : c'eſt à cette chaleur que la terre doit

ndité ; la nature ne produit rien
es climats où elle ne ſe fait point
; mais cette même chaleur qui
le la terre lorſqu'elle eſt mode-
fait périr les animaux lorſqu'elle
ceſſive : ainſi le ſoleil ne peut
: féconds que les corps ſur leſ-
il porte une chaleur moderée ;
:e dans la diſtance où elle eſt,
ve donc des chaleurs capables
ire périr les êtres vivans, & un
qui empêche la production de
res : il ne faut pour produire ces
iatives qu'un peu plus ou un peu
s de diſtance, une inclinaiſon
elques dégrés ſuffit.

de ſi legeres différences dans la
on de la terre par rapport au ſo-
peuvent faire un deſert de la ter-
ui eſt à trente millions de lieues
et aſtre, que doit-il arriver à
ure qui n'eſt qu'à treize millions,
aturne qui en eſt éloigné de trois
millions de lieues. La formation
s aſtres peut-elle avoir une fin,
le l'ouvrage de l'intelligence créa-
; ſuppoſera-t-on qu'elle les a
pour orner le ſpectacle de l'u-
s, tandis qu'elle les a placés à

des distances, où ils sont à peine vi-
sibles aux Astronomes ?

Dans ce même tourbillon où les pla-
netes circulent avec des proportions
assez exactes, & forment une révolu-
tion réguliere, on voit des corps qui
traversent le tourbillon dans des sens
différens des mouvemens des plane-
tes, ou même souvent opposés; ces
corps s'approchent quelquefois si près
du soleil qu'ils paroissent se perdre
dans ses raïons : la Comete qui parut
en 1680, étoit dans son perihelie cent
soixante-six fois plus près du soleil que
la terre; la chaleur de ce corps étoit
si grande, qu'un globe de fer gros
comme la terre, qui auroit été à cette
distance du soleil, auroit été cinquan-
te mille ans à se refroidir : il n'y a
point d'être vivant qu'un pareil dégré
de chaleur ne fasse périr.

Les Cometes après s'être approchées
si près du soleil s'en éloignent infi-
niment plus que les planetes les plus
éloignées, passent par conséquent,
de la plus grande chaleur au plus
grand froid, & doivent être toujours
inhabitables : ces astres se meuvent
d'ailleurs sans regle dans le tourbillon
solaire

e : on trouve donc dans le
les corps dont la formation & le
rement ne peuvent être regardés
ne des effets d'une cauſe intel-
te.

nous portons nos obſervations
elà de notre tourbillon, nous y
ivrons un nombre infini d'aſtres
ſans ordre, ſans deſſein, & à
iſtances immenſes de nous : ces
nous paroiſſent preſque tous im-
les ; on en voit qui ſe forment
s que d'autres diſparoiſſent : les
de la nature ne ſont donc, ni
antes, ni uniformes dans ces
s régions. Quelle peut être la
ation d'un nombre infini d'aſ-
qui s'allument & qui s'éteignent ?
hangemens ne ſont-ils pas l'ou-
d'un mouvement imprimé au
d, & non pas la production
intelligence ſage & toute puiſ-
?

ARTICLE II.

ation des difficultés qu'on vient d'expoſer.

harmonie, l'ordre & la régularité
les rapports des choſes à une fin ;

ainſi pour juger raiſonnablement s'il y a du deſordre dans la production des corps céleſtes, il faudroit connoître la fin que l'intelligence créatrice s'eſt propoſée dans la production, & dans l'arrangement des aſtres ; car ſi l'intelligence créatrice s'étoit propoſé une fin à laquelle tous les mouvemens céleſtes tendiſſent, il n'y auroit, ni irrégularité, ni deſordre dans le monde : or il eſt certain que nous ne pouvons déterminer avec exactitude quelle eſt la fin que l'intelligence créatrice s'eſt propoſée dans la production du ciel.

Il faudroit pour déterminer cette fin, connoître l'étendue du monde, les rapports que ſes différentes parties peuvent avoir entr'elles, & les rapports du tout avec l'intelligence créatrice. Les Fataliſtes ont-ils diſcuté tous ces points, connoiſſent-ils l'étendue & la nature du monde, ſavent-ils tous les rapports qu'il peut avoir avec l'intelligence créatrice, & tout ce qu'une intelligence infinie & libre peut ſe propoſer ?

Si l'intelligence créatrice a pû ſe propoſer une fin que nous ne pouvons connoître, n'eſt-il pas poſſible qu'

out ce que nous obſervons dans le ciel, tende à cette fin : alors le deſordre ne ſeroit que dans l'eſprit du Fataliſte, qui trop étroit, pour embraſſer le grand plan de l'univers, compareroit enſemble quelques-unes de ſes parties, imagineroit ſur ces petites comparaiſons une fin, & croiroit que l'univers n'en peut avoir d'autre. Les Fataliſtes ne peuvent donc prouver qu'il y ait dans le monde des deſordres qui ſuppoſent qu'il n'eſt point l'ouvrage d'une intelligence libre, & qui ait agi avec deſſein.

Mais nous pouvons nous relâcher de cette grande rigueur, & entrer dans l'examen des deſordres que les Fataliſtes prétendent trouver dans le monde.

La diſpoſition des planetes, eſt, dit-on, l'ouvrage du hazard, parce-qu'elles ſont placées à des diſtances, qui les rendent inhabitables, & que l'intelligence créatrice n'a pû former des planetes pour n'être point habitées.

Mais eſt-il bien ſûr que les planetes ne puiſſent être produites que pour être habitées ? eſt-il ſûr qu'elles ſont inhabitables ?

Sur notre terre, les différer
grés de chaleur ou de froid, fo
tre des productions différentes.

Toutes les plantes croiſſent
rellement dans quelqu'endroit
terre, indépendamment des ſ
l'homme. Les plus hautes mon
dont les ſommets ſont toujou
verts de nége, produiſent des
qui leur ſont particulieres: il
pluſieurs eſpeces ſur les roche
Laponie, que l'on trouve parei
ſur les Alpes, en Suiſſe, dans
vince de Galles.

Lorſque Tournefort alla he
ſur le Mont Ararat, il trouva
de cette Montagne les plan
viennent dans toute l'Armen
peu plus haut, il en vit qu'on
noiſſoit point en France: pl
il en vit qui croiſſent par toute
de; enfin en montant plus hau
rencontra pluſieurs eſpeces
trouve auſſi ſur les Montagnes
ſe & de Laponie. Les herbes q
ſent ſur de petites Montagn
lie, ſont communes dans to
prairies de la Suede.

Dans ces endroits élevés, o
rée de l'été eſt très courte, les

ſſent, fleuriſſent, & portent leurs
ts en très peu de tems : dans les
roits où la nature ſeule prend ſoin
es plantes, elles portent une quan-
prodigieuſe de graine : cultivées
s nos jardins, elles deviennent
hautes, leurs feuilles ſont plus
ides, & elles donnent moins de
nes ou de fruits.

es plantes qui ſe trouvent ſous la
ne latitude, jouiſſent de la même
pérature, & profitent également
des païs fort éloignés.

es plantes de la Zone torride ne
rent ſouffrir aucun froid, & elles
andent dans les ſerres en hiver
chaleur de 50 à 60 dégrés : ce
ne dégré feroit périr les plantes de
one glaciale (1).

n peut obſerver ſur les animaux
ue l'on vient de dire des plantes.
Bradley apperçut un jour dans ſon
roſcope un petit animal, qui ſui-
: le calcul qu'il en fit, devoit être
e fois plus petit qu'un grain de
e perceptible, il l'approcha du
, & quoique l'animal en fût éloi-
d'une verge, il mourut en moins

(1) Eſſai ſur la culture des végétaux par Lineus. Amœnom. 1750. Octobre.

moins de ſix ſecondes, il perdit ſa forme, & fut réduit en peu de tems à la ſixieme partie de ſa groſſeur (1). Chaque dégré d'élévation dans une montagne, fait éclore des animaux différens, & les différens climats ont leurs animaux qui ne pourroient, ni vivre, ni ſe multiplier dans un climat différent de celui que la nature ſemble leur avoir aſſigné.

Ainſi les animaux n'ont pas beſoin pour vivre, d'un dégré de chaleur ſemblable au dégré de chaleur qui nous fait vivre : il eſt poſſible qu'il y ait dans Saturne des animaux à qui la chaleur de la lumiere ſuffiſe pour vivre, & pour leſquels une lumiere, plus ou moins vive, ſeroit un été brûlant, ou un hiver rigoureux ; & dans Mercure des animaux, pour qui la chaleur qui feroit périr les animaux terreſtres ſeroit un froid mortel.

Nous avons vû que les ſens des animaux ne ſont que l'expanſion d'un nerf, dont les ramifications aboutiſſent à toutes les parties de la ſurface du corps de l'animal, & que ce nerf, plus ou moins délié dans les différentes parties de la ſurface de l'enveloppe

(1) Bradley, culture des jardins.

orps de l'animal, formoit les dif-
is ſens. Ne ſeroit-il pas poſſible
lans les animaux qui habitent Sa-
, la ſurface de leur corps fût par-
e de petits nerfs auſſi délicats
a retine, & que les autres ſens
s animaux fuſſent en proportion
a délicateſſe de leur peau, alors
ıiere du ſoleil feroit ſur le corps
s animaux la même impreſſion
chaleur fait ſur nos corps, &
res pourroient vivre & avoir
ètre les mêmes ſenſations que
Tout le corps du Polype n'eſt-il
ıſible au plus petit dégré de lu-
? Cet animal qui n'a point d'yeux
gue, par le tact ſeul, la partie
e d'un appartement, de celle
e l'eſt pas, le côté où il y a plus
ımiere de celui qui eſt moins
(1). En appliquant ces con-
es aux différentes planetes, el-
ont toutes habitables, & Mer-
eut avoir des êtres animés ſem-
s à nous, ou dont les grandeurs
ient peut-être ſelon les propor-
ıſſignées par Huygens (2).
mouvement des Cometes n'eſt

(1) Sem. ſur les Polypes, par Tremblay.
(2) Huygens, coſmotheoros.

pas irrégulier, comme on le prétend; elles ont leurs loix; & leurs révolutions ſont aujourd'hui vraiſemblables: il y en a qui s'approchent quelquefois ſi près du ſoleil, & qui s'en éloignent ſi prodigieuſement qu'elles paroiſſent devoir être inhabitables; mais n'eſt-il pas poſſible que les différens dégrés de chaleur que ces corps éprouvent dans leurs révolutions, faſſent éclore des êtres animés de différente eſpece, enſorte que chaque dégré de refroidiſſement, formât ſur la Comete une nouvelle eſpece d'animaux: les Cometes malgré leur excentricité, pourroient conſerver un dégré de chaleur capable d'y entretenir des êtres vivants, même dans leur plus grand éloignement. La Comete de 1680, par exemple, conſerva dans ſon plus grand éloignement, une chaleur capable d'y entretenir des animaux vivants (1).

(1) Cette Comette paſſa ſi près du ſoleil que ſa plus grande diſtance étoit à celle de la terre au ſoleil, tout au plus comme 6 à 1000: nous ſavons que la chaleur des raïons du ſoleil diminue comme leur denſité, & celle-ci comme les quarrés des diſtances du ſoleil; par conſéquent la chaleur de la Comete doit avoir été à celle des raïons ſolaires ſur la terre, comme 1000000 à 36, c'eſt-à-dire, comme 28000 à 1.

Nous apprenons par l'expérience que l'eau bouillante eſt trois fois plus chaude que la terre échauffée en été par les

Cette alternative de froid & de chaud, peut donc produire dans les Cometes une grande variété d'êtres vivants, & les dégrés de réfroidiſſement répondroient aux différentes viciſſitudes que nous éprouvons ſur la terre, où chaque ſaiſon fait éclore des eſpeces d'animaux différentes.

Peut-être toutes les Cometes ne font-elles pas des révolutions régulieres; peut-être y en a-t-il qui après s'être approchées de notre ſoleil, quittent notre firmament, & s'en éloignent pour jamais (1); mais ces aſtres ne ſeroient

raiſons du ſoleil, & qu'un fer rougi eſt quatre fois plus chaud que l'eau bouillante, & par conſéquent, douze fois plus que la terre en été; ainſi en diviſant 28000 par 12, on trouvera que la Comete étoit alors plus de 2300 fois plus chaude que le fer rougi.

Les tems des réfroidiſſemens ſont en raiſon des diametres, & une boule de fer rougie d'un pouce de diametre, ne ſe réfroidit pas tout-à-fait dans une heure: par conſéquent, une boule de fer rougie de la groſſeur de cette Comete, c'eſt-à-dire, de 4000000000 de pouces de diametre, ne perdroit ſa chaleur qu'après un pareil nombre d'heures, c'eſt-à-dire, en le diviſant par 24 en 166666666 jours, qui étant diviſés par 365 jours, font 456621 années: or ſuppoſé que cette Comete ait autour du ſoleil une révolution conſtante, elle la fait en 575 ans, puiſque remontant en partant de 1681, on trouve dans les obſervations des Aſtronomes de 575 ans en 575 ans une Comete exactement ſemblable à celle de 1680, juſqu'à la mort de Jules Ceſar.

(1) Une Comete, par exemple, qui décriroit une ellypſe trop allongée, ſortiroit dans ſon éloi-

pas pour cela des productions du hazard ; peut-être ſont-ils portés dans les différentes régions du ciel, pour ſervir d'aliment à des ſoleils épuiſés, ou enfin peut-être ne ſont-ils que des planetes que l'auteur de la nature a deſtinées à errer dans l'immenſité des cieux, pour varier à l'infini ſes productions.

Nous ſommes trop éloignés des étoiles fixes, pour prononcer ſur leur diſpoſition : il eſt certain qu'elles ſont à de ſi grandes diſtances de nous, que l'ordre, s'il y en a, doit abſolument diſparoître à nos yeux : ces étoiles ſont des ſoleils ſemblables au nôtre, autour deſquels tournent vraiſemblablement des planetes, & ces planetes ſont peut être ces étoiles qui paroiſſent, & qui diſparoiſſent de tems en tems (1) ; peut-être même ces étoiles qui ſemblent s'éteindre &

gnement de la ſphere de l'attraction du ſoleil, ou du moins la force attractive de cet aſtre pourroit n'être pas aſſez grande pour vaincre la force de projection de la Comete, & par conſéquent, elle le quitteroit, paſſeroit dans un autre tourbillon & s'y fixeroit, ou pourroit encore en ſortir. M. Bouguer a démontré que les Cometes peuvent décrire dans notre tourbillon des paraboles ou des hyperboles, & n'y paroître jamais. Mem. de l'Acad. des Sciences. an. 1735.

(1) Derham, Théologie aſtronomique.

ſe former de nouveau, ſont elles des ſoleils applatis, autour deſquels circulent des planetes, dont la gravitation dérange la poſition de leur ſoleil, & nous fait appercevoir, tantôt le tranchant de ces ſoleils, & tantôt leur ſurface (1).

Ainſi, en ſuppoſant que l'intelligence ſuprême eût voulu produire un monde, où la matiere ſe métamorphoſât ſans ceſſe en une infinité d'êtres vivans & organiſés avec des variétés infinies; les planetes, les cometes, les étoiles, qui paroiſſent errer au hazard, ou jettées ſans deſſein dans l'immenſité de l'eſpace, concourroient toutes à la fin que l'intelligence créatrice ſe ſeroit propoſée. Il eſt donc faux que le ciel n'offre qu'une multitude de corps produits & mus par une force aveugle & néceſſaire.

ARTICLE III.

Difficultés qui paroiſſent prouver que la terre a été formée par une force aveugle, ou qui a agi ſans deſſein.

Lorſque toutes les parties d'une machine ſe contrediſent, il eſt abſurde

(1) Maupertuis, figure des aſtres. ch. 7.

d'en attribuer la production à une intelligence, parcequ'il eſt impoſſible qu'une intelligence veuille & ne veuille pas en même tems la même choſe: une montre dont les roues ſeroient tellement arrangées que les unes détruiroient ce que les autres feroient pour indiquer les heures ; une telle montre, dis-je, ne pourroit être regardée comme l'ouvrage d'un Horloger intelligent, ou raiſonnable : mais comme un aſſemblage de roues fait ſans deſſein, & ſans connoiſſance des regles de l'art, & par conſéquent, comme l'ouvrage du hazard, & d'une puiſſance aveugle.

Si nous examinons ſur ces principes les différentes parties du globe terreſtre, les différentes révolutions qu'il a éprouvées, ſon état actuel, nous trouverons qu'il ne peut être l'ouvrage de l'intelligence créatrice.

§ I.

Les différens états par leſquels notre terre a paſſé, ſuppoſent qu'elle eſt l'ouvrage d'une puiſſance aveugle.

L'hiſtoire naturelle nous offre mille monumens qui ſuppoſent que le glo-

que nous habitons a d'abord été ne maſſe d'eau & de boue, dont un ouvement aveugle a formé une terre uverte de plantes & habitée par des imaux.

En effet, la ſurface de la terre nous re des montagnes, des plaines, des ées compoſées de différentes cou- s de pierre, de ſable, de gravier, vaſe molle, ou durcie : il eſt d'ail- rs certain qu'on trouve des coquil- pétrifiées dans toutes les monta- s, & à toutes ſortes de profon- irs de la terre ; ainſi l'on ne peut ter que la mer n'ait couvert notre be, & que ſa ſurface n'ait été for- e par les dépôts ſucceſſifs des par- terreuſes que l'eau renfermoit dans ſein.

Pour le concevoir, il ſuffit d'obſer- que les eaux de la mer diminuent ; dès lors les différens principes que u renfermoit, ont dû ſe rappro- r, ſe réunir, compoſer des maſſes p lourdes pour être ſoutenues dans u, ſe précipiter & former un glo- ſolide, à peu près comme l'éva- ation réunit en cryſtaux les parties ſel que l'eau tenoit en diſſolu- n.

On trouve dans l'intérieur de la mer, auſſi bien qu'à ſa ſurface, des courants très rapides, & dont la direction eſt en tout ſens. On conçoit aiſément que ces courants en ſe rencontrant dans des directions oppoſées, obliques ou paralleles, auront réuni en différents amas, toutes les parties ſolides, & formé des chaînes de montagnes, des rochers iſolés, tandis que les fonds plus tranquilles, auront été des côteaux (1).

Lorſque les eaux ont abandonné quelque portion de la terre, l'action de l'air & du ſoleil y a cauſé une eſpece de fermentation ou de putréfaction, qui a developpé des molécules organiques; car on ne peut gueres douter que toutes les parties de la matiere ne ſoient organiques, & n'aient toutes un mouvement vital, comme l'a prétendu M. Bourguet (2). D'ailleurs, il eſt certain que la fermentation peut les rendre capables de former des plantes, & des animaux. Un grain de bled ſemé, en produit un grand

(1) Teliamed ou entretiens d'un Philoſophe Indien, &c. t. 1. journée 1. &c.

(2) Lettres philoſophiques ſur la formation des ſels & des cryſtaux, &c. par M. Bourguet. Amſterdam, 1729.

nombre d'autres, qui ſont compoſés des ſucs qu'il tire de la terre : la farine du bled ſert à la nutrition & à la réproduction des animaux ; ainſi, l'on ne peut douter que les parties de la matiere n'aient un principe vital, & une organiſation qui les rend propres à ſe changer en plante & à devenir un animal. C'eſt ainſi que la fermentation qui ſe fait dans un corps qui ſe pourrit, produit la moiſiſſure qui n'eſt qu'un amas prodigieux de plantes très regulieres, & très bien organiſées (1).

Les particules organiques des plantes dégagées par la fermentation qui s'y excite, prennent un mouvement d'ondulation ſemblable à celui d'une anguille, comme on le voit en obſervant au microſcope une infuſion de bled ergoté.

Pour former avec ces dernieres molécules, des animaux, il ne faut que les développer davantage, ou les exalter : nous voïons, par exemple, dans la farine qui a fermenté, naître des anguilles très bien organiſées ; ce qui prouve que le terme de l'animaliſation des particules organiques, eſt le dé-

(1) Joblot, Obſervations d'Hiſt. natur.

gré d'exaltation qui les rend à elles-mêmes : on ne ſauroit gueres douter, que ce ne ſoit là l'origine des Aſcarides, des Tenia, & des autres inſectes, qui prennent naiſſance dans les premieres voies, & qu'on trouve dans le cerveau des animaux morts d'hydrophobie, maladie cauſée par l'alcaliſation extrême des ſucs de l'animal.

Les différens dégrés de chaleur qui ont ſuivi les deſſéchemens ſucceſſifs de la terre, le développement des molécules organiques déja produit dans les plantes, ont occaſionné une infinité de fermentations différentes, & fait naître une grande quantité d'animaux de toute eſpece ; c'eſt ainſi que dans les infuſions d'œillets, de barbeaux, de foin, de thé, de poivre, on découvre une multitude d'animaux différens, qui naiſſent plus ou moins promptement, qui nagent dans ces infuſions, s'agitent, ſe font la guerre : on a même apperçu dans ces infuſions, des animaux d'une figure ſemblable à celle du ſinge & de l'homme (1).

Il n'eſt donc pas impoſſible que la fermentation ait fait éclore dans les

(1) Joblot, ibid.

aux des animaux, qui abandonnés ar la mer, dans des foſſes qui ſe ſont leſſechées, ſe ſeront accoutumés peu-peu à vivre dans l'air : peut-être même leur ſemence reſtée dans des marais, aura-t-elle produit des animaux, que le beſoin de manger aura forcés e ſe traîner ſur la terre, de ramper, u de marcher : du moins il paroît u'entre tous les animaux terreſtres archans, rampans, ou volans, il 'y en a aucun, dont la mer ne renerme des eſpeces ſemblables, ou aprochantes, & dont le paſſage de l'un le ces élémens à l'autre, ne ſoit poſſible ; les Veaux marins, les Crocodiles, les Loutres, ne vivent-s pas également dans l'eau & dans 'air (1).

Nous ignorons combien de tems la terre a été dans l'état qui ſucceda au cahos ; mais il eſt certain qu'elle a ſouffert une diſſolution générale ; les plantes, les arbres, les corps des animaux petrifiés qu'on trouve dans toutes les parties de la terre, ſur toutes les montagnes, à toutes ſortes de profondeur dans le centre des rochers,

(1) Teliamed, ou Entretiens, &c. journée ſixiéme.

ne permettent pas de le révoquer en doute (1).

A cette diſſolution générale a ſuccedé un état de conſiſtence & de ſolidité ; la ſurface de la terre a été couverte de montagnes, de collines, d'eaux, elle a de nouveau produit des plantes, des arbres, & des animaux ſemblables à ceux qui s'étoient formés dans ſon origine : elle a encore eſſuïé dans cet état une révolution générale ; les montagnes qui s'étoient formées ont été rompues & briſées, c'eſt un fait dont l'inſpection ſeule des montagnes, les métaux fondus qu'on trouve dans les crevaſſes des rochers, & les obſervations de tous les Mineurs, ne permettent pas de douter. Peut-on attribuer à une puiſſance intelligente, ſage, & toute-puiſſante, ces viciſſitudes, ces contradictions : n'eſt-il pas bien plus raiſonnable de les regarder comme l'effet d'un mouvement aveugle & néceſſaire, puiſque l'on a trouvé dans la matiere ſeule, le principe & la raiſon des productions régulieres, qui font recourir à

(1) Wodvard, ſpecimen geographiæ, phyſicæ. Diſſertat. de Conchis, &c.

ne intelligence créatrice diſtinguée
e la matiere.

§ II.

'état actuel de la terre prouve qu'elle n'eſt pas l'ouvrage d'une intelligence.

Si nous conſiderons la terre en ſon
ıtier, elle ne préſente à nos yeux nul-
: beauté, nul arrangement, elle ne
ıroît qu'un amas confus de parties
ımmoncelées ſans ordre, où l'on ne
écouvre nul deſſein : les gouffres, les
ıontagnes, les mers, ſi elles étoient
ouvrage de Dieu, offriroient du
oins quelqu'ordre, quelque meſu-
: : on y verroit quelque proportion,
ı lieu que les mers, les montagnes,
ont diſperſées au hazard (1).

Des volcans ſont répandus dans
oute l'étendue de la terre, d'un pôle
l'autre. Près du Spiſberg, l'iſle de
ean Mayen eſt remplie de feux qui
ébranlent juſques dans ſes fonde-
nens (2).

L'Iſlande n'eſt point ſujette à de
noindres ravages, on a vû des mon-
agnes conſidérables s'enfoncer dans

(1) Burnet, théorie de la terre.
(2) Hiſt. d'Iſlande, par Anderſon.

une nuit par un tremblement de terre : toute l'iſle eſt couverte de pierres brûlées ; des montagnes s'y allument tout-à-coup, & communiquent quelquefois le feu à vingt lieues de païs. (1)

Le Véſuve cauſe en Italie des ravages effroïables : Héraclée a été enſevelie ſous ſes cendres. En Sicile le Mont Ethna bout depuis un tems immémorial, ſes éruptions ſont très violentes : ſur la fin du dix ſeptieme ſiecle elles cauſerent un tremblement qui détruiſit entierement la ville de Caranea, & qui ébranla toute la Sicile & l'iſle de Malte ; plus de ſoixante mille perſonnes périrent dans ce terrible évenement (2). Un peu avant il étoit arrivé en Calabre un tremblement de terre qui avoit englouti la ville de Sainte Euphemie (3).

(1) Hiſt. d'Iſlande. par Anderſon.

(2) Salemon, Hiſt. mod. t. 2. p. 397. les ſecouſſes de ce tremblement de terre étoient ſi violentes, qu'il fût impoſſible aux habitans de ſe ſoutenir ſur leurs jambes.

(3) Kirker, mund. ſubterran. ce Pere & ceux qui l'accompagnoient entendirent une exploſion qui fit trembler tout ſous leurs pieds : le coup étant parti, on jetta les yeux du côté de Sainte Euphemie qu'ils venoient de voir devant eux à environ trois lieues : ils n'apperçurent plus rien qu'une groſſe nuée noire qui ſe diſperſa un inſtant

On trouve des Volcans dans toute Asie : les Moluques, les Philippines, les Isles Marianes, offrent aux voïageurs une multitude de montagnes brûlantes (1), il y en a dans l'Isle de Bourbon (2).

En Afrique, le Pic de Tenerife jette ans ceſſe des ruiſſeaux de ſouffre fon- u : la Guinée a ſes volcans : la mer lantique contient des terres qui embraſent : les Isles Ste Helene & de Aſcenſion ne ſont que des rochers ılcinés par des volcans ; on a vû pro- ıe de l'Isle de S. Michel, des Isles ırtir du fond des abîmes (3).

L'Amérique a un grand nombre e volcans, les Montagnes du Pé- ou en ſont remplies ; le Mexique, la alifornie, la Nouvelle Grenade, ont urs volcans.

Ces feux renfermés dans les entrailes de la terre, ont de tout tems produit de grands ravages ſur la terre : ombien l'hiſtoire ne nous a-t-elle pas onſervé de monumens de ces terriles puiſſances : combien n'en con-

près, & ils furent fort onnés de ne plus trouer le moindre veſtige de ille, & à ſa place un rand lac.

(1) Gemelli Careri.
(2) Lettres édifiantes, recueil 18.
(3) Hiſt. de l'Acad. 1724.

doit toujours aller en a
» un habile Phyſicien croi
» continuera de même, ju
» le mouvement du glo
» celere auſſi fort lenteme
» ve dans un tel dégré d'
» après un équinoxe d'a
» un ſolſtice d'hyver, qu
» ordinairement chargé d
» minérales, fortement c
» extrêmement agité, ſe
» impétuoſité dans les ent
» terre, par toutes les ou
» y ſeront alors, & y p
» exploſion comme celle
» dre à canon, qui ren
» montagnes, & cauſera
» ment dont les anciens
» ont parlé.

» Les eaux & les parti

les végétaux, des animaux, & des minéraux, s'éleveront en vapeurs, pendant que les parties fixes resteront en fusion sous la forme générale d'un liquide embrasé.

» Ces matieres fondues, couleront & rempliront la place des voutes qu'il y a maintenant au dessous de la terre & de la mer, en chasseront l'air ; d'où il arrivera que l'atmosphere occupera un beaucoup plus grand espace qu'auparavant ; soit par l'accession de ce nouvel air, soit par l'extrême raréfaction que la violence de l'embrasement lui communiquera.

» La diminution considérable du diametre du globe, & l'augmentation excessive de son atmosphere, lui feront changer de place. Il sera transporté dans un autre espace convenable à la grosseur de son volume, à la densité de sa matiere, & à la vaste étendue de son atmosphere. Il tournera sur son axe avec plus de vîtesse, & décrira un nouvel orbite très différent de celui d'aujourd'hui.

» Le mêlange des matieres calcinables & fusibles du globe, sera

» tellement reglé, qu'il en réſultera
» une nouvelle conſtruction du globe
» même, dont les couches & les mon-
» tuoſités ſeront comme des amalga-
» mes de métaux & de minéraux dif-
» féremment vitrifiés, tels que le ſont
» les ſcories, les émaux & les matieres
» que jettent les volcans; d'autres ſe-
» ront ſemblables à la matiere des
» creuſets: toutes ces matieres occu-
» peront chacune la place qui leur con-
» viendra, qui ſera une ſuite naturelle
» de leur état préſent, & des mouve-
» mens préſens qu'ils recevront alors.

» Les matieres les plus pures & les
» plus liquides y formeront des mers,
» & des fleuves de feu, pendant que
» d'autres ſeront moins expoſées à ce
» terrible liquide; de ſorte qu'il y
» aura une ſurprenante variété d'ob-
» jets dans ce nouveau globe, qui por-
» teront des marques épouvantables
» du changement que l'embraſement
» y aura cauſé.

» Une partie des particules dont l'at-
» moſphere ſera chargée, retombe-
» ront en forme de pluie de feu,
» répondront aux météores d'aujour-
» d'hui, & rendront ce globe le plus
» triſte ſéjour que l'on pourra ima-
» giner,

;iner, & le mettront abſolument
lors d'état d'être habité par des
lommes tels que ceux d'à-pré-
ſent (1).
Peut-être parmi les Cometes qui er-
it dans l'immenſité des cieux, y en
il quelqu'une qui embraſera notre
:e, ou dont la queue l'inondera de
ıveau, comme il eſt déja arrivé
ın Wiſton (2); peut-être quelqu'u-
de ces maſſes, énormes par rap-
t à la terre, l'entrainera-t-elle dans
ourſe, peut-être ſon choc contre
:e petit globe, le précipitera-t-il
s le ſoleil. L'ignorance de ces ter-
es cataſtrophes, la lenteur des
ıvemens qui les amenent, ſont les
ls fondemens de l'opinion qui
.t que les corps céleſtes, & en par-
lier la terre, ſont l'ouvrage d'u-
intelligence.
i nous jettons les yeux ſur les pro-
tions les plus régulieres de notre
ɔe, nous y trouverons encore des
ordres : la nature ſemble avoir for-
les animaux pour les conſerver ſur
erre, & elle leur a donné des be-

1) Bourguet, Eſſais e nouvelle théorie de erre, à la fin de ſes Lettres philoſophiques.
(2) Theoria Telluris nova.

ſoins qui les rendent ennemis : elle inſpire au Tigre, au Lion, le déſir de perpetuer leur eſpéce, & elle leur donne une voracité & des armes capables de dépeupler la terre : il n'y a point d'animal qui n'ait ſon lion à redouter.

L'homme qui paroît le chef-d'œuvre de la nature, eſt pour un autre homme, ce que le Tigre, le Lion, le Loup, ſont pour l'Agneau. La ſociété multiplie les beſoins, & ne détruit pas le principe de la guerre parmi les hommes : la vie policée ne fait que varier, & peut-être accroître les malheurs de l'humanité ; ainſi la nature emploie le même art pour produire & pour détruire les animaux ; & dans chaque animal en particulier, tout paroît contradictoire, ſes organes ſont une ſource de plaiſir & de douleur, il eſt preſque toujours entre la ſatiété & le beſoin.

La terre qui ſemble deſtinée à nourrir les animaux, produit des poiſons ; on y trouve des contrées où l'air fait périr tout ce qui reſpire, il ſort d'une infinité de cavernes, des exhalaiſons meurtrieres ; ainſi, par exemple, il y a, proche des eaux de Pyrmont, une caverne à l'approche de la

quelle on eſt ſaiſi d'un vertige & d'un aſthme ; la vapeur qui s'exhale du reſervoir des eaux ôte la reſpiration ; les inſectes qui s'en approchent meurent ſur le champ ; les oiſeaux y éprouvent des convulſions. Les Ménoires des Académies & les Voïageurs, ſont pleins de ſemblables obervations, & il eſt certain que le ouphre, le minéral le plus ennemi es animaux, eſt répandu dans toute 'étendue de la terre, qu'il en ſort & e diſperſe dans l'atmoſphere.

Les deſordres que l'on rencontre ſur la terre ſont ſi évidemment l'ouvrage d'une force aveugle, que les Philoſophes ont fait de tout-tems les plus grands, & les plus inutiles efforts, pour les concilier avec l'idée de l'intelligence créatrice qu'ils avoient imaginée. On a long-tems ſuppoſé que l'intelligence créatrice après avoir formé la terre, en avoit laiſſé le gouvernement à des intelligences ſubalternes : d'autres ont ſuppoſé dans les aſtres des intelligences qui répandoient ſur la terre des influences contraires ; mais outre que l'exiſtence de ces intelligences ne peut être prouvée par la raiſon, elles ne juſtifieroient point l'intelli-

gence créatrice, puiſque ces intelligences ſubalternes auroient été produites par l'intelligence créatrice, qui, par conſéquent, ſeroit originairement la cauſe de toutes les contradictions & de tous les deſordres que ſes miniſtres produiroient ſur la terre.

Des Philoſophes modernes ont ſubſtitué à ces intelligences des formes plaſtiques & des principes vitaux (1), qui ont tous les inconvéniens des intelligences ſubalternes, & qui dans le fond ne different point d'une force motrice aveugle.

Enfin on a entrepris de concilier les deſordres de la terre avec l'action immédiate de l'intelligence créatrice : on a ſuppoſé que cette intelligence agiſſoit toujours & néceſſairement par des loix générales, & que les deſordres que nous voïons ſur la terre, en étoient les ſuites.

Mais ces loix générales ſont démenties par les phénomenes ; & l'on voit la nature changer à tout moment de deſſein & de loix. D'ailleurs, on demandera toujours pourquoi l'intelligence créatrice n'a pas choiſi des loix

(1). Cudwort Syſtêma irtellectuale. Grew, Cosmolog.

énérales qui n'entraînaſſent point près elles des deſordres ? N'étoit-elle as la maitreſſe abſolue de la matiere c de tous ſes mouvemens ? & ſi les leſordres étoient une ſuite des loix gé-iérales, pourquoi n'a-t-elle pas pré-éré les loix particulieres, puiſqu'elle toit libre ?

ARTICLE IV.

Il eſt faux qu'il y ait ſur la terre des contrariétés & des deſordres qu'on ne peut attribuer qu'à une force aveugle.

Vouloir & ne vouloir pas une cho-e, c'eſt une contradiction dont une ntelligence n'eſt pas capable.

Mais ce n'eſt point une contradic-ion de vouloir qu'une choſe ſoit, & ju'elle ne ſoit que pendant un certain ems ; ou que pendant ſa durée, elle aſſe ſucceſſivement par des états dif-érens, ou mêmes oppoſés les uns aux utres.

Les changemens auxquels notre glo-e eſt ſujet, ne ſeroient donc des dif-icultés contre le ſentiment qui le re-arde comme la production de l'in-elligence créatrice, qu'autant que

chacun des états où elle ſe trouveroit, porteroit viſiblement le caractere d'un effet produit par une force aveugle & capricieuſe.

Il eſt certain que la terre a eſſuié pluſieurs révolutions : les pétrifications de coquillages, d'arbres, d'animaux, qu'on trouve dans le ſein de la terre, ſur le ſommet des montagnes, dans le centre des rochers, ſuppoſent évidemment que la terre, après avoir été peuplée, a été dans un état de diſſolution qui a confondu tous les êtres qu'elle contenoit : les montagnes briſées dans toute l'étendue du globe, ſuppoſent qu'il a éprouvé une ſeconde révolution auſſi générale que la premiere, quoique différente : je vais faire voir que l'état qui a précédé la premiere révolution de la terre & cette révolution ne ſont point l'ouvrage du hazard ; & qu'on ne trouve dans l'état actuel de la terre, rien qui ſuppoſe qu'elle ſoit l'ouvrage d'une puiſſance aveugle & capricieuſe.

§ I.

it qui a précédé la premiere révo-
tion générale de la terre, & cette
emiere révolution, ne ſont point
ouvrage d'une puiſſance aveugle &
pricieuſe.

ous ne chercherons point à dé-
iner en rigueur l'état primitif de
e globe; nous ſuppoſerons con-
rément au recit de Moïſe, que
e ſuprême créa d'abord tous les
iens confondus & diſperſés dans
t.

a chaleur en agiſſant ſur ce cahos,
diviſer les élémens, dégager l'air,
roduire l'atmoſphere : l'atmoſ-
e formée, l'eau s'évapora; la di-
ution du volume d'eau, qui te-
les parties terreuſes en diſſolu-
a fait qu'elles ſe ſont rapprochées,
ſont précipitées : des vents im-
eux, ou des courants excités dans
érieur des eaux, ont pû former
ontagnes; juſqu'ici tout porte le
ctere d'une puiſſance intelligente,
ue nous avons fait voir que la
ation du globe terreſtre, & celle
élémens, dépendoit d'un mou-

vement déterminé & dirigé par une cauſe intelligente.

Les plantes qui couvrirent la ſurface de la terre, les animaux qui la peuplerent, furent encore l'ouvrage d'une intelligence, comme nous l'avons prouvé.

On chercheroit en vain la cauſe de tous ces effets dans l'activité eſſentielle des molécules organiques.

Premierement, on ſuppoſe que toutes les parties de la matiere ont une force motrice, ce qui n'eſt nullement prouvé. Eſt-il ſûr que même dans les molécules organiques, il n'y ait pas une portion de matiere brute? & ſi cela eſt ainſi, n'eſt-il pas clair, par tout ce que nous avons dit ſur la formation des élémens, que pour produire les molécules organiques, il falloit l'action d'une cauſe intelligente?

Secondement, peut-on trouver dans ces molécules organiques, une force capable de produire les animaux que l'on voit ſur la terre? Ces parties ſont ſemblables ou différentes: ſi elles ſont ſemblables, comment ont-elles formé des animaux ſi différents; ſi elles ſont différentes les unes des autres, d'où vient leur différence? n'a-

t-on pas prouvé qu'elle ne pouvoit avoir de raiſon ſuffiſante que dans la volonté de l'intelligence créatrice ?

D'ailleurs, ces molécules dégagées par la fermentation, & rendues à elles-mêmes, n'ont qu'un mouvement d'ondulation, une tendance à s'étendre en tout ſens, ſemblable au mouvement de tous les liquides : ces molécules dégagées par la fermentation, n'auroient donc pû produire un animal, qu'en rencontrant des eſpeces de moules dans leſquels elles auroient, pour ainſi dire, coulé, & dont elles avoient pris la figure.

Mais, 1° on ne peut trouver que dans l'intelligence créatrice, la cauſe de ces moules ſi variés, ſi réguliers, 2° les molécules organiques réunies dans ces moules, & n'aïant que leur mouvement d'ondulation, n'auroient pû former dans la ſurface des animaux, toutes les variétés qui les diſtinguent : le ſeul mouvement d'ondulation pouvoit-il armer le Lion d'une griffe terrible, tandis qu'il n'auroit formé au bout du bras de l'homme que des doigts foibles & deſarmés. Pourquoi ce mouvement d'ondulation a-t-il joint un ongle aigu à

la patte du Lion, & placé des dents dans ſa gueule, couvert ſon corps de poil, & non pas d'ongles & de dents, ménagé dans ſa tête deux ouvertures pour ſes yeux ? 3o les animaux ont encore des différences intérieures, qui ſeroient impoſſibles, ſi leur production eût été abandonnée à la force des molécules organiques.

Quelle prodigieuſe variété ne découvre-t-on pas en effet dans l'intérieur des animaux ? Le Polype, l'Ortie de mer n'ont aucun des viſceres que l'on trouve dans la Moule ; la Moule n'a pas ceux que l'on trouve dans la Baleine & dans le Requin (1).

Si vous conſiderez les animaux terreſtres, vous y verrez encore de plus grandes différences ; la Chenille & le Papillon n'ont point de cœur, mais un gros vaiſſeau le long duquel le ſuc nourricier coule d'un bout à l'autre (2).

La plupart des Mouches ont un cœur qui, après avoir reçu le ſuc nourricier, le pouſſe dans un gros vaiſſeau auquel il eſt contigu ; le ſang ne paſſe point comme dans les autres

(1) Voyez Ariſt, hiſt. animal. Ray, hiſt. piſcium.

(2) Réaumur, Mem. t. 1.

animaux, par un nombre infini de petits vaiſſeaux, pour ſe rendre dans des veines qui le rapportent au cœur ; le ſang retourne dans le cœur par ce même canal dans lequel le cœur l'avoit pouſſé (1). » Si l'on vouloit raſſembler » dans un ſeul ouvrage toutes les » variétés de ſtructure que nous offrent les trompes ſeules des inſectes, (dit M. de Réaumur), & en » donner les développemens, on entreprendroit un ouvrage qui demanderoit plus de planches qu'on » n'en trouve dans les Ramelli, les » Léopolds, &c. & dans tous les » Auteurs qui ont traité de l'éléva» tion des eaux (2).

Il y a d'auſſi grandes différences entre les oiſeaux & les quadrupedes : les oiſeaux n'ont point une bouche, comme les quadrupedes, ils ont deux eſtomacs, un jabot où le grain s'amollit, & un géſier où il eſt trituré : les organes deſtinés à la réproduction ſont eſſentiellement différens, tous les oiſeaux ſont ovipares, & ils n'ont point de mamelles comme les animaux vivipares ; tous les quadrupe-

(1) Ibid. t. 4.
(2) Ibid.

qui ruminе en a plusieurs
une ſtructure différente
l'eſtomac des autres quadr

Sans nous attacher à u
petites différences qu'on re
core dans l'arrangement &
parties communes à tous le
fixons-nous à ces différence
regarder comme eſſentielle
ſi les molécules organique
nées à elles-mêmes, & n'
mouvement d'ondulation
dité ont pû produire tou
riétés.

Dans le ſyſtême que n
tons, on prétend que le
organiques abandonnées
mes, peuvent s'animaliſer
par leur propre mouveme
mouvement d'ondulation
croſcope nous y fait voi

dulation eſſentiel aux molécules organiques, tend par lui-même à les arranger dans l'ordre néceſſaire pour devenir un eſtomac, un cœur, &c. Dans cette ſuppoſition, tous les animaux devroient avoir la même organiſation intérieure, puiſque les molécules organiques ne s'animaliſent que quand elles ſont en pleine liberté, & rendues à elles-mêmes : il ne ſeroit pas plus poſſible aux molécules organiques réunies dans des moules qu'elles auroient rencontrés, d'y produire des viſceres différents, qu'à la fonte qni coule dans les moules de pluſieurs ſtatues, d'y former un cœur, des veines, des arteres, ou de ſe changer dans un en argent, & dans un autre en or, ou en diamant.

Enfin les molécules abandonnées à elles-mêmes, devroient en s'uniſſant, former un tiſſu également fort, & des animaux également vivaces : pourquoi tandis que les uns vivent un ſiecle, voïons-nous des animaux éphémeres, qui ne vivent pas une heure ? Qu'on ne diſe pas que cette différence vient de l'élément où ces animaux ont pris naiſſance ; car l'eau qui ſert de berceau aux mouches éphémeres, nourrit des poiſſons dont

la vie eſt plus longue que celle des animaux terreſtres.

Les obſervations faites ſur les différentes infuſions des plantes ne ſont pas favorables au ſentiment que je combats, 1° lorſqu'on examine avec le microſcope des objets extrêmement petits, il eſt aiſé de ſe tromper ; & il ne faut qu'une legere connoiſſance de l'optique, pour ſentir toutes les illuſions dont l'œil eſt capable en conſidérant ces objets (1), & qu'on peut prendre pour des animaux, ou pour des molécules organiques, des parties ſolides qui nagent dans un fluide, & regarder comme un mouvement organique, un mouvement de fluctuation communiqué à ces parties par la liqueur dans laquelle elles nagent. 2° Les animaux qu'on découvre dans les infuſions, (car il y en a) pourroient naître de germes dépoſés dans les plantes par des inſectes répandus dans l'air, & que nous ne connoiſſons pas encore (2).

(1) Ainſi, par exemple, Joblot prétend avoir apperçu dans une certaine infuſion un animal qui avoit une figure humaine, & cependant perſonne que lui n'a pû le voir.

(2) Joblot a obſervé qu'une infuſion de foin qu'on avoit fait bouillir & miſe dans deux bouteilles, dont une avoit été

Si les animaux qui naiſſent dans es infuſions ou dans les matieres qui ermentent, étoient des productions mmédiates de la fermentation, pourquoi n'y verroit-on naître que des ers, pourquoi les molécules organiques réunies n'y formeroient-elles pas n Cheval, un Singe ? M. Bourguet n ſoutenant que toutes les parties de a matiere ſont organiſées, n'a point balancé à dire que les plantes & les animaux qui ont été, & qui ſeront à jamais ſur la terre, ſont des productions immédiates (1) de la main de Dieu.

L'état qui a précédé la premiere révolution de la terre, ſuppoſe donc qu'elle avoit été formée par une puiſſance intelligente.

bouchée, & l'autre ouverte, ne donna point d'animaux dans la bouteille bouchée, & qu'il en vit beaucoup dans la bouteille débouchée : ſi on débouche la bouteille, on y voit enſuite des animaux, comme dans l'autre, ce qui prouve que dans les infuſions il y a des animaux qui viennent de l'air.

Si on fait infuſer à froid, & qu'on en mette dans deux bouteilles, dont une ſoit fermée & l'autre ouverte, on trouve des animaux dans les deux bouteilles : ainſi il eſt certain qu'il y a dans les infuſions, des animaux qui ne viennent point de l'air, & qui ſont attachés aux plantes.

(1) Bourguet, Lettres philoſophiques ſur la formation des ſels, &c. lettre 4.

Nous ne pouvons ſavoir par la raiſon combien ce premier état a duré. Il eſt certain par les pétrifications, qu'elle a ſouffert un bouleverſement général, & que tous les élémens ſe ſont confondus par un déluge univerſel. Toutes les difficultés que l'on tire de l'ignorance de certains peuples ſur cet événement, ſont ſans force contre ces monumens inconteſtables de l'univerſalité du déluge.

Il eſt certain qu'après ce terrible événement, une grande partie de la terre s'eſt convertie en pierre. Je demande aux Philoſophes qui ne reconnoiſſent point d'autre puiſſance qu'un mouvement aveugle & néceſſaire, comment ils y trouveront la raiſon de ce changement ſi ſubit dans la conſtitution de la terre ?

Les pétrifications des poiſſons, démontrent qu'ils n'ont point été enſevelis par des dépôts lents & ſucceſſifs, mais qu'il s'eſt fait une eſpece de concrétion ſubite. Pour la produire, il a fallu une nouvelle combinaiſon des élémens : or quelle autre cauſe que la puiſſance créatrice pouvoit produire ſur la terre une combinaiſon ſubite & univerſelle des éléments ?

Mais comment l'intelligence créatrice a-t-elle pû détruire l'ouvrage qu'elle avoit formé ?

Quand il nous ſeroit impoſſible de connoître le motif qui a déterminé la cauſe créatrice à bouleverſer la terre, notre ignorance ne ſeroit pas une raiſon d'attribuer à une force aveugle des productions qui ſont évidemment l'ouvrage d'une intelligence, parceque cette intelligence peut effectivement avoir un motif, quoique nous l'ignorions. D'ailleurs le récit de Moïſe, dont la vérité eſt inconteſtable, à ne le conſidérer que comme Hiſtorien, nous apprend que Dieu par le déluge a voulu punir une terre coupable ; & la raiſon nous prouve qu'il a pû ſeul produire le déluge général qui a changé la conſtitution de la terre.

§ II.

L'état qui a ſuccedé à la premiere révolution de la terre, n'eſt pas l'ouvrage d'une puiſſance aveugle.

La terre n'eſt pas reſtée enſevelie ſous les eaux ; l'intelligence créatrice a voulu qu'elle fût habitée de nouveau par une multitude infinie d'animaux

différens, & par des hommes, qui pour y ſubſiſter, avoient beſoin de ſe nourrir & de reſpirer un air ſalutaire: comparons avec cet objet, la révolution qui a briſé les montagnes, allumé les volcans, creuſé les abymes, & produit tous ces phénomenes que l'on regarde comme l'ouvrage d'une puiſſance aveugle.

L'atmoſphere eſt chargée des vapeurs des eaux, des exhalaiſons de la terre, de la tranſpiration des animaux, & de celle des plantes; mais elle ne peut diſſoudre ou ſoutenir de toutes ces matieres qu'une quantité proportionnée à la vie des animaux: peut-être tous ces ingrédiens ſont-ils néceſſaires pour rendre l'air ſalutaire aux animaux qui reſpirent; mais les corps des animaux ne pouvant ſupporter l'excès d'aucun de ces ingrédiens, comme trop d'humidité, ou trop de ſéchereſſe, pour prévenir ces inconvéniens, il falloit qu'il ſe fît une circulation dans toute l'atmoſphere (1).

Il eſt encore poſſible que l'atmoſphere ſoit ſurchargée de ſels, de vapeurs nuiſibles par elles-mêmes, ou

(1) Eſſai ſur les effets de l'air ſur le corps humain, par Arbuthnot. ch. 1.

ar leur ſurabondance : D'ailleurs, 'air qui n'eſt pas renouvellé, eſt extrêmement dangereux (1) ; il falloit lonc que pour être ſalutaire, il fût igité, & que la trop grande quantité l'exhalaiſons dangereuſes fût diſſi-ɔée.

L'action du ſoleil ſur la terre y cauſe des vents conſtants & réguliers, qui produiſent cet effet en partie,

(1) L'air rempli d'exhalaiſons animales, particulierement de celles qui ſont corrompues, a ſouvent cauſé des fievres peſtilentielles : » il y a » pluſieurs exemples de » ce fait : on a vû les » mêmes maladies occa» ſionnées par de grandes » quantités de végétaux » corrompus, de ſauterelles, & de baleines » mortes. Les exhalai» ſons du corps humain, » ſont extrêmement ſu» jettes à la corruption : » l'eau où l'on s'eſt bai» gné acquiert par le ſé» jour une odeur cada» véreuſe. Moins de trois » mille hommes placés » dans l'étendue d'un » arpent de terre, y for» meroient, de leur pro» pre tranſpiration, dans » trente-quatre jours une » atmoſphere d'environ » ſoixante & onze pieds » de haut, laquelle n'é» tant point diſſippée par » les vents, deviendroit » peſtilentielle dans un » moment : d'où l'on » peut inférer que la pre» miere attention à faire » en bâtiſſant des Villes, » eſt qu'elles ſoient ou» vertes & bien airées. » Des conſtitutions peſ» tilentielles de l'air ont » été ſouvent précédées de » grands calmes : de là » l'air des priſons pro» duit ſouvent des in» commodités mortelles, » & les Matelots qui ſe » portoient bien en » pleine mer, deviennent » malades dans les Baies » & dans les Ports «. Arbuthnot, ibid. Voïez ſur la même matiere, la ſtatique des végétaux de Halles.

mais ils ne soufflent qu'entre les deux tropiques, & pour prévenir les effets terribles du repos ou de la stagnation de l'air, il falloit que toute la masse de l'atmosphere fût agitée d'un mouvement intérieur ; les volcans, les gouffres, les cavernes, les montagnes, que l'on regarde comme des productions du hazard, rendent ce service à la terre, ce sont autant de ventilateurs dont le souffle met en mouvement toute la masse de l'air qui environne notre globe.

Il s'éleve des cavernes, des vents plus ou moins forts. En Italie, on sent à l'embouchure de la grotte de la Sybile un petit vent frais : dans les grandes mines de sel de Cracow en Pologne, il s'excite quelquefois des tempêtes qui jettent les ouvriers par terre, & renversent les huttes ou cabannes que les Mineurs y bâtissent (1). En Angleterre, dans la Comté de Denbig qui est toute pleine de montagnes & de rochers, il y a des cavernes d'où le vent sort avec tant de violence qu'il repousse les draps & les habits qu'on y jette. Bacon assure que dans la Principauté de Wallis, il y a un rocher

(1) Connor, Dissert. med. physic. p. 33. art. 3.

ercé de trous, d'où l'on peut entendre distinctement le bruit des vents 1), on trouve de ces cavernes dans ne grande partie de la Suisse (2).

Les feux qui sont sous les mers, y ausent des vents terribles : les mers u Japon & de la Chine sont très sutes à des ouragans qui sortent du ond des eaux, & qu'on ne peut attribuer qu'au feu renfermé dans les erres que ces mers couvrent. La ner des Antilles est encore très sutte à ces ouragans : on y voit quelquefois sortir du sein des eaux de ouvelles Isles : ce sont ces mêmes eux souterrains qui produisent sur ner ces trombes si communes dans la ner de la Chine (3).

La fonte des néges, la chûte des aux, les cascades souterraines, les

(1) Bacon, Historia ent.

(2) Scheukhzer, Soiographie de la Suisse.

(3) Acta erudit. Lipsupplem. t. 1. p. 405. Il aut bien distinguer ces tombes nommées tyhons, de ces trombes proites par des ouragans, u vents contraires : la ombe produite par des ents contraires descend des nuages, [voïez sur cela Mussenbrok des météores aqueux § 1568.] les typhons au contraire s'élancent de bas en haut, & ne changent point de place comme les trombes produites par des ouragans qui parcourent & désolent souvent un grand espace de terre. Voïez Hist. Acad. an. 1707.

chutes d'eaux, telles que celles du Canada, cauſent auſſi des vents dans les contrées où elles ſont.

L'air de l'atmoſphere contient lui-même des parties huileuſes, des ſels, des ſoufres qui peuvent s'échauffer, produire des effervescences & des vents; ainſi, par exemple, les grands orages qui regnent dans le golphe du Méxique ſont produits par une nuée noire qui ſe tient tranquille à la hauteur de dix ou douze pieds pendant que l'orage dure. Ainſi les vents d'Eſt qui regnent pendant toute l'année dans la Zone torride, chaſſent les nuages contre les montagnes du Cap de Bonne-Eſperance, y aſſemblent des nuages qui ne ſont d'abord qu'une petite tache ronde, mais qui ſe groſſit, s'échauffe, ſe dilate, & produit ces tempêtes qui rendent le Cap de Bonne-Eſperance ſi redoutable aux Navigateurs (1).

C'eſt ainſi, ſelon Seneque, que la Providence n'a pas voulu faire dépendre les vents d'une ſeule cauſe, & ſe repoſer ſur un ſeul élément, du ſoin d'entretenir dans l'air le mouvement

(1) Kolbe, Relat. du Cap de Bonne-Eſperance. t. 1. p. 224.

le rend ſalutaire aux hommes, & animaux (1).

eau eſt néceſſaire aux animaux & plantes ; la propriété que l'air a de ıſſoudre, & la chaleur du ſoleil ɔient pû élever dans l'atmoſphere vapeurs, mais elles ſeroient retom- s par leur propre poids, comme la ée, dans les endroits mêmes où el- ſe ſeroient élevées, & la terre eût preſque par tout ſtérile, aride, & ıabitable ; les vents tranſportent ces ɔeurs dans toute l'atmoſphere, & ɔduiſent des pluies ſalutaires dans différentes parties de la terre.

Les pluies qui fécondent la terre, ſuffiſent pas pour les animaux, ils t beſoin d'eau preſque autant que ir ; d'ailleurs l'humidité de la terre ɔduite par la pluie, ſe diſſiperoit, laiſſeroit une grande partie de la re ſtérile : il falloit pour les beſoins s animaux, & pour la culture des res, de grands reſervoirs d'eau ıcés ſur toute la ſurface de notre ɔbe, & les volcans, les monta- es, les vents nous procurent cet antage, leur ſouffle tranſporte dans ; différentes contrées les vapeurs qui

1) Seneque, queſt. nat. l. 5. c. 17. 18.

s'élevent des mers : ces vapeurs ſont arrêtées par les montagnes, elles s'y condenſent, ſe changent en vapeurs, & forment des fontaines, des rivieres, des fleuves, des lacs qui diſtribuent l'eau dans toute l'étendue de la terre, & mettent en commerce toutes les nations.

Ainſi dans l'Europe, on voit ſortir des Alpes, le Danube, le Rhin, le Po, & une grande quantité d'autres rivieres, qui partent de ces montagnes comme d'un réſervoir commun pour arroſer tous les païs qui les environnent; c'eſt encore ainſi que les Pyrenées ſont placées entre la France & l'Eſpagne, comme un grand réſervoir qui fournit d'eau, la Garonne, la Durance en France, & en Eſpagne, l'Ebre, le Duro, le Tage, &c.

Les différentes montagnes répandues dans l'Aſie, forment le Gange, l'Euphrate, & tous les fleuves qui arroſent l'Inde, la Chine, la Tartarie.

En Afrique, les montagnes de la Lune, de l'Abyſſinie, donnent naiſſance au Sénégal qui baigne plus d'onze cents lieues de païs, au Nil qui en baigne plus de neuf cents, au Zaire dont

ont le cours eſt de plus de quatre cents eues, & à un nombre prodigieux de vieres.

Les Montagnes de l'Amérique prouiſent la riviere des Amazones, dont e cours eſt de plus de douze cents ieues, le fleuve de S. Laurent qui parourt neuf cents lieues, celui du Miſiſſipi qui en parcourt plus de ſept cents, a riviere de la Plata, dont le cours ſt de plus de huit cents lieues.

Ainſi les volcans, les cavernes, les rottes, les feux qui s'allument ſous es mers, ou dans l'atmoſphere, les montagnes, toutes ces prétendues irrégularités ſont des phénomenes néceſſaires pour conſerver la végétation & la vie ſur le globe terreſtre. Donnez à la terre une ſurface unie, éteignez pour un moment ces feux qui répandent dans l'air des huiles, des ſouphres, des ſels, qui agitent l'atmoſphere, qui excitent des tempêtes, qui ſoulevent les mers, qui ſemblent ébranler les fondemens de la terre; notre globe, au lieu de vous offrir ces plaines, ces côteaux, ces prairies couvertes de plantes, d'arbres, de fruits, de grains, de fleurs, habitées par un nombre infini d'animaux dif-

férents, va devenir un m
monde, ou un déſert ſtéril
ronné d'une atmoſphere m
un ſéjour d'horreur, deſtir
plus à nourrir des poiſſons &
tiles.

Les tremblemens de ter
nous oppoſe avec tant de c
ne ſont pas ſans utilité pour
mes, ils ont quelquefois
bitables des païs ſtériles, ou
étoit dangereux. Peut-être
briſant des rochers ou de gr
tes pierreuſes, font-ils ſort
halaiſons capables de prodt
terre de nouveaux phénom
qui peuvent entrer dans l
l'intelligence créatrice.

Les malheurs cauſés par
blemens de terre, s'ils éto
examinés, ſeroient peut-
moins oppoſés qu'on ne le
deſſeins de l'intelligence cr
n'eſt gueres que dans les vi
ces phénomenes cauſent de
vages, & ſur tout dans le
le luxe & le faſte raſſembl
coup d'hommes, & dépe
campagnes. Mais qu'eſt-ce
ces malheurs, par rapport à

& à la durée de la terre. Quoi la terre ſera ſoumiſe à une puiſſance aveugle, parcequ'un tremblement de terre aura détruit les productions & les ouvrages de l'orgueil, enſeveli les magaſins du luxe, & troublé les plaiſirs de l'opulence, & le repos de la grandeur! Pourquoi ces tremblemens de terre ne ſeroient-ils pas deſtinés à rappeller les hommes à la ſimplicité, à l'innocence de la nature, & à les dégoûter du faſte & du luxe qui entraînent toujours le malheur du grand nombre?

Falloit-il que l'intelligence créatrice pour n'être pas méconnue des hommes, ordonnât aux forces qu'elle a placées ſur la terre, de reſpecter toutes les fantaiſies des hommes? falloit-il ſoumettre toute la nature à leurs caprices?

Un équilibre parfait entre les forces motrices de la nature, ſeroit un repos général: une preſſion uniforme dans toutes les parties de la matiere ne produiroit dans la nature, ni chaleur, ni lumiere: ce n'étoit que par les vibrations produites dans les élémens, que la nature pouvoit s'animer, & l'inégalité des mouvemens ou

des forces motrices de la nature, entraine peut-être néceſſairement quelque deſordre que l'intelligence créatrice a prévû comme une ſuite de ſon action, & qui n'a pas été ſon objet.

Les inclinations des animaux qui paroiſſent ſi oppoſées, ne ſont point des contradictions dans le ſyſtême de la nature : en ſuppoſant qu'elle ait voulu produire des êtres animés, il falloit qu'ils ſe nourriſſent, & par conſéquent, qu'ils fuſſent avertis, par le ſentiment de la faim, du beſoin de manger ; & ils n'auroient point mangé, s'ils n'euſſent éprouvé du plaiſir à ſatisfaire leur beſoin ; ainſi ce n'eſt point une contradiction dans la nature d'avoir formé des êtres animés capables de plaiſir & de douleur.

Si tous les animaux s'étoient nourris d'herbes, de fruits, de légumes, comme ils ne devoient pas vivre longtems, leurs cadavres auroient infecté l'air, & fait de la terre un ſéjour dangereux & deſagréable. Si la terre devoit être un ſéjour habité, il étoit donc utile qu'il y eût des animaux dont la faim ne pût s'appaiſer qu'avec la chair des autres animaux. Les animaux carnaciers preſſés par le ſentiment de la

faim, cherchent les cadavres, s'en nourriſſent, empêchent la corruption de l'air, & ſont utiles aux autres animaux.

Il eſt vrai que les animaux carnaciers attaquent les animaux vivants, mais la nature a donné à ces derniers une vîteſſe qui les éloigne de la dent meurtriere de leur ennemi, ou une force qui les fait reſpecter : ainſi le Cerf évite par la fuite la fureur du Lion, & l'Éléphant, le Rhinoceros, &c. oppoſent à ſes attaques des forces redoutables : la difficulté d'avoir des animaux vivans, force donc les animaux carnaciers à vivre de cadavres, ou des animaux que la vieilleſſe a mis hors d'état de fuir, ou de ſe défendre, & dont la vie eſt malheureuſe & près de finir.

Les poiſons ne ſont pas des productions contraires au deſſein de la nature, la plupart ſont des remedes utiles, & peut-être le ſeroient-ils tous, ſi nous ſavions les emploïer ? La nature en plaçant autour des animaux, des plantes dangereuſes, leur a donné un inſtinct avec lequel ils diſtinguent aiſément les herbes dangereuſes, des plantes ſalutaires.

Les desordres & les malheurs des hommes naissent presque tous de l'abus qu'ils font de leur raison & de leur liberté. L'auteur de la nature a mis si peu de besoins dans l'homme, & si abondamment sur la terre tout ce qui peut les satisfaire, que la difficulté d'être heureux est presque un paradoxe pour le Philosophe qui a approfondi la nature. D'ailleurs, pour prononcer sur les desordres des hommes, il faudroit savoir ce qu'ils produisent de mal, s'ils ne sont pas compensés par de plus grands biens, & s'ils ne conduiront pas à un état de perfection & d'ordre : car dans ce cas le Fataliste ne pourroit rien conclure des desordres de la terre contre l'intelligence créatrice. Or je demande quel homme connoit toute l'étendue du plan de l'intelligence créatrice dans la formation du monde ?

Le monde, considéré par rapport à sa durée & à son étendue, est pour nous un tout immense : les contradictions apparentes d'une très petite partie, peuvent contribuer à la perfection du tout.

Il n'y a peut-être point de machine un peu composée, où nous ne trou-

raſſions des contradictions, ſi nous ne voïons qu'une partie des leviers & des roues qui la compoſent, & que nous ignoraſſions le réſultat ou l'effet total de cette machine.

Conduiſez à la machine de Marly un homme qui ne ſoit, ni Méchanicien, ni Phyſicien, & qui ignore l'effet de la machine. Il verroit de grandes roues que l'eau feroit tourner, & qui elles mêmes abaiſſeroient & éleveroient ſucceſſivement des manivelles auxquelles ſeroient attachés des piſtons qui ne paroîtroient deſtinés qu'à frapper de grands coups ſur l'eau; ces mêmes roues feroient avancer & reculer alternativement une quantité prodigieuſe de barres de fer & de poutres : ce ſpectateur au ſeul aſpect de la machine & des travaux néceſſaires pour l'entretenir, la regarderoit comme une production biſarre, & conſtruite pour ſatisfaire un caprice inſenſé.

Ouvrez à ce ſpectateur les canaux dans leſquels les pompes font couler l'eau; conduiſez-le à ces réſervoirs immenſes où ils la verſent, il commencera à voir du deſſein; faites-le deſcendre dans les jardins, montrez-

lui les eaux de ces réſervoirs s'élan
au deſſus des arbres, & prendre d
les boſquets mille formes différen
alors il admirera la machine q
avoit regardée comme l'ouvrage
caprice, & rougira de ſa précipi
tion & de ſa témérité.

Nous ſommes bien moins excuſa bles que ce ſpectateur ignorant & pré cipité, nous tous qui avons la témé rité de juger & de combattre la ſageſ ſe & la bonté de l'intelligence créa trice par les deſordres que nous croïons voir dans le monde. L'obſcurité qui dérobe à la raiſon le réſultat de tous ces événemens qui nous choquent, peut-elle être oppoſée aux preuves qui nous font voir dans toute la nature l'action d'une intelligence infinie, ſage & toute-puiſſante. Toutes les difficultés que Bayle tire des deſor dres moraux & phyſiques, & qu'il tourne en mille manieres différentes, ſont donc des ſophiſmes qui n'ont de force que celle qu'elles tirent de notre précipitation & de notre orgueil.

LIVRE CINQUIEME.

Des effets de l'opinion du Fataliſme par rapport à la morale.

LEs ennemis des Stoïciens leur reprochoient que la néceſſité abſolue qu'ils ſoutenoient, confondoit toutes les idées du vice & de la vertu, & rendoient inutile la morale faſtueuſe, dont le Portique ſe paroit avec tant d'oſtentation. Chryſippe pour défendre le Stoïciſme, entreprit de concilier la liberté de l'homme avec ce ſentiment.

Les Fataliſtes modernes, ont au contraire prétendu trouver dans le ſyſtême de la néceſſité les principes qui conduiſent au bonheur & à la vertu. Spinoſa croit que le ſentiment de la fatalité produit la vertu la plus pure; & que l'homme qui ſe voit comme une partie de la nature, ou de l'être néceſſaire, eſt au deſſus des paſſions

qui affligent l'humanité, & qui troublent le bonheur des autres.

Bayle a entrepris de prouver, par les principes mêmes de nos actions & par les faits, que le ſentiment de la néceſſité n'avoit rien de contraire à la vertu. Collins a prétendu que la liberté étoit une imperfection qui dégradoit l'homme, & que la néceſſité l'honnoroit ; que les plus grands ennemis de la liberté avoient été les hommes les plus vertueux ; qu'enfin le dogme de la néceſſité ne troubloit rien dans la ſociété, & inſpiroit les vertus qui la rendent agréable.

Comme nous n'avons point encore examiné ſi l'homme a une deſtination, & s'il y a une autre vie, nous ne conſidererons le Fataliſme que dans ſes effets par rapport à la ſociété.

Ce n'eſt point pour rendre odieux les Philoſophes qui ont adopté les principes du Fataliſme, que je combats les effets de ce ſentiment, par rapport à notre propre bonheur ou à celui de la ſociété. On n'a point vû les Philoſophes, quelque ſentiment qu'ils aient embraſſé, troubler la tranquillité publique, ou répandre le feu de la ſédition. Leur genre de vie tran-

quille, ennemi de l'agitation, n'a pas laiſſé germer en eux les paſſions qui fermentent dans la ſociété, ou qui attaquent la paix des Etats : mais il me paroît que ſi le Fataliſme devenoit une opinion générale, il produiroit des effets dangereux, par rapport à la ſociété. Pour le faire ſentir, je vais comparer les principes du Fataliſme & ceux du dogme de la liberté, avec les fondemens du bonheur de la ſociété : j'examinerai enſuite les raiſons qui ont perſuadé que le dogme de la Fatalité étoit utile, ou du moins qu'il n'étoit point dangereux dans la morale.

SECTION PREMIERE.

Parallele des effets du ſentiment de la liberté & du Fataliſme, par rapport à la ſociété.

LORSQUE j'examine le Fataliſme, par rapport à la ſociété, il me paroît 1° qu'il détruit ou affoiblit les ſentimens les plus utiles à la ſociété, & que le dogme de la liberté les inſpire ou les fortifie ; 2° que le dogme de la

qui affligent l'humanité, blent le bonheur de la société.

Bayle a entrevu [illegible] principes mêlés avec les faits, [illegible] sité n'avoit pas prévu. Co[illegible] étoit [illegible] l'ho[illegible] ae la liberté

IL faut pour le bonheur de la société que les hommes soient animés de l'amour du bien public, & qu'ils répriment les desirs qui les portent à nuire aux autres hommes ; le Fataliſme anéantit l'amour du bien public, & détruit les principes qui répriment les paſſions contraires au bonheur de la ſociété ; le dogme de la liberté produit des effets abſolument oppoſés.

ARTICLE I.

Le Fataliſme anéantit l'amour du bien public, & le dogme de la liberté le produit ou le fortifie.

Les diſtinctions, les honneurs, les louanges que la ſociété diſpenſe aux hommes, font naître dans le cœur des

citoïens, l'amour du bien public; & lorſqu'on n'eſt pas corrompu, les actions vertueuſes ſont ſuivies d'une ſatisfaction intérieure qui devient une ſeconde récompenſe pour la vertu, & un nouveau motif pour être vertueux.

Comme il y a beaucoup d'actions utiles & vertueuſes que la ſociété ne peut, ni récompenſer, ni connoître, cette ſatisfaction intérieure eſt un germe de l'amour du bien public très important pour la ſociété.

Les diſtinctions, les honneurs, & les louanges, ſont des témoignages qui nous raſſurent contre le ſentiment de notre petiteſſe qui nous humilie, & qui augmentent l'eſtime que nous avons pour nous-mêmes : c'eſt en fortifiant ou en augmentant cette eſtime de nous-mêmes, que les louanges, les honneurs allument l'amour du bien public, élevent le courage, & font produire de grandes actions.

Dans les principes du Fataliſme, l'homme ne peut avoir, ni eſtime pour lui, ni goût pour les diſtinctions : le Fataliſte ſe voit au milieu des forces motrices de la nature, comme une plume au milieu des vents, précipité

liberté peut prod
qu'on attribue

Le F

stes
s du
ur est
icu de
r donc
ous fai
e la vue
, & le Fa-
bien convaincu, ne voit pas qu'il soit plus estimable que l'insecte, la plante, ou la matiere brute & insensible : l'homme qui croit valoir quelque chose, doit être à ses yeux la mouche qui croit conduire le chariot sur lequel elle vole ; & pour un Fataliste conséquent, l'estime de soi-même, est au moins un ridicule.

Les honneurs, les distinctions, & les louanges ne flattent point un homme qui croit que tout est nécessaire. Il ne voit toutes ces récompenses de la société, que comme des suites inévitables de ses actions, & il ne voit ses actions que comme des suites du mouvement qui lui est imprimé par les corps qui l'environnent ; il ne peut donc se regarder comme le principe des vertus que la société récompense, ni comme le véritable objet des louan-

s : or la louange ne peut plaire que
ſque nous pouvons croire que nous
vons méritée, comme on le voit
r le peu de goût que nous avons
ur l'adulation outrée que nous ne
uvons croire, & qui nous choque
utes les fois que nous ne pouvons
s ſuppoſer qu'elle eſt dans l'adula-
ur l'effet de ſon dévouement pour
ous : car alors l'adulation nous plaît,
on parcequ'elle nous perſuade que
ous ſommes eſtimables par les choſes
u'on loue, mais parcequ'elle nous
fre un eſclave.

Pour être flatté d'un hommage, ce
eſt pas aſſez de croire que nous ſom-
es le principe des actions auxquelles
a le rend, il faut que nous croïons
ue cet hommage eſt libre ; & nous
garderions comme un fou, un Ma-
niſte qui ſeroit flatté des hommages
ue lui rendroient ſes ſtatues : or le
taliſte ne peut ſuppoſer de liberté
ans les hommages qu'on rend à la
ertu ; les actions vertueuſes ne ſont
ue des coups portés au principe du
ntiment des autres hommes ; & leurs
ommages, leur reconnoiſſance ne
ont que la réaction de ce principe.
e Fataliſme détruit donc un des plus

puiſſants reſſorts de la ſoci
porter les hommes à la vertu
mour du bien public.

La ſatisfaction intérieure
une action vertueuſe, & qui
compenſe la plus ſûre & la
cieuſe de la vertu, n'a pas l
les principes du Fataliſme : il f
gouter cette ſatisfaction int
pouvoir croire qu'on eſt le pri
cette action, & qu'elle eſt eſt
or le Fataliſme ne permet, ni
attribuer les actions vertueuſe
les eſtimer, puiſque tout arriv
ſairement & ſans deſſein : le F
étouffe donc dans le cœur d
mes tous les principes de l'a
bien public ; il ôte à la ſo
principales reſſources, pour p
hommes à des actions utiles
heur de leurs concitoïens.

Il n'en eſt pas ainſi du dogm
liberté, l'homme qui ſe croi
s'eſtime ; & tout ce qui juſtif
me qu'il a pour lui-même,
l'augmente, le remplit de
tion, & devient l'objet de ſes
il fait des efforts pour mériter
& les honneurs que la ſociété
aux citoïens vertueux, parce

distinctions ſont des témoignages continuels de ſon excellence, & des témoignages d'autant plus agréables, qu'ils ſont rendus par des hommes libres. Nous pouvons ſoupçonner que nous nous trompons dans le jugement que nous faiſons de notre mérite; mais nous ne craignons plus l'illuſion, lorſque ce jugement eſt confirmé par des témoignages étrangers & libres: nous ſuppoſons que des hommes qui nous louent librement, ne ſe trompent pas dans le jugement qu'ils portent de nous.

Cette eſtime de nous-même qui nous fait rechercher l'approbation des autres, travaille en faveur de la ſociété, lors même qu'elle ne peut, ni connoître, ni récompenſer les actions vertueuſes. L'homme qui s'eſtime, aime tout ce qui le confirme dans l'opinion qu'il a de lui-même, & une action vertueuſe, quoique ſecrete eſt un témoignage de ſon mérite qu'il ne néglige point de ſe donner: la pratique de la vertu ignorée, plaît donc dans les principes de la liberté. Socrate fit de cette ſatisfaction intérieure que procure la vertu, la baſe de ſa morale & de ſa conduite: le Stoïciſ-

me la regarda comme la ſource du bonheur des hommes, & de nos jours Mandeville a reconnu qu'elle étoit un des plus puiſſants motifs de la vertu. Le dogme de la liberté inſpire donc aux hommes les ſentimens les plus utiles au bonheur de la ſociété, & le Fataliſme les détruit, ou les affoiblit.

ARTICLE II.

Le Fataliſme détruit tous les principes qui répriment les paſſions contraires au bonheur de la ſociété, & le dogme de la liberté met un frein à ces paſſions.

Tous les hommes veulent être heureux, & l'amour du bonheur eſt le principe de toutes leurs actions : pour vivre heureux, il faut être ſans douleur, & reſſentir du plaiſir.

L'homme preſſé par le deſir du bonheur, veut que tout concoure à le garantir de la douleur, ou à lui procurer du plaiſir,

Pour prévenir les effets dangereux de ce deſir, la ſociété n'a pas voulu que le bonheur d'un homme fût indépendant de celui de la ſociété, &

elle a établi des peines contre ceux qui voudroient faire ſervir à leur propre bonheur, le malheur des autres.

Mais les loix ne ſont pas ſuffiſantes pour réprimer tous les effets des paſſions dangereuſes : les méchants ſont quelquefois armés de la force deſtinée à punir, & les paſſions agiſſent quelquefois ſi ſecretement que le Magiſtrat ne peut connoître leurs crimes.

La ſociété n'a, pour arrêter ces deſordres, que le ſentiment de honte attaché au crime, les remors qui le ſuivent, la ſenſibilité au malheur des autres hommes, l'attachement réciproque que produiſent les liaiſons de la ſociété, & la reconnoiſſance pour les bienfaicteurs.

Dans les principes du Fataliſme, tout crime arrive ſelon les loix éternelles & immuables de la nature; le Fataliſte ne voit par-tout que des ſuites d'une néceſſité abſolue; rien n'eſt ni bon, ni mauvais, ni honteux, ni louable en lui-même : le Fataliſte n'a ni honte, ni remors.

L'attachement que nous avons pour les autres hommes, eſt produit par le plaiſir qu'ils nous procurent, & dont nous croïons qu'ils ſont la cauſe : car

ſi nous voyions clairement qu'ils ſont point la cauſe du plaiſir que n éprouvons, ou qu'ils le produi néceſſairement, nous ne les aimeri pas, & c'eſt pour cela que Spin prétend que le Sage ne doit aimer Dieu, ou la nature, parcequ'elle ſ le agit avec liberté, c'eſt-à-dire, ſ être déterminée à agir par des cau étrangeres. Aux yeux du Fataliſte l'homme n'eſt cauſe de rien; il n voit les autres hommes, que comm des êtres qu'un deſtin inévitable fai agir; il ne les aime que comme on aime une machine curieuſe, un appartement commode, un meuble utile.

La reconnoiſſance n'eſt que le deſir de procurer du plaiſir à ceux dont nous croïons être aimés, & qui nous ont été utiles. Dans le Fataliſme, les hommes ne nous aiment point, ils ne ſont point bienfaiteurs, ils ne méritent, ni notre amour, ni notre haine: ces deux ſentimens ſont l'effet de l'ignorance qui ſuppoſe que les hommes ſont libres, & qu'ils font par choix & par goût pour nous, ce qu'ils ne font que par la néceſſité de leur nature: les bienfaits des hommes

dans le ſyſtême de la néceſſité, ne méritent pas plus notre reconnoiſſance, que le ſoleil qui nous échauffe; & le Fataliſte regarde la reconnoiſſance qu'on a pour les bienfaits, comme nous voïons l'aveuglement des adorateurs des aſtres.

Dans les principes du Fataliſme, l'homme dans quelque circonſtance qu'il ſoit, n'a donc pour motif, pour regle, & pour loi, que l'amour du plaiſir; & ſes deſirs ne ſont réprimés, ni par le malheur des autres, ni par le ſentiment de l'amitié, ni par celui de la reconnoiſſance.

La morale eſt bien différente dans les principes de la liberté; les actions des hommes ne ſont point des ſuites néceſſaires du mouvement général, elles ſont des déterminations de la volonté qui choiſit & qui préfere ſans néceſſité. Dans ce ſentiment, l'homme qui rend les autres malheureux, eſt néceſſairement odieux à lui-même, parcequ'il ne peut ſentir pour lui-même cette approbation intérieure que les hommes veulent toujours avoir pour eux-mêmes, & qu'ils ne peuvent obtenir lorſqu'ils croient avoir fait le mal par goût & avec liberté. Une

action qui force l'homme à ſe condamner, le rend malheureux, & cette douleur, ou cette triſteſſe qui naît d'une action qui nous force à nous condamner, eſt ce qu'on nomme remors de conſcience.

Ce ſentiment de triſteſſe, ſuit à la vérité l'action de l'homme, mais elle le corrige, parcequ'elle s'offre à lui toutes les fois qu'il fait une action qu'il ne peut approuver, & qu'elle lui fait prendre l'habitude de ne faire que ce qu'il ne pourra pas ſe reprocher : elle tend, par conſéquent, à diminuer l'impétuoſité des paſſions ennemies du bonheur des hommes, lors même qu'elles peuvent ſe ſatisfaire ſans craindre la ſévérité des loix ; le ſentiment de la liberté donne donc un principe réprimant pour tous les hommes, & dans toutes les circonſtances, puiſqu'il rend la peine inſéparable du crime.

La nature de l'homme eſt telle que la vue du malheur des autres l'afflige : ce ſentiment de douleur excité par la vue des malheureux, eſt ce qu'on nomme humanité ; & comme ce ſentiment eſt pénible à l'homme, il tâche de l'éviter en ſoulageant les mal-

heureux, ou en ne leur faiſant point de mal : nous n'avons pas cette ſenſibilité, ou du moins nous ne l'avons pas également pour tous les êtres, elle a principalement pour objet ceux que nous croïons ſemblables à nous ; & le Fataliſte ne voit dans l'homme qu'une production du hazard & de la néceſſité, ſemblable à la plante ou au minéral : la ſenſibilité au malheur des hommes, n'eſt pour lui qu'une diſpoſition machinale, & une foibleſſe dont le Sage doit ſe garantir : le malheur des hommes eſt une ſuite de la néceſſité qui entraîne tout.

Le ſentiment de la liberté augmente au contraire notre ſenſibilité pour le malheur des autres, il ne les confond pas avec tous les êtres, ils ſont des hommes, des êtres ſemblables à nous, ils peuvent s'intereſſer à notre bonheur & s'attacher à nous par goût & par reconnoiſſance, & cette vue eſt très propre à féconder ce germe précieux de ſenſibilité que nous avons reçu de la nature.

Ces mêmes principes rendent l'amitié plus tendre, ſes loix deviennent plus ſacrées. Nous aimons beau-

coup plus un être que nous croïons libre, qu'un être que nous croïons porté à tout par la néceſſité du mouvement des élémens.

Enfin, le Fataliſte croit qu'il eſt ſans force pour réſiſter à ſes deſirs, & l'homme libre eſt perſuadé qu'il peut réſiſter : or de ces deux diſpoſitions, l'une produit des efforts, l'autre les empêche. » J'avoue, dit l'Auteur » anonyme du traité de la liberté, que » l'idée qu'on a de pouvoir ſe retenir » ſur le vice, eſt une choſe qui nous » aide ſouvent à nous retenir, & que » la vérité que nous venons de dé» couvrir, eſt dangereuſe pour ceux » qui ont de mauvaiſes inclinations.

CHAP. II.

CHAPITRE II.

Le ſentiment de la liberté n'exclud aucune des vertus que l'on attribue au Fataliſme.

SI les hommes étoient bien convaincus qu'ils ſont égaux, ils ne feroient point aux autres ce qu'ils ne voudroient point qu'on leur fît, & l'on ne verroit point de deſordre dans la ſociété : l'orgueil qui humilie les autres, la force qui les opprime, la dureté qui ne leur pardonne rien, ſont preſque toujours l'effet d'une fauſſe opinion de notre excellence, & de notre ſupériorité.

Les Fataliſtes prétendent que le principe de la néceſſité, diſſipe toutes les illuſions de l'orgueil ou de la vanité, & produit la conviction de l'égalité des hommes. La réunion des plus belles qualités n'eſt aux yeux du Fataliſte qu'un avantage, & non pas un mérite ; la vertu eſt un pur bonheur, & le vice un pur malheur. Ainſi le Fataliſme détruit toute la vanité qu'on peut tirer de la naiſſance, il garantit

l'homme vertueux de la préſomption; le Fataliſte voit qu'il ne doit qu'à ſon tempérament, (dit l'Auteur anonyme que j'ai déja cité), & ſe garde bien de faire honneur de ſes qualités à une raiſon dont il ſent la foibleſſe, ou à des maximes dont il reconnoît l'inutilité.

L'homme, placé dans ce point de vue, ſouffre les injures ſans avoir d'aigreur ni d'indignation contre ceux dont il les reçoit; il ne punit que pour corriger, parceque toute peine qui va au-delà de ce qui eſt néceſſaire pour la correction, eſt un ſpectacle que la vanité ſe donne, & le Fataliſme détruit la vanité: le ſeul inconvénient de ce ſyſtême, eſt d'ôter aux honnêtes gens un ſujet de s'eſtimer & de mépriſer les autres.

Le dogme de la liberté, ſi l'on en croit les Fataliſtes, produit des effets tout oppoſés. Ils prétendent qu'il autoriſe l'homme à s'eſtimer plus que les autres, & que l'on met dans le cœur de l'homme le germe de tous les vices, lorſqu'on lui fournit même un prétexte de s'eſtimer plus qu'un autre homme. Voïons ſi le dogme de la liberté fait naître cette eſtime qui rend

vicieux, & ſi l'égalité que le Fataliſme ſuppoſe entre les hommes leur inſpire des vertus oppoſées à ces vices.

L'eſtime que l'homme a pour lui-même, n'eſt dangereuſe que lorſqu'elle eſt jointe au mépris des autres, & qu'elle tend à faire diſparoître l'égalité naturelle des hommes. L'eſtime que le dogme de la liberté permet à l'homme, ne le rend ni orgueilleux, ni injuſte; elle n'eſt incompatible, ni avec la perſuaſion de l'égalité naturelle des hommes, ni avec des ſentimens d'eſtime, d'équité, & d'indulgence pour eux.

L'homme dans les principes de la liberté, n'eſt le maître, ni de ſa naiſſance, ni de ſon éducation, ni de ſes qualités perſonnelles, ni de ſes vertus mêmes; & s'il ne les regarde pas comme des hazards, il ſent au moins que tous ces avantages ne dépendoient point de lui, & que tous les autres hommes auroient pû être ce qu'il eſt: la ſupériorité dans ces principes n'eſt donc, ni orgueilleuſe, ni tyrannique, puiſqu'elle ne nous fait voir dans les autres hommes, que des différences qui naiſſent d'une chaîne de cauſes

qui ne dépendent point de nous, & un principe d'activité capable de tirer, des circonſtances où nous nous ſommes trouvés, des avantages encore plus grands, que ceux dont nous nous félicitons. Ce n'eſt donc que dans le ſyſtême de la liberté que les hommes ſont véritablement égaux de cette égalité qui inſpire l'indulgence, & qui nous diſpoſe à ſentir le mérite des autres hommes, & à l'eſtimer.

Malgré le privilege de la liberté, les hommes les plus eſtimables ont des défauts, dont il ſeroit inſenſé de croire que nous ſommes ſeuls exempts: ainſi le ſentiment de notre liberté ne nous empêche, ni de voir nos défauts, ni de ſentir que nous avons beſoin d'indulgence, & que nous en devons aux autres.

Cette indulgence s'étend même aux fautes dont nous nous croïons incapables. Tous les hommes veulent être heureux: entrainés par ce deſir, ils ſaiſiſſent tout ce qui a l'apparence du bien.

Ainſi dans le ſyſtême de la liberté, les fautes des hommes ſont preſque toujours des erreurs: pour les éviter, peut-être falloit-il des idées & des

connoiſſances qu'il étoit très difficile, ou même impoſſible d'acquérir ; peut-être l'impreſſion des objets extérieurs étoit-elle aſſez puiſſante pour ôter à l'homme le pouvoir de réfléchir ?

Ainſi le Philoſophe qui croit que les hommes ſont libres, ſait qu'il eſt très ſouvent difficile de déterminer, ſi un coupable ne s'eſt pas trouvé dans une chaîne de circonſtances qui l'ont entrainé dans le mal, ſans qu'il s'en ſoit apperçu, ou qu'il ait pû l'éviter ; il ſait, par conſéquent, qu'on riſque d'être injuſte, même dans les principes de la liberté, lorſqu'on ne traite pas les hommes qui font de mauvaiſes actions, comme des enfans, comme des aveugles, ou comme des malades, à l'égard deſquels la ſévérité eſt injuſte toutes les fois qu'elle n'eſt pas néceſſaire pour leur correction, ou pour le bien de la ſocieté.

Cette maniere d'enviſager les coupables ſans affoiblir dans les ames honnêtes l'horreur du vice, ne laiſſe voir dans les méchants, que des malheureux, lorſqu'il faut les punir. Le Fataliſme produit des effets bien differents, il ne conduit à l'indulgence, que par l'inſenſibilité ; à la

modeſtie, que par le mépris général qu'il produit dans le cœur de l'homme, & lorſque le Fataliſte ne peut s'élever à ce point de vue qui égale tout à ſes yeux, il eſt preſque toujours dur, orgueilleux, ennemi irréconciliable. Si vous en doutez, rappellez-vous les Stoïciens & les Phariſiens.

SECTION II.

Examen des raiſons qui ont perſuadé que le Fataliſme eſt utile, ou du moins qu'il n'eſt pas dangereux dans la morale.

MONSIEUR Bayle aïant entrepris de prouver que les cometes n'étoient point des préſages, prétendit trouver dans les principes mêmes de la Théologie, des preuves de ſon ſentiment. » Si les cometes, diſoit-il, étoient » des préſages; leurs apparitions ſe- » roient des miracles, non ſeulement » inutiles, mais dangereux : car, » comme avant le Chriſtianiſme, » Dieu n'étoit connu que dans le pe- » tit coin de la Judée, & qu'il avoit » abandonné toutes les autres nations

» du monde dans les voies de leur
» égarement ; on ne ſavoit dans le
» monde ce que c'étoit que d'appai-
» ſer le vrai Dieu quand il paroiſſoit
» irrité : tout ce qu'on ſavoit faire
» dans cette conſternation, c'étoit de
» ſe proſterner devant les idoles, de
» leur immoler des victimes, de con-
» ſulter les démons, & de faire par
» leur conſeil tout ce qui étoit le plus
» deſagréable à Dieu ; de ſorte que
» d'allumer des cometes dans les
» cieux, n'étoit à proprement parler
» que faire redoubler les actes de l'i-
» dolatrie (1).

M. Bayle crut qu'on pouvoit oppoſer à cette preuve, que Dieu n'avoit pas fait paroître les cometes pour fortifier l'idolatrie, mais ſeulement pour faire connoître aux hommes qu'il y a une Providence, & les empêcher de tomber dans l'Athéiſme.

Pour répondre à cette difficulté, M. Bayle prétendit, que Dieu ne faiſoit point de miracles pour chaſſer un crime par l'établiſſement d'un autre crime ; que quand il y auroit lieu de craindre que l'Athéiſme ne s'établît, il n'eût point fallu ſe ſervir de mira-

(1) Penſée ſur la Comete. tom. 1.

cles pour l'empêcher ; que l'
n'étoit pas un plus grand mal
dolatrie, & enfin que l'Ath
conduiſoit point néceſſaire
corruption des mœurs.

Le parallele que M. Bay
l'Athéiſme & de l'idolatrie,
Jurieu un prétexte de l'acc
théiſme, & engagea M. Bay
ner plus d'étendue aux preuv
opinion ſur les effets de l'A
par rapport à la morale ; il
prouver par la raiſon & par l'
ce, que l'Athéiſme ne c
point à la corruption. Cette
d'enviſager le Fataliſme,
tout ce qu'on peut dire en fa
& c'eſt à l'examen de ces det
pes que je réduirai ce qu'on a
prouver que le Fataliſme ne
que des diſpoſitions favorabl
heur des hommes.

CHAPITRE PREMIER.

Expoſition des raiſons qui ont fait juger que le Fataliſme n'étoit point dangereux par rapport à la morale.

ON prouve que le Fataliſme n'eſt point dangereux, par rapport à la morale, parcequ'il ne détruit point la diſtinction du bien & du mal, & enfin parcequ'en effet le Fataliſme ſe trouve ſouvent uni à la vertu.

ARTICLE I.

Le Fataliſme ne détruit aucun des principes de la morale.

On peut réduire le Fataliſme à ce dogme général; c'eſt que la nature eſt la cauſe de toutes choſes, qu'elle exiſte éternellement & d'elle-même, & qu'elle agit toujours ſelon toute l'étendue de ſes forces, & ſelon des loix immuables qu'elles ne connoit point: il s'enſuit de-là que rien n'eſt poſſible que ce qu'elle fait, qu'elle produit tout ce qui eſt poſſible, qu'aucun effort de hommes n'eſt capable de rien

changer, ni de rien déranger dans l'enchaînement des effets ; que tout arrive par une néceſſité fatale & inévitable, qu'aucune choſe n'eſt plus naturelle que l'autre, ni moins convenable à la perfection de l'univers ; qu'en quelqu'état que ſoit le monde, il eſt toujours tel qu'il doit être, & qu'il peut être ; que la nature étant une mere qui ne connoit point ſes enfants, n'a point de prédilection, qu'elle ne favoriſe point les uns au préjudice des autres, mais qu'elle donne à chacun, tous les attributs, & toutes les qualités qu'il doit & qu'il peut avoir.

Les ennemis du Fataliſme prétendent que ces principes conduiſent l'eſprit à ne ſuppoſer entre les choſes aucune différence, & qu'ils étouffent, par conſéquent, l'amour de la gloire, l'horreur du vice, & toutes les vertus morales. Ces conſéquences ſont fauſſes & injuſtes.

Les principes du Fataliſme conduiſent à ſuppoſer dans les choſes, une égalité abſolue, & non pas une égalité relative : il ſuit des principes du Fataliſme, qu'une choſe n'eſt pas en elle-même meilleure qu'une autre, & non pas qu'elle n'eſt pas meilleure

pour l'homme, & cette différence ſuffit pour concilier avec les principes du Fataliſme toutes les maximes de la morale.

Il eſt certain dans les principes du Fataliſme, qu'il n'y a pas moins de perfection & de réalité dans une pierre que dans l'or, & que c'eſt un auſſi grand ornement de la nature de contenir de la boue, que de contenir du pain : cependant, il eſt certain que l'or & le pain ſont plus utiles à l'homme que la pierre & la boue, & qu'il n'eſt point égal pour l'homme de boire du vin ou du vif argent.

Comme l'homme veut néceſſairement être heureux, il eſt certain qu'il ne prendra pas indifféremment, de la terre ou du pain pour manger ; & que l'égalité abſolue que ſes principes lui feront ſuppoſer entre ces corps, ne l'empêchera pas de voir une grande différence entre ces objets par rapport à ſa conſervation & à ſon bonheur.

Il en faut dire autant, par rapport aux actions morales : ſi les Fataliſtes voient que tous les corps ne leur ſont pas également convenables, quoiqu'en eux-mêmes ils ſoient égaux, ils voient auſſi, que quoique les diſpoſitions de

l'eſprit ſoient égales, elles ne ſont cependant pas également convenables à leur bonheur ; ils voient que l'ignorance eſt un état d'imperfection, par rapport à l'homme, quoique ſelon leur ſyſtême, elle ſoit une modalité auſſi néceſſaire à l'univers que l'érudition ; ils voient qu'une qualité qui leur concilie l'eſtime des autres hommes, eſt préférable à une qualité qui les feroit mépriſer, quoique ces qualités ne ſoient point meilleures l'une que l'autre, eû égard à l'univers.

Le Fataliſme ſuppoſe donc entre les différentes qualités de l'eſprit, des différences par rapport au bonheur de l'homme ; & il eſt poſſible même dans les principes du Fataliſme, que comme la nature n'a point attaché le plaiſir indifféremment à l'action de tous les corps ſur nos organes, de même elle ſuive des loix dans la diſtribution du bonheur, & qu'elle n'ait attaché celui de l'homme qu'à la pratique de la vertu, à la bienfaiſance, &c. Le Fataliſme ne confond donc point les vices & les vertus ; & la différence qu'il reconnoit entre le bien & le mal moral, produit en lui l'amour de la vertu & l'horreur du vice, puiſqu'elle eſt

fondée ſur les rapports eſſentiels du vice & de la vertu avec ſon bonheur, & non pas ſur une beauté ou ſur une laideur abſolue qui n'intereſſe perſonne.

Le Fataliſme n'exclud pas même cette moralité abſolue des actions; car comme ce n'eſt point par une conſéquence de nos opinions, que le feu & l'eau different, de même il y a une difference eſſentielle entre l'amour & la haine, & entre l'affirmation & la négation. Cette difference ſpécifique du feu & de l'eau, eſt fondée dans la nature des choſes, & nous la connoiſſons en comparant les propriétés eſſentielles de l'un de ces corps, avec les propriétés eſſentielles de l'autre; or nous connoiſſons par la même voie qu'il y a une difference ſpécifique entre le menſonge & la vérité, entre la vertu & la perfidie. Le Fataliſme ſuppoſe donc que le vice & la vertu different par leur nature, & indepen-damment de nos opinions. Dans ces principes, le Fataliſte pourra reconnoître un bien agréable, un bien utile, & un bien honnête; il pourra trouver dans la nature même, & non pas dans les opinions des hommes, le

fondement de ces trois eſpeces de biens, & cette différence ſuffit pour porter les hommes à la vertu. Les Théologiens & les Philoſophes Chrétiens ne reconnoiſſent-ils pas cette difference eſſentielle entre les actions des hommes, antécedemment à toute loi divine ou humaine, & ne prétendent-ils pas qu'elle oblige l'homme même independamment de la connoiſſance de Dieu?

ARTICLE II.

L'experience prouve que le Fataliſme n'eſt point contraire à la vertu.

L'union des idées de vice & de vertu avec le Fataliſme, n'eſt pas une ſpéculation : perſonne ne porta à un plus haut point que Socrate la pratique des vertus morales : il fut doux, équitable, bienfaiſant, & mourut martyr de la vérité, & de l'amour du bien public; condamné à perdre la vie, il ne voulut point ſe dérober à l'injuſte fureur du peuple, parcequ'il craignoit de trahir par la fuite, la vérité qu'il avoit enſeignée, & de porter atteinte à l'autorité des loix, qui aſſurent le bonheur de la ſociété.

Epicure ne croïoit pas qu'on pût vivre agréablement, ſi l'on ne menoit pas une vie juſte & honnête : il enſeignoit qu'on n'eſt jamais ſans plaiſir, lorſque la juſtice & l'honnêteté accompagnent nos actions, & qu'il eſt impoſſible que le vice ſoit agréable, lorſqu'on n'a aucun égard à la juſtice & à l'honnêteté. Atticus fut équitable, bon citoïen, bon ami, & cependant Atticus avoit adopté les principes d'Epicure ſur la néceſſité abſolue de tout.

Le Fataliſme n'exclud pas même les vertus héroïques, l'amour du bien public & de la patrie, auquel on ſacrifie tout. Caſſius avoit des richeſſes, il pouvoit vivre dans l'abondance & dans le plaiſir, & il les ſacrifia à l'amour de ſa patrie. Brutus ne ſacrifia-t-il pas ſon repos, ſa fortune, & ſa vie même à l'amour de ſa patrie : cependant Brutus étoit Stoïcien. Marc-Aurele étoit Stoïcien, & il pourroit être propoſé pour modele aux Princes les plus religieux, ſes ouvrages ſont remplis de la morale la plus ſolide, il croïoit que d'être conduit par la raiſon vers des choſes qui paroiſſent des devoirs, étoit une qualité commune

à celui qui connoiſſoit des Dieux & à celui qui n'en reconnoiſſoit pas (1).

Ce n'eſt pas ſeulement l'ancienne Grece & l'ancienne Rome qui fourniſſent des exemples de Fataliſtes qui font profeſſion de vertu : les Lettrés de la Chine ſont Athées, & leur morale eſt ſaine ; en voici, ſelon le P. le Gobien, la principale maxime : « la » fin que le Sage ſe propoſe eſt uniquement le bien public : pour y » travailler avec ſuccès, il doit s'appliquer à détruire les paſſions, ſans » quoi il lui eſt impoſſible d'acquérir » la ſainteté, qui ſeule met en état » de gouverner le monde, & de rendre les hommes heureux : or cette » ſainteté conſiſte dans une parfaite » conformité de ſes penſées, de ſes » paroles & de ſes actions avec la » droite raiſon ; ce n'eſt pas que les » paſſions ſoient mauvaiſes, quand » on en ſait faire un bon uſage, mais » comme elles troublent preſque toujours la tranquillité de l'eſprit, il » faut en retrancher la trop grande » vivacité, & faire enſorte qu'elles » ne ſoient pas des emportemens ou-

(1) Marc-Aurel, de vita ſua ſub fin.

» trés de la cupidité, mais de juſtes » ſentimens de la nature (1).

On ne voit pas qu'il y ait moins de bonne foi parmi les Turcs, que parmi les Chrétiens ; cependant ils ſont tous Fataliſtes, & parmi les Turcs mêmes, les Zindikites qui ſont regardés comme des Athées, ſont les plus religieux obſervateurs des loix, ils ſont humains, bienfaiſants, indulgents, ils ne connoiſſent ni la colere, ni la vengeance (2).

CHAPITRE II.

Réfutation des principes qui ont fait juger que le Fataliſme n'étoit point un ſentiment dangereux, par rapport à la morale.

POUR réfuter tous ces principes, je vais prouver que la différence que le Fataliſme ſuppoſe entre les actions des hommes, ne ſuffit pas pour porter à la vertu, ou pour réprimer le

(1) Le P. le Gobien, Hiſt. de l'édit de l'Empereur de la Chine, à la fin de la Préface.

(2) Voïez les recherches ſur l'origine & le progrès du Fataliſme chez les Turcs, t. 1. de cet ouvrage.

vice ; & que les exemples des Fataliſtes qui ont eu une morale pure & des vertus, ne peuvent juſtifier le Fataliſme des conſéquences qu'on lui a attribuées, par rapport à la morale.

ARTICLE I.

La difference que le Fataliſme admet entre le bien & le mal moral, ne ſuffit pas pour porter les hommes à la vertu, ou pour les éloigner du vice.

Le Fataliſme ſeroit une extravagance qui ne meriteroit pas d'être réfutée, s'il ne ſuppoſoit aucune différence entre les objets que nous connoiſſons, & je n'ai pas prétendu que le Fataliſme ſuppoſât toutes les actions des hommes égales ; mais j'ai dit que la difference qu'il ſuppoſoit entre le bien & le mal, n'étoit pas un motif pour la vertu, parceque l'homme n'eſt déterminé à ſe porter à un objet, que par le rapport qu'il a avec ſon bonheur, & que l'idée du vice & de la vertu dans les principes du Fataliſme, n'a aucun rapport avec le bonheur de l'homme.

L'idée de la vertu ne garantit l'hom-

me d'aucune douleur phyſique, & n'excite en lui aucune ſenſation agréable; elle ne peut donc contribuer au bonheur de l'homme, qu'en lui procurant des plaiſirs purement ſpirituels, c'eſt-à-dire, en augmentant l'eſtime & l'amour qu'il a pour lui-même, ou en lui offrant un ſpectacle agréable; or il eſt certain que dans les principes du Fataliſme, l'homme ne ſe croit, ni plus eſtimable lorſqu'il eſt vertueux, ni moins eſtimable, s'il eſt vicieux : la diſtinction du vice & de la vertu dans les principes du Fataliſme, n'a donc aucun rapport au bonheur de l'homme, & elle n'eſt pas plus intéreſſante pour lui, que la difference du triangle & du quarré.

Mais le Fataliſme ne peut-il pas ſuppoſer que la nature a attaché du plaiſir à la pratique de la vertu, comme à l'uſage d'un aliment agréable ? & ce goût naturel ne ſuffit-il pas pour porter l'homme à la vertu ?

Si l'homme trouvoit dans la pratique de la vertu, le même plaiſir qu'il trouve dans l'uſage d'un fruit excellent; ſi le vice produiſoit en lui une ſenſation deſagréable, comme celle qu'il éprouve, lorſqu'il boit une li-

queur cauſtique ou amere, les principes du Fataliſme ne ſeroient pas plus contraires à une bonne morale, qu'à une bonne medecine, & l'homme guidé par un inſtinct infaillible dans ſes actions morales comme dans le choix des alimens, ſeroit vertueux indépendamment de ſes principes ſur la nature du bien & du mal moral.

Mais peut-on ſuppoſer dans l'homme cet inſtinct pour les actions vertueuſes ou vicieuſes? Si ce goût eût exiſté dans l'homme, il eût été auſſi extraordinaire de voir des méchans, que de voir des hommes qui mangent de la terre, ou qui ſe tuent; ſi ce goût exiſtoit, nous devrions au moins le trouver dans les Nations Sauvages, dont l'ame n'a point encore été alterée par le commerce des Nations policées & vicieuſes: cependant preſque toutes ces Nations ſont barbares, cruelles & ſans idées de vice ou de vertu.

On dira peut-être que ces peuples ont étouffé cet inſtinct, ce goût naturel pour la vertu: je le veux bien, mais j'en conclus que ce goût n'eſt pas auſſi ſûr que celui qui nous fait diſtinguer les fruits utiles, des corps

ſuiſibles à l'homme. J'en conclus que ce goût pour le bien & pour le mal moral, peut s'éteindre dans l'homme qui ne cultive point ſa raiſon ; qu'il ne ſubſiſte, ou ne ſe fortifie dans un eſprit cultivé, qu'autant que la vertu conduit à voir dans un homme vertueux, un objet plus eſtimable & plus agréable, que dans l'homme vicieux : or il eſt certain que les principes du Fataliſme ne font voir dans un homme vicieux, rien de moins eſtimable que dans l'homme vertueux : le Fataliſme n'admet donc point cette diſtinction de bien ſenſible, de bien utile & de bien honnête, par laquelle on prétend juſtifier ſa morale : il réduit tout au bien ſenſible, & au bien utile ; l'honnête pris en lui-même n'eſt, ni un bien, ni un mal dans les principes du Fataliſme : un Fataliſte qui pour arriver à un but, a deux moïens, dont l'un n'eſt pas honnête, mais facile, & l'autre honnête, mais difficile, s'il eſt conſéquent, doit préférer le premier,

ARTICLE II.

On ne peut tirer de l'exemple des Fataliſtes vertueux aucune conſéquence en faveur du Fataliſme.

Les exemples des Fataliſtes vertueux ne ſont pas contraires à mes principes : je n'ai pas prétendu que le Fataliſme fût inſéparable du vice, ou incompatible avec la vertu.

Comme ce ſentiment laiſſe agir les paſſions en liberté, un Philoſophe qui l'adopte, peut faire des actions vertueuſes, ſi le bonheur de la ſociété entre dans le plan de bonheur qu'il s'eſt formé : il pourra même s'il eſt animé du deſir de la gloire, ſacrifier ſon repos, ſa tranquillité, ſa vie au bonheur de la ſociété : mais ce ſacrifice eſt dans le Fataliſte une inconſéquence, c'eſt l'effet d'une diſpoſition vertueuſe que le Fataliſme n'a point produite, qu'il combattoit, & qu'il n'a pû détruire. Ainſi, par exemple, Socrate ne fut point vertueux, parcequ'il croïoit tout néceſſaire, mais parcequ'il faiſoit conſiſter le bonheur dans la ſatisfaction intérieure que la

vertu répand dans le cœur de celui qui la pratique, & qu'il eût été malheureux, s'il n'eût été content de lui-même, ou s'il eût eu à ſe reprocher d'avoir voulu être heureux aux dépens du bonheur des autres : il croïoit que la nature avoit fait tous les hommes pour être heureux ; quiconque vouloit l'être aux dépens du bonheur des autres, violoit, ſelon lui, les loix de la nature, qui ſe vèngeoit par des remors : les vertus de Socrate avoient donc leur ſource dans des diſpoſitions indépendantes du Fataliſme, que le Fataliſme combattoit, & qu'il ne put détruire ; voilà pourquoi ſa vertu fût ſi ſimple, & ſi ferme.

Le Fataliſte peut donc être vertueux, & ſa vertu doit être ſolide, parce-qu'elle eſt éprouvée. Un Fataliſte qui a de la vertu, eût été méchant ; s'il n'eût reçu de la nature que des diſpoſitions médiocres au bien ; ainſi en ſuivant les principes de Socrate ſur la néceſſité abſolue de toutes choſes, Ariſtippe ne fut qu'un voluptueux, bas, & timide, qui fit conſiſter le bonheur dans le plaiſir des ſens, & la vertu dans l'art de ſe les procurer, ſans pourtant violer les loix, qui n'étoient

reſpectables que par les peines dont on puniſſoit ceux qui les violoient. Théodore fût auſſi voluptueux qu'Ariſtippe, mais plus audacieux; il enſeigna que la vertu n'étoit que l'art d'être heureux, que le meurtre, le vol, le parjure étoient des actions vertueuſes, lorſqu'elles contribuoient au bonheur, & que le Sage devoit les commettre ſans répugnance & ſans remors.

Les belles qualités d'Atticus n'étoient pas plus l'ouvrage du Fataliſme, que la ſageſſe de Socrate; il fût bienfaiſant, parcequ'il étoit né ſenſible, & j'ai prouvé que la ſenſibilité n'eſt pas l'ouvrage du Fataliſme; s'il ne fût, ni ambitieux, ni injuſte: ce n'eſt pas parcequ'il croïoit tout néceſſaire, mais parcequ'il avoit ſu mettre des bornes à ſes deſirs, & trouver dans le commerce de ſes amis, & dans la bienſéance, un plaiſir plus pur & plus digne du Sage, que le plaiſir que procure l'ambition & le tumulte.

Caſſius plus ſenſible qu'Atticus, vit avec plus de douleur expirer la liberté; & cette ſenſibilité l'arma contre l'Uſurpateur, peut-être même cette ſenſibilité fût-elle ſecondée par un deſir

ſir de gloire, & par l'élévation de ſon ame, qui n'étoient certainement pas l'effet des principes d'Epicure ſur la néceſſité.

Si le Stoïciſme eût quelque part à la vertu de Brutus, ce fut en lui inſpirant de l'orgueil, & non pas en lui perſuadant que tout eſt néceſſaire; cet orgueil même n'eſt pas l'effet du Fataliſme.

Il eſt donc certain qu'on a vu des Fataliſtes qui avoient des principes d'honnêteté, d'amour du bien public, de juſtice, & de vertu; mais il eſt certain auſſi que ces principes n'étoient point l'effet du Fataliſme, & que par une inconſéquence aſſez ordinaire aux hommes, ils ſubſiſtoient avec des principes qui les combattoient.

Tout ce que M. Bayle a dit en faveur de l'Athéïſme conſideré par rapport à la morale, eſt donc un ſophiſme; ce Savant critique s'eſt donné beaucoup de peine à prouver qu'il y avoit eu des Athés vertueux, & il avoit à prouver que l'Athéiſme ne combattoit pas les principes de la vertu.

Mais, dit-on, nos vertus & nos vi-

ces dépendent des diſpoſitions que nous recevons de la nature, il n'eſt pas en notre pouvoir de nous donner ces diſpoſitions, & nous ne voïons pas que le dogme de la liberté change rien dans les effets de ces diſpoſitions naturelles : ne trouve-t-on pas tous les crimes poſſibles dans les ſociétés qui croïent la liberté ?

C'eſt ainſi que M. Bayle prétend prouver que la Religion n'arrête pas plus les crimes que l'Athéïſme. C'eſt le même ſophiſme que je lui ai déja reproché : car comme il eſt poſſible qu'il y ait des diſpoſitions vertueuſes qui ne ſont point détruites par le Fataliſme, quoiqu'il les combatte, de même, il eſt poſſible qu'il y ait des diſpoſitions vicieuſes, qui ſubſiſtent malgré la perſuaſion de la liberté, quoiqu'elle les combatte : il ne s'agit pas de ſavoir ſi on peut croire la liberté & être vicieux ; mais ſi le dogme de la liberté combat le vice, & ſi la perſuaſion de la liberté n'en modere pas les effets.

Il eſt très poſſible que le dogme de la liberté combatte les diſpoſitions vicieuſes ſans détruire le vice, parceque la perſuaſion de la liberté, & les

diſpoſitions qu'elle produit n'ont qu'un certain dégré de force pour nous faire agir, & qu'il eſt poſſible que celui de la paſſion vicieuſe ſoit ſupérieur. Il eſt donc très poſſible que le ſentiment de la liberté combatte le vice ſans en triompher ; mais ce dogme en auroit triomphé, ſi elle eût été moins forte.

On voit par là que le dogme de la liberté & les conſéquences qui le ſuivent, arrêtent beaucoup plus de deſordres qu'on ne croit; car il eſt très peu de paſſions extrêmes, & ces paſſions ſont affoiblies par la morale, qui a pour fondement le dogme de la liberté, tandis que le Fataliſme les laiſſe agir, ou les fortifie. Preſque toutes les paſſions dangereuſes naiſſent de quelque principe du Fataliſme. Neron, Tibere, Caligula, tous ces monſtres qui ont deshonoré l'humanité, ne faiſoient pas le mal, parcequ'ils ſe croïoient libres, mais parcequ'ils penſoient qu'ils n'avoient point d'autre obligation que de travailler à leur propre bonheur, ni d'autres loix que leurs deſirs ; il en faut dire autant des Magiſtrats injuſtes, des mauvais citoïens. L'homme n'eſt méchant que parcequ'il ſe fait le centre de tout, &

qu'il compte pour rien les autres hommes : or cette maxime n'eſt vraie que dans les principes du Fataliſme.

L'exemple des Turcs qui allient la bonne foi avec la perſuaſion de la fatalité, ne peut avoir d'application dans la queſtion préſente. Les Mahométans ne croient pas ſeulement que l'homme eſt néceſſité dans toutes ſes actions, ils croient encore qu'il y a un Dieu, que ce Dieu a donné des loix aux hommes, & qu'il punira par les plus rigoureux ſupplices ceux qui les violent ; la tranſgreſſion de ces loix s'offre donc toujours à l'imagination du Muſulman avec l'image de l'enfer, & cette image eſt un frein, & un motif qui agit bien plus puiſſamment que le dogme du Fataliſme.

Il eſt vrai qu'il y a chez eux des Fataliſtes qui ne reconnoiſſent point de Dieu, & qui cependant ſont vertueux, mais ils ſont en petit nombre, preſque perſecutés, & leur exemple ne prouve rien autre choſe, ſinon qu'il peut y avoir des Fataliſtes vertueux, & non pas que le Fataliſme n'eſt pas oppoſé aux principes de la vertu.

Mais enfin, diſent les apologiſtes

du Fataliſme, les hommes agiſſent par ſentiment, & non pas par réflexion ; Ainſi le ſentiment de la liberté n'eſt d'aucune utilité pour corriger les hommes, ou pour réprimer les paſſions.

Si cette difficulté eſt ſolide, on ne peut pas donner le Fataliſme comme un ſentiment utile à la morale ; d'ailleurs, il eſt faux que les hommes ne ſe conduiſent pas par réflexion. On peut diſtinguer dans les hommes deux ſortes de caracteres ; des caracteres extrêmes, & des caracteres modérés : il eſt très rare que les caracteres extrêmes ſoient arrêtés par la réflexion ; mais il eſt aſſez ordinaire que les caracteres modérés, ſoient corrigés par la réflexion ; or il eſt certain que les caracteres extrêmes ſont rares, & que par conſéquent, le ſentiment de la liberté peut corriger beaucoup de deſordres & être très utile à la ſociété.

D'ailleurs, il eſt faux que le ſentiment de la liberté n'agiſſe que par réflexion : car un homme perſuadé qu'il eſt libre, croit qu'il a la force de réſiſter à un déſir qu'il condamne, & cette perſuaſion qu'il a de ſa force, peut produire des efforts, & donner

à l'ame une force réelle. Il eſt donc certain que le dogme de la liberté réprime les paſſions contraires au bonheur de la ſociété, & que le Fataliſme les laiſſe agir dans toute leur force, ou que s'il les corrige, ce n'eſt que par une inconſéquence, & en emploïant les principes du dogme de la liberté; que dans la ſuppoſition même où il produiroit quelques actions vertueuſes, il ne les produiroit que parcequ'il trouveroit dans l'ame du Fataliſte des diſpoſitions à la vertú auxquelles il s'uniroit, & qui lui ſerviroient de baſe: s'il trouvoit dans l'ame des diſpoſitions au vice, il rendroit le vice plus dangereux, & plus incorrigible, ſemblables à ces acides qui ſont cauſtiques ou calmans, ſelon qu'ils agiſſent ſeuls, ou unis avec différentes baſes.

FIN.

TABLE
DES DIVISIONS
de ce Volume.

REFUTATION
DU FATALISME,

Qui ſuppoſe pluſieurs ſubſtances dans le Monde. page 1

LIVRE PREMIER.

De l'origine des différentes ſubſtances qui exiſtent dans le Monde. 4

SECTION PREMIERE.

Les eſprits & les corps ont été créés. 5
CHAP. I. *Les eſprits & les corps n'exiſtent point par eux-mêmes.* ibid
ART. I. *De la nature de l'être qui exiſte par lui-même.* 6

ART. II. *Les caracteres de l'être qui exiſte par lui-même, ne conviennent, ni aux eſprits, ni aux corps, dont on a prouvé l'exiſtence.* 8

CHAP. II. *Les eſprits & les corps ont été créés.* 11

ART. I. *Les eſprits & les corps n'exiſtent point par voie d'émanation ou de développement.* 12

ART. II. *Le principe qui fait exiſter les êtres que nous connoiſſons, les a créés.* 18

SECTION II.

Examen des difficultés des Fataliſtes, contre la création des eſprits & des corps. 21

CHAP. I. *Expoſition des raiſons par leſquelles on prétend prouver que les eſprits & les corps exiſtent néceſſairement.* 22

CHAP. II. *Fauſſeté des principes que l'on vient d'expoſer en faveur de l'éternité & de la néceſſité de tous les êtres.* 27

LIVRE SECOND.

De la puiſſance qui a formé le Monde viſible. 35

SECTION PREMIERE.

De la puiſſance qui a formé le Ciel. 42

CHAP. I. *Les Aſtres n'ont point été formés par une force aveugle, mais par des mouvemens connus & déterminés par une intelligence.* 43

CHAP. II. *Le mouvement des aſtres n'a point été produit par une force aveugle, mais par une intelligence.* 50

ART. I. *Le mouvement des planetes autour du ſoleil n'eſt point l'effet d'une force aveugle, c'eſt l'ouvrage d'une intelligence.* 51

ART. II. *Le mouvement des planetes ſur leur axe, a été produit par une intelligence.* 55

SECTION II.

De la puiſſance qui a formé la Terre. 61

CHAP. I. *De la puiſſance qui a formé les Animaux.* 63

ART. I. *La nutrition des Animaux ſuppoſe une organiſation produite par une intelligence.* 64

§ I. *La force contractive des viſceres qui ſervent à la nutrition, eſt l'ou-*

vrage d'une cauſe intelligente. 68
§ II. *Les vaiſſeaux qui diſtribuent le ſang dans toutes les parties du corps, ont été formés par une cauſe intelligente.* 71
§ III. *La ſécrétion du ſuc nourricier dépend d'un méchaniſme produit par une intelligence.* 74
ART. II. *La réproduction des Animaux eſt l'effet d'une organiſation produite par une intelligence.* 77
ART. III. *Le mouvement des Animaux ſuppoſe une organiſation produite par une intelligence.* 88
ART. IV. *La ſenſibilite des Animaux dépend d'une organiſation produite par une intelligence.* 95
CHAP. II. *Les Plantes ſont l'ouvrage d'une intelligence.* 103
CHAP. III. *Les minéraux n'ont point été produits par une force aveugle, mais par une intelligence.* 111
ART. I. *Le feu eſt la production d'une cauſe intelligente.* 115
ART. II. *L'air eſt la production d'une cauſe intelligente.* 121
ART. III. *L'eau a été formée par une cauſe intelligente.* 126
ART. IV. *La terre élémentaire a été produite par une cauſe intelligente.* 129

LIVRE TROISIEME.

De la nature & de la puiſſance des eſprits. 133

SECTION PREMIERE.

De la nature de l'eſprit humain. 134
CHAP. I. *L'eſprit humain eſt eſſentiellement différent des élémens de la matiere & des corps.* 135
CHAP. II. *L'union de l'eſprit humain au corps qu'il anime, ne peut être l'ouvrage d'une force qui agit ſans deſſein & ſans liberté.* 141
ART. I. *Il n'y a qu'une cauſe intelligente qui ait pû mettre entre les ſentimens de l'ame & les mouvemens du corps les rapports que nous voïons entr'eux.* ibid
ART. II. *Si la liaiſon des ſentimens de l'ame & des mouvemens du corps eſt produite par une action réciproque de ces deux ſubſtances, l'union de l'ame & du corps eſt l'ouvrage d'une cauſe intelligente.* 145

SECTION II.

De la puiſſance de l'eſprit humain. 152

CHAP. I. *L'eſprit humain a le pouvoir d'agir.* 153
ART. I. *L'eſprit humain a le pouvoir de produire du mouvement.* 154
ART. II. *L'eſprit humain a le pouvoir de comparer les différens objets qui ſont impreſſion ſur lui, & de donner à ſes ſenſations un ordre & une diſpoſition qui ne peuvent être l'effet du méchaniſme des organes.* 161
ART. III. *Nous avons des connoiſſances & des idées qui ſuppoſent que l'eſprit eſt actif.* 166
ART. IV. *Le ſentiment de notre activité, ſuppoſe que notre eſprit eſt effectivement actif.* 174
CHAP. II. *L'eſprit humain agit avec liberté.* 181
ART. I. *Il y a des objets agréables qui ne ſont point néceſſaires pour garantir l'homme de la douleur.* 184
§ I. *Il y a des objets agréables qui ne ſont point eſſentiels au bonheur de l'homme.* ibid
§ II. *Il y a beaucoup d'objets agréables à l'homme, qui ne ſont point néceſſaires pour lui procurer le plaiſir ſans lequel il n'a point une exiſtence agréable.* 187
ART. II. *L'eſprit humain a le pouvoir*

de connoître ſi un objet eſt ou n'eſt pas néceſſaire à ſon bonheur. 193
ART. III. *La connoiſſance du rapport d'un objet avec le bonheur de l'homme dépend de l'eſprit humain, enſorte qu'il eſt le principe de toutes ſes déterminations à cet égard.* 199

SECTION III.

Examen des difficultés des Fataliſtes, contre la liberté de l'homme. 206
CHAP. I. *Examen des difficultés qui attaquent la poſſibilité de la liberté.* 207
CHAP. II. *Examen des difficultés des Fataliſtes contre la liberté humaine priſe de ſa création.* 212
ART. I. *Principes par leſquels on prétend prouver qu'une intelligence créée ne peut agir.* ibid
ART. II. *Il eſt faux qu'une intelligence créée ne puiſſe pas agir.* 216
CHAP. III. *Examen des difficultés que l'on tire de l'union de l'ame & du corps contre la liberté de l'homme.* 224
ART. I. *Examen des difficultés de Leucippe, Democrite, & de Hobbes contre la liberté.* 225
§ I. *Principes de Leucippe & de Hob-*

bes ſur l'union de l'ame & du corps. ibid
§ II. *Fauſſeté des principes de Hobbes ſur l'union de l'ame & du corps.* 231
ART. II. *Examen des difficultés des Philoſophes qui ſans déterminer la nature de l'union de l'ame & du corps, prétendent qu'il y a entre les ſentimens de l'ame & les diſpoſitions du cerveau, une dépendance incompatible avec la liberté.* 238

PREMIERE PROPOSITION.

Les penſées ne dépendent point des diſpoſitions matérielles du cerveau, comme de leurs cauſes, & l'ame a un pouvoir d'agir indépendant des traces du cerveau. 241

SECONDE PROPOSITION.

Quoique l'ame ait un pouvoir de penſer & d'agir, qui ne dépend point des diſpoſitions matérielles du cerveau comme de ſa cauſe, il y a cependant des diſpoſitions du cerveau qui peuvent ſuſpendre l'exercice de ce pouvoir. 248
CHAP. IV. *Examen des difficultés que l'on tire de la préſcience divine contre la liberté humaine.* 258

DES DIVISIONS. 443
ART. I. *Difficultés qui paroiſſent naître du dogme de la preſcience divine contre la liberté humaine.* 259
ART. II. *On ne peut tirer du dogme de la préſcience aucune difficulté réelle contre la liberté humaine.* 263

LIVRE QUATRIEME.

De l'intelligenc qui a formé le Monde. 267

SECTION PREMIERE.

De la nature de l'intelligence qui a produit le Monde. 268
CHAP. I. *La puiſſance créatrice eſt une intelligence infinie, toute-puiſſante & unique.* 269
CHAP. II. *L'Intelligence créatrice a formé le Monde.* 273
CHAP. III. *L'intelligence créatrice a produit le Monde librement.* 276
CHAP. IV. *L'Intelligence créatrice a produit le Monde avec deſſein.* 279

SECTION II.

Examen des difficultés qui ont porté pluſieurs Philoſophes à rejetter le ſentiment qui attribue la production

du Monde à une intelligence créatrice, infinie, toute-puissante & libre. 285
CHAP. I. *Examen des difficultés qui combattent l'infinité qu'on attribue à l'Intelligence créatrice.* 286
ART. I. *Difficultés de Hobbes & de ses Disciples contre l'infinité de l'Intelligence créatrice.* 287
ART. II. *Fausseté des principes de Hobbes sur la nature de l'infini.* 290
CHAP. II. *Examen des difficultés qui attaquent la liberté de l'Intelligence créatrice.* 293
ART. I. *Difficultés qui combattent la liberté de l'Intelligence créatrice.* 297
ART. II. *On ne prouve point que l'Intelligence créatrice ne peut être libre.* 301
CHAP. III. *Examen des difficultés qui ont fait juger que l'Intelligence créatrice n'a pû produire le monde visible.* 306
ART. I. *Difficultés qui ont paru prouver que le Monde visible ne pouvoit être produit par l'action d'une Intelligence infinie.* 307
ART. II. *Réfutation des raisons qui ont fait juger que l'Intelligence créatrice*

DES DIVISIONS. 445
n'a pû produire le Monde. 312
CHAP. IV. *Examen des difficultés qui ont fait juger qu'on n'a point de raiſon ſuffiſante d'attribuer la formation du Monde à une Intelligence créatrice.* 318
ART. I. *Expoſition des raiſons qui ont paru prouver qu'il n'eſt pas certain que le Monde ſoit l'ouvrage d'une Intelligence.* 319
ART. II. *Réfutation des difficultés que l'on vient d'expoſer.* 322
CHAP. V. *Examen des raiſons qui ont paru ſuppoſer que le Monde viſible a tous les caracteres d'un effet produit par une force néceſſaire, ou qui a agi ſans deſſein.* 330
ART. I. *Difficultés ſur leſquelles on ſe fonde pour attribuer la formation du ciel à une force aveugle & néceſſaire.* ibid
ART. II. *Réfutation des difficultés qu'on vient d'expoſer.* 333
ART. III. *Difficultés qui paroiſſent prouver que la terre a été formée par une force aveugle, ou qui a agi ſans deſſein.* 343
§ I. *Les différens états par leſquels notre terre a paſſé, ſuppoſent qu'elle eſt l'ouvrage d'une puiſſance aveugle.* 344

§ II. *L'état actuel de la terre prouve qu'elle n'eſt pas l'ouvrage d'une intelligence.* 351
ART. IV. *Il eſt faux qu'il y ait ſur la terre des contrariétés & des deſordres qu'on ne peut attribuer qu'à une force aveugle.* 361
§ I. *L'état qui a précédé la premiere révolution générale de la terre, & cette premiere révolution, ne ſont point l'ouvrage d'une puiſſance aveugle & capricieuſe.* 363
§ II. *L'état qui a ſuccedé à la premiere révolution de la terre, n'eſt pas l'ouvrage d'une puiſſance aveugle.* 373

LIVRE CINQUIEME.

Des effets de l'opinion du Fataliſme, par rapport à la morale. 389

SECTION PREMIERE.

Parallele des effets du ſentiment de la liberté & du Fataliſme, par rapport à la ſociété. 391
CHAP. I. *Le Fataliſme détruit ou affoiblit les ſentimens les plus utiles au bonheur de la ſociété, & le dog-*

DES DIVISIONS. 447
me de la liberté les inſpire. 392
ART. I. *Le Fataliſme anéantit l'amour du bien public, & le dogme de la liberté le produit ou le fortifie.* 392
ART. II. *Le Fataliſme détruit tous les principes qui répriment les paſſions contraires au bonheur de la ſociété, & le dogme de la liberté met un frein à ces paſſions.* 398
CHAP. II. *Le ſentiment de la liberté n'exclud aucune des vertus que l'on attribue au Fataliſme.* 405

SECTION II.

Examen des raiſons qui ont perſuadé que le Fataliſme eſt utile, ou du moins qu'il n'eſt pas dangereux dans la morale. 410
CHAP. I. *Expoſition des raiſons qui ont fait juger que le Fataliſme n'étoit point dangereux, par rapport à la morale.* 413
ART. I. *Le Fataliſme ne détruit aucun des principes de la morale.* ibid
ART. II. *L'expérience prouve que le Fataliſme n'eſt point contraire à la vertu.* 418
CHAP. II. *Réfutation des principes qui ont fait juger que le Fataliſme*

n'étoit point un ſentiment dangereux, par rapport à la morale. 421
ART. I. *La difference que le Fataliſme admet entre le bien & le mal moral, ne ſuffit pas pour porter les hommes à la vertu, & pour les éloigner du vice.* 422
ART. II. *On ne peut tirer de l'exemple des Fataliſtes vertueux aucune conſéquence en faveur du Fataliſme.* 426

FIN.

TABLE
ES MATIERES.

A

RACTION, comment elle ſe forme. t. 167. 246.
Ahmed, ſes ſentimens ſur les différentes religions. t. 1. p.
Epitaphe ſingulière de ce Poëte 205.
rincipe de toutes s ſelon quelques ſophes. t. 1. p. 136. eſt l'ame de ers. 25. 236. 282. it par une cauſe gente. t. 3. 121. dans la compoſition des corps durs. eſt fluide, élaſtique, expanſible. 122. lui viennent ces étés. 123. ſes parties ſont moins fixes que celles de l'eau. *ibid.* aire aux animaux x plantes. 182. ient devient ſalu- 374.
t. 1. p. 169.
verſelle : origine ncipes de ce ſen- t. t. 1. p. 10. 55. 61. 72. 81. 174. 207. 210. 213. 234. 247. 267. 279. 283. réfutée. t. 2. p. 514.
Ame humaine, ce qu'en ont penſé Diogene d'Apollonie. t. 1. p. 27. Pythagore. *ibid.* 54. 55. Timée. p. 65. Zenon. 84. Leucippe. 118. Démocrite. 122. Epicure. 132. Saturnin. 159. quelques Philoſophes du dix-huitieme ſiecle. 174. les Juifs immatérialiſtes. 192. les Souphis. 206. les Pandects. 212. les différentes écoles de l'Inde. 214 & ſuiv. les Philoſophes du Japon. 231. les Siamois. 234. Vanini. 257. Sperberus. 267. Brunus, 279. Hill. 288. Servet. 304. Hobbes. 336. Spinoſa. 358. l'Auteur des réflexions ſur l'exiſtence de Dieu. 389. la Métrie. 432. eſt une modification de l'être néceſſaire

ſelon les Spinoſiſtes. t. 2. p. 75. 103. comment elle peut, ſelon ces Philoſophes, voir les phénomenes de la nature. 82. 90. 96. comment toutes les ames humaines peuvent exiſter dans l'être néceſſaire ſelon ces Philoſophes. 126. fauſſeté de leurs principes. 507. 509. 511. 514. preuves de la diſtinction de l'ame & du corps. 402. 449. ames humaines peuvent avoir des differences indépendantes des organes. 407. peuvent s'unir à un corps. 409. n'exiſtent point par elles-mêmes. t. 3. p. 5. 8. ne ſont point des émanations de l'intelligence ſuprême. 12. ont été crées. 18. ſont eſſentiellement differentes des élémens de la matiere. 135. leur union avec les corps eſt l'ouvrage d'une cauſe intelligente. 141. ſiege de l'ame inconnu. 145. peut produire du mouvement. 154. a la puiſſance de comparer les objets & les ſenſations qu'elle en reçoit. 161. de former des images, des plans. 164. ſon activité prouvée par le progrès de nos connoiſſances. 165. 170. eſt libre. 181. 199. a un pouvoir d'agir indépendant du cerveau. 241. peut agir ſur le cerveau. 244. &c.

Anaxagore. t. 1. p. 28.

Anaximandre. t. 1. p. 19.

Anaximene, t. 1. 24.

Animaux, leur origine ſelon Anaximandre. t. 1. p. 21. regardés comme des fols, ou comme des imbécilles. *ibid.* p. 27. comme des ouvrages du hazard. 29.

Animaux, les organes de leur nutrition formés par une intelligence. t. 3. p. 64. comment leur nutrition s'opere. 68. 72. &c. leur force motrice eſt l'ouvrage d'une cauſe intelligente. 88. leur ſenſibilité produite par une intelligence. 95. animaux qui ont vêcu après qu'on leur a coupé la tête. 146. ſans cervelle & ſans cervelet. *ibid.* animaux, comment on prétend expliquer leur origine ſans le ſecours d'une intelligence. 346. réfutation de ce ſentiment. p. 365.

Animaux qui naiſſent dans les infuſions des plantes. 347. 370.

Année (grande) ce que c'étoit. t. p. 12.

Anniceris. t. p. 42.

Antipodes, conçus clairement, impoſſibles de les imaginer. t. 2. p. 307.

Antiſthene. t. 1. p. 45.

Archelaus. t. 1. p. 30.

Arceſilas. t. 1. p. 145.

Ariſtipe. t. 1. p. 35.

philoſophie.
apportée en
169. ſes li-
ımnés au feu.
ımentée par
.omas. *ibid.*
.e ſes ſenti-
s l'Univerſité
171. condam-
Concile. 178.
ırité chez les
40. étude de
s ordonnée.
emêlés de ſes
& des Plato-
bid. ſes enne-
:s comme des
de la Religion
:tat. 319. dé-
us peine de la
rler mal de ce
he. 324. ſon
t ſur l'infini.
97. ſur les élé-
le l'étendue.

ſon ſentiment
tence des corps.
7. 334.
, ſon origine
rincipes. t. 1.
54. 173. em-
idiculement en
le la Religion
me. 181. cor-
adoptée par des
;iens célébres.
s répandue juſ-
fin du quinzie-
e. 239. &c.
: brûlé pour
rétendu expli-
ır ſes principes
ince & la mort
. 384.
ont été formés
par une intelligence. t. 3. p. 43.
Athéiſme, ſophiſmes de Bayle pour prouver qu'il n'eſt pas dangereux pour la ſociété. t. 3. p. 410.
Atomes, t. 1. p. 111. 125. t. 2. p. 343. 347.
Attraction, reconnue par les anciens. t. 1. p. 61. n'a pu ſans la direction d'une intelligence produire les Aſtres. t. 3. p. 51. 58. les animaux. 64. les plantes. 103. 110.

B

BAcon, état de la Philoſophie de ſon tems. t. 1. p. 325. entreprend de réformer les ſciences. 326. beauté de ſon plan. 327. ignoré de ſes contemporains. 330. combien utile à Deſcartes. 331. Effets de ſa méthode, par rapport au Fataliſme. 334. combien ſincerement convaincu de l'exiſtence de Dieu. t. 3. p. 328.
Bauman, ſon ſyſtême ſur la formation des corps organiſés. t. 3. p. 79. 82.
Bayle, caractere de cet Auteur. t. 1. p. 457. a mal réfuté Spinoſa. t. 2. p. 130. prouve très bien l'immatérialité de l'ame. 469. ſes difficultés contre le ſentiment de notre liberté réfutées. t. 3. p. 176. ſes

difficultés tirées de la conſervation contre la liberté réfutées. 212. 216. ſes difficultés tirées du mal phyſique & moral réfutées. occaſion de ſes diſputes avec Jurieu ſur l'Athéiſme. 420. réfuté. 430.
Beau, ſa nature. t. 2. p. 390.
Berkeley, t. 2. p. 335. ſes intentions juſtifiées. 336. réfuté. 339.
Bonheur, ce qu'en ont penſé Socrate. t. 1. p. 32. Ariſtippe 35. Anniceris 42. Théodore. 43. Antiſthene. 45. Zenon. 88. Epicure. 136. Leenhof. 365. ſon eſſence. t. 2. p. 420. t. 3. p. 184. combien de choſes inutiles pour l'obtenir. 186. combien facile à l'homme. 190. 194.
Boullainvilliers, ſon idée de l'être infini. t. 2. p. 251. réfuté. 325.
Bourſier, (M. le) comment répond aux difficultés contre la liberté, tirées de la création continuée. t. 3. p. 219.
Brunus Jordanus. t. 1. p. 276.

C

CAbaliſtique Philoſophie. t. 1. p. 193. 262.
Cap de Bonne-Eſperance, pourquoi difficile à doubler. t. 3. 378.
Carnéade. t. 1. 146.
Cauſe, ſon eſſence. t. 2. p. 275. en quoi differe de la condition. t. 3. p. 210.
Chine, ſes Philoſophes. t. 1. p. 220. pourquoi la mer en eſt orageuſe. t. 3. 377.
Chrétiens, origine du Fataliſme chez quelques-uns. t. 1. p. 154. 168.
Chryſippe. t. 1. p. 88.
Ciceron. t. 1. p. 149.
Clark, ſa diſpute avec Leibnitz ſur l'étendue. t. 2. p. 12. réfuté. 440. ſes preuves de l'exiſtence de Dieu ne ſont pas ſuffiſantes. t. 3. p. 40. comment on doit entendre ce qu'il dit ſur l'idée négative de l'infini. p. 292.
Collins, Auteur de la liberté de penſer. t. p. 372. ſon ſentiment ſur la liberté de l'homme. 397. fauſſeté de ſes principes. t. 3. p. 172. abuſe de l'autorité de Loke. 173. 237. fauſſeté de ſes principes ſur le ſentiment intérieur de notre liberté. 176. réfuté. 208. 236. 258.
Cometes. t. 3. 332. 340. 341. 357.
Conviction, comment produite. t. 3. p. 170.
Contradictions dans les jugemens & dans les goûts, impoſſibles, ſelon quelques Philoſophes. t. 2. p. 131.
Conſtantinople, change-

mens

mens que ſa priſe cauſe dans les ſciences en Occident. 239.
Conſervation des créatures regardée comme une création continuée par quelques Philoſophes. t. 3. 213. rejettée par d'autres. 221.
Conſcientieux, (la ſecte des) t. 1. p. 315.
Corps, voïez étendue, ſenſations : n'exiſtent point par eux-mêmes. t. 3. p. 5. 8. ne ſont point des émanations ſorties de l'être néceſſaire : p. 12. ont été créés : p. 20. difficultés contre leur création : p. 22. réponſes à ces difficultés, p. 27.
Cordemoi, s'écarte du ſentiment de Deſcartes ſur les élémens de l'étendue : t. 2. p. 345.
Création, inconnue aux anciens : voïez leurs articles : combattue, p. 171. 273. 289. 364. 395. impoſſible ſelon les Spinoſiſtes : t. 2. 238. 241. réfutation de ces erreurs : 281. 287. 291.
Crates : t. 1. p. 47.
Cufflaer, prétend que Spinoſa n'attribuoit à Dieu qu'une étendue immatérielle : t. 2. p. 32.
Cyniques, origine de cette ſecte : t. 1. p. 43.

D

Definition, ce que c'eſt : t. 2. p. 263.
Déluge, ſon univerſalité : t. 3. p. 372.
Démocrite : t. 1. p. 120.
Deſcartes, adopte le doute de Bacon : t. 1. p. 331. le rend plus général, *ibid.* en quoi differe de Bacon : p. 332. effets de ſa méthode par rapport au Fataliſme : p. 334. 349., &c. ſes principes ſur l'exiſtence des corps : t. 2. p. 333. ſur leurs élémens : 343.
Dieu : comment il faut prouver ſon exiſtence : t. 3. p. 40. a pu produire le mouvement : 307. 312. a formé le monde : 267. eſt infini, tout-puiſſant : 269. eſt libre : 276. n'a pas produit le monde ſans deſſein : 279. difficultés contre ſes attributs : p. 285. & ſuiv. réfutation de ces difficultés, *ibid.*
Dinand, (David de) t. 1. p. 169.
Diogene d'Appollonie : t. 1. p. 25. le Cynique : p. 46.
Douleur : pourquoi l'homme la craint plus qu'il n'aime le plaiſir : t. 3. p. 188.
Doute, ſa néceſſité reconnue par Anaxagore : t. 1. p. 30. par Socrate :

p. 33. par Démocrite : p. 127. par Pyrrhon : 143. par Arceſilas : 145. doute outré des Pyrrhoniens, corrigé par Carneade : p. 147. doute de quelques Mahométans : p. 200. des Indiens : 220. doute de Bacon : p. 327. de Deſcartes : 331.

Durée, ce que c'eſt : t. 2. p. 309. infinie, en quel ſens eſt impoſſible ; 311.

E

EAu, origine du ſentiment qui la regarde comme le principe de tout : t. 1. p. 4. formée par une cauſe intelligente : t. 3. p. 126. ſes parties ſont inflexibles, *ibid.* eſt plus expanſive que l'air : 127. ſon utilité : 281. ſa ſubtilité, *ibid.*

Ecleſtique Philoſophie ; t. 1. p. 150.

Education, comment les Fataliſtes lui attribuent ce qu'on croit produit par l'ame : t. 3. p. 160.

Enfant, pourquoi n'eſt pas libre : t. 3. p. 256. comment le devient : p. 257.

Egoïſme, t. 1. p. 256. t. 2. 217. 501. 503.

Elémens, voïez, feu, air, eau, terre : juſteſſe de leurs proportions pour entretenir ſur la terre des animaux & des plantes : t. 3. 276.

Electricité, (effets ſurprenans de (l') t. 2. p. 498.

Empedocle, t. 1. p. 60.

Entelechie : t. 2. p. 451.

Epicure, t. 1. p. 128.

Erreur, impoſſible ſelon Protagoras : t. 1. p. 140. ſelon Spinoſa : t. 2. p. 136.

Eſprit, voïez ame.

Eſſeniens, (Nation des) renonce au mariage par la vue des malheurs de l'humanité : t. 1. p. 41.

Etendue, regardée par les Fataliſtes comme une réalité : t. 2. p. 9. comme un attribut de l'être néceſſaire, p. 14. comme compatible avec la penſée : p. 18. 22. 29. 30. eſt le ſujet & la matiere de tous les corps : 31. incertitude de Spinoſa ſur ſa nature, *ibid.* une matérielle & une ſpirituelle, ſelon quelques Philoſophes, p. 33. a ſelon quelques Philoſophes, une force motrice capable de produire tous les corps : p. 46. étendue de l'être néceſſaire peut produire tous les corps : p. 61. 68. Philoſophes qui nient ſon exiſtence : p. 141. &c. opinions des Philoſophes ſur ſes élémens : p. 340. ſa nature : 358. ſes élémens : 374. ſon exiſtence : p. 421. voïez matiere.

Etoile de mer, lenteur prodigieuſe de ſon

mouvement : t. 3. p. 93.
Etoiles qui diſparoiſſent & reparoiſſent : t. 3. p. 342.
Etre ſimple, ce que c'eſt : t. 2. p. 374. pluſieurs peuvent produire le phénomene de l'étendue : p. 387. former tous les corps : 392. être néceſſaire & infini : p. 316. diſtingué des êtres que nous connoiſſons : 326. ne peut être étendu : 440. quand il le ſeroit, ne pourroit être la matiere des corps : 443. les eſprits ne ſont point ſes modifications : p. 514. être exiſtant par lui-même, eſt infini : t. 3. p. 6. immuable, *ibid.* expanſibilité : t. 3. p. 122.

F

Fataliſme, ſa définition : t. 1. p. 1. ſon origine : p. 2. principes généraux auxquels on peut le réduire : p. 446. néceſſité de cette réduction pour le combattre : p. 454. Fataliſme qui ne ſuppoſe qu'une ſubſtance dans le monde : t. 2. p. 1. 6. Fataliſme qui ſuppoſe pluſieurs ſubſtances : t. 3. p. 1. comment on croit prouver qu'il eſt utile à la ſociété : p. 413. réfutation de ces preuves : p. 392.
Fataliſtes Fanatiques : t. 1. p. 206. perſécuteur qui ſe brule pour ſe purifier du ſang qu'il a fait répandre dans la perſécution : p. 215. Fataliſtes Quiétiſtes : 237. Villonnaires : 268. familles entieres qui abandonnent leur patrie, plutôt que de renoncer au Fataliſme, 271. Fataliſtes peuvent être vertueux : t. 3. p. 426.
Feu, origine du ſentiment qui le regarde comme le principe de tout : t. 1. p. 8. comme l'ame du monde : p. 81. répandu dans tous les corps : t. 3. p. 115. ſes propriétés : p. 116. a été produit par une cauſe intelligente : p. 119. 120.
Fleuves, leur néceſſité : t. 3. p. 379. leur origine, *ibid.*
Flud, ſon ſyſtême : t. 1. p. 272.
Foé, ſa naiſſance : t. 1. p. 220. ſa philoſophie, *ibid.*
Force, voïez être ſimple : force motrice, voïez mouvement.
Formes ſubſtantielles : t. 1. p. 75. plaſtiques : 360.

G

Gaſſendi, ſes principes ſur la nature de l'étendue : t. 2. p. 342. porté à admettre

une ame univerſelle, p. 501.
Gemiſte Plethon : t. 1. p. 241. lettre du Cardinal Beſſarion, ſur ſa mort : p. 242.
Gnoſtiques : t. 1. p. 156.

H

HAller, abus que la Metrie fait de ſes principes : t. 2. p. 495. ſon ſentiment ſur l'irritabilité : t. 3. p. 66. &c. ſur la production des animaux : 101.
Harmonie préétablie inventée par Spinoſa : t. 2. p. 102. comment adoptée par Leibnitz : 355. réfutée : p. 429.
Hazard, t. 3. 319. réfuté. p. 323.
Hegeſias, t. 1. p. 37.
Hermogene, t. 1. p. 160.
Hill, t. 1. p. 285.
Hobbes, ſa philoſophie : t. 1. 335. ſon ſentiment ſur l'ame, réfuté : t. 3. p. 140. ſur l'activité de l'ame : p. 154. 161. ſes difficultés contre la liberté : p. 225. leur réfutation : p. 331. ſupérieur aux Philoſophes qui ont adopté ſes principes : p. 236. ſes difficultés contre l'infinité de l'intelligence créatrice : p 287. prétend que l'intelligence créatrice ne peut produire le mouvement : p. 309.
Hyacinthe, S. ſon ſentiment ſur la nature de l'étendue. 358.

I

JAmblique, t. 1. p. 167.
Japon, (Philoſophes du) t. 1. p. 230.
Imbécillité, t. 3. ſes cauſes, 255.
Idées, produites par l'eſprit : t. 3. p. 164. 170. 248.
Immatérialiſme, combien favorable au Spinoſiſme : t. 2. p. 34. ſes principes, 138. ſon origine, 333. ſes progrès, 336. combien important de le réfuter, 337. ſa réfutation, 339. Voïez étendue, ſenſations.
Infini, ce que c'eſt ſelon les Spinoſiſtes, t. 2. p. 244. ſa vraie notion, 298. ne peut être compoſé de parties, p. 299. infini mathématique, abſurde : p. 301. réfuté par Varignon, p. 303. n'a point été admis par s'Graveſande, *ibid.* origine & fauſſeté de l'idée d'une étendue infinie, p. 305. d'une durée infinie, 309. d'un nombre infini, 312. pourquoi l'être néceſſaire infini, & comment, p. 316. nombre infini, abſurde ſelon Leibnitz, 315. n'eſt point fondé ſur le calcul infini téſimal,

ibid. infini, ſa nature, t. 3. p. 290. connu poſitivement, 291.
Indes, (Philoſophie des) t. 1. p. 209.
Intellect, ce que c'eſt, ſelon les Spinoſiſtes, t. 2. p. 104. fauſſeté de leur ſentiment, p. 509.
Irritabilité, t. 2. p. 495. t. 3. p. 66.
Juifs, leur Philoſophie, t. 1. p. 187. origine de leur Fataliſme, p. 187.

K

KNutzen, Chef des Conſcientieux, t. 1. p. 315.

L

LEibnitz, adopte le ſyſtême des atomes, t. 2. p. 351. l'abandonne, 352. adopte le ſyſtême des monades, p. 353. conduit à l'harmonie préétablie, 355. combattu, 382. 430. ſon ſentiment ſur les loix du mouvement, t. 3. p. 328. ſes eſſais de Théodicée, bel ouvrage, ne ſuffit pas pour réfuter le Fataliſme, p. 38. ne fait ſi les élémens des corps ne peuvent pas devenir des eſprits, 134. prouve l'exiſtence de Dieu par l'harmonie préétablie, p. 141. origine de ſes eſſais de Théodicée, p. 294. ne ſont pas favorables à Bayle; erreurs de quelques Savans ſur ce ſujet, *ibid.*
Leucippe, t. 1. p. 111.
Liberté de penſer, t. 1. p. 321. 371. ſes abus, 374.
Liberté de l'homme reconnue, t. 1. p. 88. 138. niée par le plus grand nombre des Philoſophes, voïez leurs noms: traité de Collins contre la liberté, p. 397. traité d'un Auteur anonyme, p. 414. combattue par la Mettrie, p. 432. liberté, ſon eſſence, t. 3. p. 152. ſes preuves, 181. 205. réfutation des difficultés qui la combattent. p. 206. ſon exercice peut être ſuſpendu, 248. dogme de la liberté utile à la morale, 405.
Loke, ſon incertitude ſur les élémens de l'étendue, t. 2. p. 349. ſur l'immatérialité de l'ame, 453. ne doit pas être mis au nombre des matérialiſtes, p. 457. réfuté, 460. 479. croïoit l'ame active, t. 3. p. 173. libre, 237.

M

MAhomet, t. 1. p. 194. diviſions parmi les Mahométans, 195. origine de la Philoſophie parmi eux, p. 198.
Malebranche, ſes princi-

pes ſur l'exiſtence des corps, t. 2. p. 157. 334. Beauté de ſon traité de la nature & de la grace, 216 : oppoſé au Fataliſme, 294.
Manes, t. 1. p. 162.
Marcion, t. 1. p. 161.
Matérialiſme, n'eſt pas auſſi ancien qu'on le prétend, t. 2. p. 450.
Matiere, ne peut penſer, t. 2. p. 460. nulle expérience ne le prouve, 494.
Meliſſe, t. 1. p. 97.
Metempſycoſe, t. 1. p. 56. 61.
Methrodore, t. p. 1. 142.
Mettrie, (la) ſon ſentiment ſur la nature du monde & de l'ame, t. 1. p. 432. convaincu de plagiat, t. 2. p. 495. réfuté, 496.
Millepieds, animal qui ſe reproduit par bouture, t. 3. p. 84.
Moiſiſſure, ce que c'eſt, t. 3. p. 347.
Molécules organiques, ſyſtême des, t. 3. p. 81. uſages que les Fataliſtes font des principes de ce ſyſtême, 345. réfutation des difficultés des Fataliſtes, 364.
Monades, t. 1. p. 49. voïez Leibnitz.
Monde, auteur du traité de ſon origine, & de ſon antiquité, t. 1. 381. réfuté. p 385.
Montagnes, leur origine & leur utilité, t. 3. p. 378.
Mort volontaire, principes qui y conduiſent, t. 1. p. 40. en uſage chez pluſieurs peuples, 41.
Mouche dont le ſang ne circule point, t. 3. p. 366.
Moule d'étang, maniere de ſinguliere dont elle ſe reproduit, t. 3. p. 86.
Mouvement eſſentiel à la matiere, ſelon quelques Philoſophes, t. 2. p. 46. impoſſible, ſelon d'autres, 161. quelle eſt ſa nature, p. 393. ſa poſſibilité, *ibid.* n'eſt point eſſentiel à la matiere, t. 3. p. 10. Hobbes refuté ſur ce point, p. 31. n'auroit pu produire les aſtres, 43. peut être produit par l'intelligence créatrice, p. 312.
Muſſerim, t. 1. p. 198.

N

Noel, ſes erreurs, t. 1. p. 314.

O

Ocellus de Lucanie, t. 1. p. 56.
Ortie de mer, animal ſingulier, t. 3. p. 92.

P

Paſcal, ſon ſentiment ſur les erreurs, t. 2. p. 131. s'eſt trompé ſur l'infini, p. 300.

t, ſelon Spinoſa, p. 123. leur origine & leur nature, p. grandes paſſions, ſaires au bonheur, p. 192.
, t. 1. p. 212.
ide, t. 1. p. 95.
ıtions, t. 3. p.
ſa nature, t. 2. ſ.
; leur mouvement eſt produit par ıtelligence, t. 3. leur diſtance au , p. 331. peuvent ; être habitées,
, produites par ıtelligence, t. 3. eur organiſation, leur nutrition, produites par la : different ſelon mats, 336.
ſa Philoſophie, ». 66. ſon progrès es Chrétiens, p. 59.
t. 1. p. 166.
, combien diffe- des autres ani- , t. 3. p. 77. 83. it la lumiere par , 100. 339.
nace t. 1. p. 247.
Guillaume) ſon ;ie pour Server, ». 297.
ſes bornes, com- difficiles à mar- t. 2. p. 287.
:e divine, diffi- ıu'on en tire con- iberté humaine, t. 3. p. 259. réponſe à ces difficultés, 263.
Pucerons, leur maniere de ſe reproduire, combien differente de celle des autres animaux, t. 3. p. 77. 85.
Protagoras, t. 1. p. 140.
Puiſſance, voïez cauſe, création.
Pyrrhon, t. 1. p. 143.
Pythagore, ſa Philoſophie, t. 1. p. 48. unie à celle de Platon 261. au Chriſtianiſme, 262. 268.

R.

Raiſon & foi, maniere ſinguliere dont quelques Philoſophes les concilioient, t. 1. p. 178.
Réproduction des animaux, differens ſyſtêmes imaginés pour l'expliquer, 77. 78. eſt l'ouvrage d'une cauſe intelligente, *ibid.*

S.

Sabin, t. 1. p. 199.
Saturnin, t. 1. p. 159.
Senſations, ſelon Spinoſa, t. 2. p. 97. ne prouvent point l'exiſtence des corps, ſelon quelques Philoſophes, p. 150. 156. ne peuvent être produites par l'action des corps. p. 172. peuvent, ſelon ces Philoſophes, exiſter en nous, quoiqu'il n'y ait point de corps, p. 186.

& nous faire ſuppoſer des corps & un monde viſible, 195. 203 quelle eſt en effet la nature des ſenſations, 409. ſuppoſent l'exiſtence des corps, p. 422. 435.
Sens, (les) t. 3. p. 95.
Servet, t. 1. p. 293. veut s'unir aux Réformés; p. 294. veut réformer le Chriſtianiſme, *ibid.* idée de ſes ouvrages, p. 295, 296. prétend trouver dans l'Ecriture le ſyſtême d'Anaximandre, 295. & ſuiv. cruauté & injuſtice de Calvin à ſon égard, 306.
Siamois, leur Philoſophie, t. 1. p. 233.
Socrate, t. 1. p. 30.
Spinoſa, principes généraux de ſon ſyſtême, t. 1. p. 349. progrès de ſon ſentiment, p. 360. adopté par des Miniſtres Proteſtants, 365. regardé par quelques Savans comme la doctrine des premiers Chrétiens, p. 370. ſon ſentiment ſur la nature de l'ame, t. 2. p. 96. Auteur de l'harmonie préétablie, ſon ſyſtême expoſé & refuté dans toute ſon étendue, voïez la table des chapitres du tome ſecond.
Stair, trouve le ſyſtême des atomes dans la Geneſe, t. 2 p. 347.
Stillingfleet, ſa diſpute avec Loke ſur la matérialité de l'ame, t. 2. p. 454. n'entendoit pas l'état de la queſtion, p. 456.
Straton, t 1. p. 78.
Stupidité, ſes cauſes, t. 3. p. 255.
Subſtance, ce que c'eſt ſelon les Spinoſiſtes, t. 2. p. 3. ne peut être produite ſelon ces Philoſophes, p. 231. on n'en peut ſuppoſer pluſieurs dans le monde, ſelon ces mêmes Philoſophes, p. 244. réfutation de ces principes, p. 255. recherche ſur ſa vraie nature, p. 25. combien la définition de Spinoſa eſt fauſſe, 262. ſubſtance peut être créée, p 266. peut produire une autre ſubſtance, p. 274. ſubſtance compoſée eſt impoſſible, 368. l'exiſtence des corps ſuppoſe qu'il y en a pluſieurs dans le monde, p. 439.

T

Thaliamed, ſon ſentiment ſur la formation de la terre & des animaux, t. 3. p. 345. réfuté, p. 361. &c.
Terre élémentaire, produite par une cauſe intelligente, t. 3. p. 129. ne peut être réduite en vapeurs, 130. ne peut être produite par l'eau, p. 131.
Terre, globe de la

formé par une intelligence, t. 3. p. 61. ſon intérieur, p 111. révolutions qu'elle a éprouvées, 345. 350. 362. conjectures ſur ſon état futur, 354. tout n'y eſt pas en déſordre, p. 361. harmonie & beauté qui réſultent des prétendus déſordres, 381.
Thalès, voïage en Egypte, t. 1. p. 15. apporte la Philoſophie aux Grecs, p. 16. ſa Philoſophie, p. 17.
Théodore, t. 1. p. 43.
Timée de Locre, t. 1. p. 62.
Toland, cauſe de ſes erreurs, t. 1. p. 375. ſes principes ſur l'origine du monde, 377. priere impie qu'on lui attribue fauſſement., p. 380.
Tourbillons, admis par les anciens, t. 1. p. 20. 26. p. 114.
Tournemine, aſſure que l'immatérialiſme prend la place du matérialiſme, t. 2. p. 337.

V

Vallée, (Geoffroi) t. 1. p. 307. notice exacte de ſon ouvrage, 312.
Vanini, t. 1. p. 255.
Vents, leurs cauſes & leur utilité. t. 3. p. 376.
Vers qui ſe multiplient par bouture, t. 3. p. 89.
Volcans, leurs cauſes, leurs uſages, t. 3. p. 353.
Volonté, ce que c'eſt ſelon les Spinoſiſtes, t. 2. p. 116. fauſſeté de leur ſentiment, p. 509. voïez liberté, ame.

X

Xenophane, t. 1. p. 93.

Y

Yvreſſe, comment ſuſpend la liberté, t. 3. p. 255.

Z

Zenon le Stoicien, t. 1. p. 80.
Zenon d'Elée, t. 1. p. 103.
Zindikites, t. 1. p. 203.

Fin de la Table des Matieres.

De l'Imprimerie de DIDOT.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit intitulé : *Examen & Réfutation des ſyſtêmes qui ont partagé les Fataliſtes ſur l'origine du Monde, & ſur la nature de l'eſprit humain*, & je l'ai jugé très digne de l'impreſſion. A Paris, ce 12 Mai 1756.

TRUBLET.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, A nos Amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Juſticiers, qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le ſieur BARROIS, Libraire à Paris, ancien Adjoint de ſa Communauté, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre, *Examen & Réfutation des Syſtêmes qui ont partagé les Fataliſtes*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres Perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage,

en faire aucun Extrait, ſous quelque prétexte
e puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par
d'lui Expoſant ou de ceux qui auront droit de
à peine de confiſcation des Exemplaires contre-
, de trois mille livres d'amende contre chacun
Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à
tel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant
celui qui aura droit de lui, & de tous dépens,
mages & intérêts : à la charge que ces Préſentes
nt enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la
mmunauté des Imprimeurs & Libraires de Paris,
trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion
it Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non
urs, en bon papier & beaux caracteres, conſé-
ément à la Feuille imprimée, attachée pour mo-
ſous le contre-ſcel des Préſentes ; que l'Impé-
t ſe conformera en tout aux Réglemens de la Li-
rie, & notamment à celui du dix Avril mil ſept
vingt-cinq ; qu'avant de l'expoſer en vente, le
nuſcrit qui aura ſervi de Copie à l'impreſſion du-
Ouvrage, ſera remis, dans le même état où
probation y aura été donnée, ès mains de notre
cher & féal Chevalier, Chancelier de France,
ieur De Lamoignon ; & qu'il en ſera enſuite re-
deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publi-
, un dans celle de notre Château du Louvre, un
s celle de notredit très cher & féal Chevalier,
ncelier de France, le Sieur De Lamoignon, &
dans celle de notre très cher & féal Chevalier,
de des Sceaux de France, le Sieur de Machault,
nmandeur de nos Ordres, le tout à peine de nul-
des Préſentes : du contenu deſquelles vous man-
ns & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant &
Ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans
ffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêche-
nt. VOULONS que la Copie des Préſentes, qui ſera
rimée tout au long, au commencement ou à la
dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée,
u'aux Copies collationnées par l'un de nos amés
féaux Conſeillers Sécretaires, foi ſoit ajoutée com-
à l'Original. COMMANDONS au premier notre
iſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour
xécution d'icelles, tous Actes requis & néceſ-
res, ſans demander autre permiſſion, & nonob-
ſtant Clameur de Haro, Charte Normande, &
ttres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir,

Donné à Fontainebleau, le huitieme jour du mois de Novembre, l'an de grace mil ſept cent cinquante-ſix, & de notre regne le quarante-unieme.

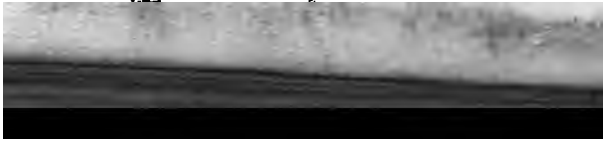
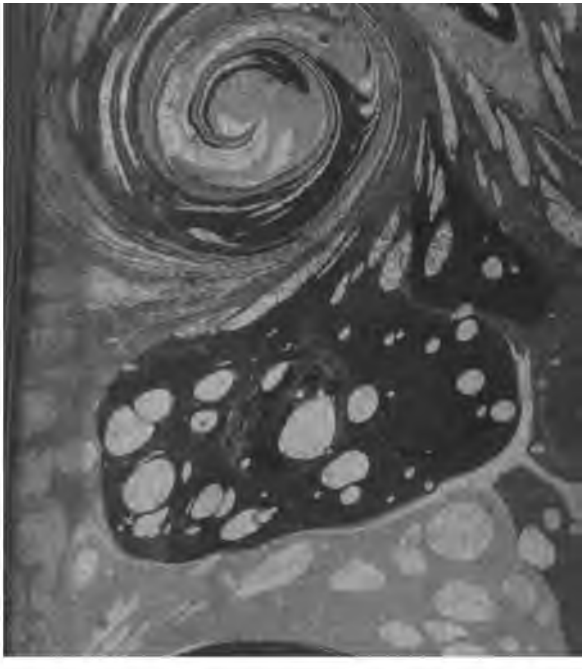
Par le Roi en ſon Conſeil.

LE BEGUE, avec Paraphe.

Regiſtré ſur le Regiſtre XIV de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris. No. 103. Fol. 103, *conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du* 28 *Février* 1723. *A Paris, ce* 16 *Novembre* 1756.

LE MERCIER, *Syndic.*

ERRATA

Tome 1. p. 259. Platon, *liſez* Plethon.

Tome 3. p. 295. note (1) *liſez* on pourroit dire du Pere Malebranche ce que M. de Fontenelle dit de M. des Billetes. Les hommes croient ordinairement ce qu'ils voient, &c.